

Delly

# La vengeance de Ralph



**BeQ**

Delly

# **La vengeance de Ralph**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 334 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

# **La vengeance de Ralph**

Édition de référence :

Éditions Gautier-Languereau, Paris, 1948.

187<sup>e</sup> mille – 12<sup>e</sup> édition.

# I

M<sup>me</sup> de la Ridière entra dans la salle à manger, où Serena achevait de couvrir des pots de confitures et demanda :

– Avez-vous bientôt fini ?... Léonie vous attend pour que vous l’aidiez à étendre le linge dans le pré.

La jeune fille tourna vers l’arrivante son délicat visage ambré, aux grands yeux noirs veloutés qu’ombraient de longs cils bruns.

– J’ai encore trois pots de gelée, madame. Ce sera fait dans un instant.

– Dépêchez-vous ! Il faut profiter de ce rayon de soleil. Je crois que vous flânez beaucoup, ainsi que me le faisait remarquer Simonne.

La jeune fille ne répliqua rien et posa d’une main tranquille, sur un pot de gelée d’orange, le papier préalablement humecté de blanc d’œuf.

M<sup>me</sup> de la Ridière l'enveloppa d'un coup d'œil hostile, et ses lèvres s'ouvraient pour une remarque désagréable quand, derrière elle, surgit une grande fille blonde, vêtue de blanc, une raquette de tennis à la main.

– Je pars, grand-mère. À ce soir !

– Bon. Amuse-toi bien, Simonne.

Une moue plissa la grande bouche aux lèvres trop fortes.

– Les Gilliet ne seront pas là. Aline joue comme une mazette, et le petit Gazier est assommant, avec ses prétentions à l'esprit.

– M. Morel viendra-t-il ?

– Je ne crois pas. Il doit être aujourd'hui à Rouen, pour la succession de son oncle.

– Le voilà devenu un bon parti, maintenant. Il faudrait tâcher que, de simple flirt, il se transforme en prétendant.

– On fera son possible, grand-mère !... La situation serait assez belle, en effet. Nous irions habiter une grande ville, naturellement... peut-être Paris...

Les yeux bleus s'animaient à cette perspective.

– ... Évidemment, il est d'une origine assez ordinaire. Mais, enfin, il faut bien passer sur quelque chose !

M<sup>me</sup> de la Ridière approuva, d'un ton de résignation héroïque :

– Oui, hélas ! Il le faut ! Les temps sont difficiles, ton père ne peut te donner une grosse dot. Donc, il est nécessaire de faire quelque sacrifice...

Un sourire léger vint aux lèvres charmantes de Serena, qui continuait sa besogne d'une main diligente.

En entendant parler ainsi M<sup>me</sup> de la Ridière, qui se fût douté qu'elle était la fille d'un gros fermier bien pourvu d'écus, épousée pour son argent par un hobereau normand aux trois quarts ruiné ? Son humble origine semblait lui être sortie complètement de la mémoire, et nul, dans tout le pays, n'avait plus de prétentions.

Simonne fit observer, en passant un doigt court, garni de bagues trop lourdes, dans les



cheveux ondulés avec art qui encadraient un visage coloré aux traits forts :

– Félix Morel est le seul parti sortable, pour le moment.

– En effet... Il y a bien Sézailles ; mais on dit que la fortune est mince. Jardoux est fiancé à cette petite dinde d'Amélie. Quel goût peut-il avoir pour choisir ce bout de femme trop brune, sans acquit mondain, alors qu'on a sous les yeux une belle fille comme toi !

Orgueilleusement, l'aïeule considérait Simonne, qui sourit complaisamment.

– C'est le cas de dire : des goûts et des couleurs... À propos, j'ai aperçu ce matin le nouvel ingénieur de M. Sorbin, cet Anglais... Il m'a paru joliment bien !... Grand, mince, très chic... S'il avait quelque fortune, ce pourrait être encore un prétendant, celui-là !

– Je le saurai facilement par M<sup>me</sup> Sorbin... Allons, pars, ma belle, et bon après-midi !... Moi, je vais aller prendre le thé chez les Gigoux, pour me distraire un peu. Armandine doit me montrer

un nouveau modèle de peignoir, très élégant. M<sup>lle</sup> Loutre pourrait me faire quelque chose dans ce genre pour remplacer cette vieillerie.

Sa main grasse et molle, chargée de bagues, tapotait d'un geste dédaigneux l'étoffe bleu vif de sa robe d'intérieur, étrennée deux mois auparavant et déjà couverte de taches, tandis que pendillaient les dentelles blanches déchirées.

Car M<sup>me</sup> de la Ridière unissait le plus complet désordre à une coquetterie que l'âge n'avait pu diminuer. Sur son large visage aux traits vulgaires, le fard et les couleurs s'assemblaient, en un artistique mélange, pour dissimuler le terrible outrage des ans. Les cheveux restaient blonds, comme au temps où Eulalie Barboux avait accordé sa main à Auguste de la Ridière ; mais, selon les caprices de la mode, ils changeaient de nuance, passant du blond ardent au plus parfait acajou. En ce moment, ils avaient une teinte safranée fort réussie et, mêlés à des postiches, formaient sur cette tête de vieille femme le plus ridicule assemblage de rouleaux, bouclettes, torsades, qui se fût jamais vu !

Comment, ayant à s'occuper tellement d'elle-même et toujours en quête de distractions chez les uns, chez les autres, M<sup>me</sup> de la Ridière eût-elle pu veiller à son intérieur ?

Tout allait à la débandade, et son gendre en gémissait secrètement, sans avoir l'énergie de se soustraire au joug qu'elle faisait peser sur lui depuis le jour où, pour son malheur, il avait épousé Yolande de la Ridière.

Yolande était une assez jolie fille, mais froide, inintelligente, molle et tout entière sous la domination de sa mère. Celle-ci s'était installée aussitôt chez le jeune ménage, régentant, imposant ses goûts, faisant sonner bien haut que la fortune était à elle... car Yolande ne recevait qu'une pension de deux mille francs. Et Charles Beckford, nature bonne, mais déplorablement faible, n'avait pas osé secouer dès ce moment-là une tyrannie qui, par la suite, n'avait fait que s'implanter.

La jeune femme mourut en donnant le jour à son troisième enfant. M. Beckford, à cette époque, venait d'être nommé directeur de l'usine

d'électricité de Quévrigny, située à quelques kilomètres de la petite cité manufacturière d'Échanville. M<sup>me</sup> de la Ridière, en cette occurrence, n'abandonna pas « son cher gendre », comme elle l'appelait en roulant des yeux pâmés. Elle vint habiter avec lui, afin d'être la mère des orphelins. Et, pendant un an, elle posa, dans ses voiles de crêpe, pour l'inconsolable.

Puis, au bout de ce temps, le deuil s'éclaircit considérablement, on vit le jais scintiller à ses corsages, les plumes orner ses chapeaux, le blanc, le lilas, se glisser dans ses toilettes, jusqu'au jour proche où les couleurs voyantes, qui lui étaient chères, réapparurent triomphalement.

Telle était cette femme, cette aïeule : égoïste, autoritaire, sans bonté, ignorant les plus élémentaires délicatesses morales, pétrie de la plus ridicule vanité, n'ayant aucune conscience des responsabilités qui lui incombaient dans l'éducation de ses petits-enfants. Ceux-ci s'étaient élevés comme ils avaient voulu, encouragés dans leurs défauts par la coupable indulgence de la grand-mère. Eustache, le

dernier, insupportable garçonnet d'une douzaine d'années, demeurait son préféré. Quant à la cadette, légèrement contrefaite et de nature plus douce, elle avait été mise au couvent par l'aïeule, qui ne l'aimait pas.

De cet intérieur désordonné que lui faisait sa belle-mère, M. Beckford s'évadait le plus qu'il pouvait. Et, dans son cruel égoïsme d'être faible, qui veut avant toute chose s'épargner les ennuis, il abandonnait au joug si lourd de M<sup>me</sup> de la Ridière sa jeune cousine et pupille, Serena Dochrane.

Vingt ans auparavant, un de ses parents, Reginald Dochrane, appartenant à une excellente famille de la bourgeoisie anglaise et correspondant à Paris d'un grand journal de Londres, avait épousé une jeune fille d'origine espagnole, de vieille race noble, orpheline, fort jolie et sans fortune.

De cette union naquit Serena. Peu après mourut la jeune femme. Dévoré par le chagrin, Reginald partit pour l'Amérique du Sud afin d'y chercher à la fois la fortune et une diversion à sa

douleur. La petite fille avait été mise en nourrice, et M. Beckford, sincèrement attaché à son cousin, promettait de l'aller voir souvent.

Mais la santé de Reginald était atteinte. En outre, il s'aperçut – trop tard – que son associé, un compatriote, n'était qu'un aigrefin. Ruiné par lui, affaibli physiquement, il ne put surmonter tant d'épreuves. À trois ans, Serena se trouvait orpheline.

M. Beckford l'aurait volontiers accueillie sous son toit. Mais M<sup>me</sup> de la Ridière déclara, en pinçant ses grosses lèvres, qu'elle ne pouvait assumer la tâche d'élever tous les enfants sans famille et sans le sou qu'il plairait à son gendre de recueillir. Ce qu'elle offrait magnanimement, c'était de chercher une pension pour cette petite, quand elle aurait l'âge d'y être reçue. Jusque-là, on la laisserait chez sa nourrice, qui serait fort satisfaite de l'aubaine.

Une fois de plus, M. Beckford abdiqua devant l'omnipotente personne et, dès ce jour, Serena tomba sous l'autorité de M<sup>me</sup> de la Ridière.

À cinq ans, elle fut mise en pension dans un

couvent dont les prix étaient modestes, car, ainsi que M<sup>me</sup> de la Ridière devait le lui répéter plus d'une fois, elle n'avait qu'un pauvre petit revenu de douze cents francs, qui faisait d'elle presque une misérable.

Aux grandes vacances, elle sortait chez son tuteur. Dure épreuve ! L'enfant fine, vibrante, à l'âme délicate et aux instincts élevés, souffrait dans ce milieu où tous, sauf M. Beckford, toujours bon à son égard, mais insouciant, et Émilienne, malheureuse elle aussi, se montraient à l'envi désagréables pour elle.

Au couvent, elle travaillait avec ardeur, et ses maîtresses, s'émerveillaient de son intelligence, de sa vive compréhension, tandis que les charmaient sa nature affectueuse et la délicate bonté de son jeune cœur où s'épanouissaient à l'aise toutes les vertus.

À dix-sept ans, elle passa brillamment son brevet supérieur. Peu après, on vit apparaître au couvent M<sup>me</sup> de la Ridière. Elle venait, déclara-t-elle, chercher la pupille de son gendre, dont les études étaient terminées. Maintenant, il convenait

qu'elle s'initiât aux soins de l'intérieur, à la tenue d'un ménage, afin que, à sa majorité, elle fût munie d'un bagage suffisant pour lui permettre de gagner sa vie, de façon ou d'autre.

En réalité, il s'agissait simplement de ceci : l'été précédent, la vieille dame s'était aperçue que Serena était fort adroite, très laborieuse, et elle avait trouvé ce moyen pratique de se donner sans frais une seconde servante.

Car Serena n'était pas autre chose, dans la maison de son tuteur. Elle raccommodait tout le linge, faisait une partie de la cuisine et du ménage et ne paraissait jamais quand M<sup>me</sup> de la Ridière recevait des étrangers.

Pour la remercier, la vieille dame ne trouvait que des réflexions blessantes. Simonne, jalouse de cette beauté qui s'affirmait chaque jour plus délicieuse, lui témoignait une malveillance agressive, et Eustache, enfant mal élevé, dépourvu de cœur, se plaisait à la faire admonester, sans douceur, par sa grand-mère, sous le moindre prétexte.

Dans cette atmosphère hostile, l'âme tendre,



profonde de Serena se repliait. À l'extérieur, la jeune fille donnait peu de signes de sa souffrance. Fière et courageuse, elle la cachait dans le secret de son cœur et ne la confiait qu'à Dieu. Car elle était sérieusement, ardemment pieuse... Ceci encore déplaisait à M<sup>me</sup> de la Ridière, qui n'admettait qu'un minimum de religion et entendait que l'on se conformât à ses idées sur ce point-là comme en toutes choses.

Ainsi donc, l'existence de Serena était bien peu heureuse, et la jeune fille ne pouvait songer sans effroi que trois ans la séparaient encore de sa majorité.

Quant à s'adresser à son tuteur pour obtenir qu'il fît cesser cette tyrannie domestique, elle savait, pour l'avoir éprouvée une fois, l'inanité d'une telle démarche. M. Beckford promettait, fort sincèrement, mais il redoutait si bien les récriminations de sa belle-mère que le courage lui manquait avant d'avoir entamé la lutte.

Cet après-midi-là, quand M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne furent sorties, Serena alla rejoindre à la buanderie la servante, Léonie, grosse fille

rustique et travailleuse, tout récemment entrée au service des Beckford, qui changeaient fréquemment de personnel, ces dames n'ayant pas le caractère facile et montrant de nombreuses exigences. Toutes deux mirent le linge de la dernière lessive dans une large corbeille, qu'elles prirent chacune par une anse ; puis elles se dirigèrent vers le pré, situé à cinq minutes de là, pour l'étendre au soleil.

L'usine d'électricité se trouvait à une courte distance du village de Quévrigny, en pleine campagne. Des prairies, des vergers l'entouraient. Des fermes se montraient entre des bouquets d'arbres. Et, juchée sur une petite élévation de terrain, au-dessus du pré appartenant à l'usine, se dressait, à l'ombre de vieux hêtres, l'antique chapelle de Notre-Dame-des-Grâces.

Le soleil coulait entre les branches, où paraissaient à peine quelques feuilles et se répandait le long des murs noircis, jusque sur le sol couvert d'une herbe fine. Un jeune homme était assis là et dessinait d'une main sûre, en s'interrompant souvent pour songer, ses yeux

bruns aux vifs reflets oranges fixés sur la chapelle. Il avait de beaux traits à la fois affinés et virils, une physionomie froide, distinguée et fort intelligente. En le voyant, on songeait aussitôt : « Celui-ci n'est pas le premier venu. »

Il eut un mouvement d'impatience quand, du pré, parvint jusqu'à lui la grosse voix un peu éraillée de Léonie :

– Là, on va avoir une belle lessive, mademoiselle !... Pourvu qu'il ne pleuve pas avant demain !...

Le jeune homme dit entre ses dents :

– Allons, voilà ma solitude finie !... Aussi bien, il est temps que je rentre...

Il ferma l'album posé sur ses genoux et se leva, en développant avec souplesse sa taille svelte et vigoureuse. Un rayon de soleil l'enveloppa, dora ses cheveux châtain clair, fins et soyeux... Le jeune homme se baissa pour prendre son chapeau déposé sur l'herbe, le mit sur sa tête et s'avança vers le petit sentier qui, partant de la chapelle, traversait le pré pour

aboutir à la route.

Il s'arrêta un moment, en jetant un coup d'œil au-dessous de lui. Serena et la servante s'occupaient activement à étendre le linge. Mais précisément à cet instant, un jeune chien de Terre-Neuve s'élançait dans le pré et, en gambadant, venait poser sur le linge bien blanc ses grosses pattes maladroites.

Léonie glapit. :

– Oh ! malheur ! Cette sale bête !... Veux-tu bien t'en aller !

La voix pure et harmonieuse de Serena s'éleva :

– Truc, va-t'en vite !... Oh ! le vilain chien !... Non, Léonie, ne lui faites pas de mal !

– Plus souvent que je vais lui laisser salir mon linge !... Ah ! voilà M. Eustache !... Dites donc, monsieur, appelez-le, votre chien !

À l'entrée du pré apparaissait un garçonnet à la mine arrogante. Il rit avec mépris, en répliquant :

– Je le rappellerai si ça me plaît !

– Ah bien ! en voilà du joli !... regardez-moi ça !... Il va falloir que je relave tout mon linge ! Attends un peu, mauvaise bête !

Et, le poing levé, Léonie s'élança vers le chien.

Eustache bondit sur elle, s'agrippa à son bras en criant :

– Je vous défends d'y toucher !... C'est moi qui suis le maître, et je vous défends...

Un mot grossier sortit des lèvres de la servante. Mais déjà Serena avait réussi à saisir par son collier le chien, qui passait à sa portée, et l'emmenait hors de la zone d'étendage.

Eustache, lâchant Léonie, cria d'un ton rageur :

– Laisse-le !... Ça ne te regarde pas !

Elle dit fermement :

– Il ne faut pas compliquer la besogne de Léonie. Sois raisonnable, Eustache.

– Tu me barbes ! Mêle-toi de ce qui te regarde, sotté que tu es !

Il s'élança vers la jeune fille et, brutalement, détacha les fins petits doigts du collier de cuir. Truc, libéré, s'empressa de retourner vers ce linge qui l'attirait, aux cris de fureur de Léonie.

À ce moment, l'étranger, qui considérait avec un intérêt nonchalant cette petite scène, descendit le sentier en quelques bonds souples et vint jusqu'aux deux cousins. En levant son chapeau pour saluer Serena quelque peu interdite, il dit d'une voix brève, s'adressant à Eustache qui le considérait avec surprise :

– Rappelez donc ce chien. Il est inutile qu'il continue ses dégâts.

À l'exemple de leur aïeule, les petits-enfants de M<sup>me</sup> de la Ridière pratiquaient la tyrannie à l'égard de tout ce qui était faible ou dépendant, mais se montraient fort souples et obséquieux dès qu'ils avaient affaire à une force ou à une supériorité quelconque. Or l'étranger avait en ce moment un regard dur et autoritaire, qui fit juger prudent à Eustache de baisser pavillon. D'une voix maussade, il appela :

– Truc, viens ici.

Mais Truc piétinait avec délices le linge de Léonie et n'obéit pas à cette injonction.

Le jeune homme dit avec une froideur impérative :

– Allez donc le chercher, cela vaudra mieux.

Eustache obéit, de mauvaise grâce, et, au passage, se donna le plaisir de poser à son tour, sur le linge, ses souliers pleins de poussière.

L'étranger leva les épaules, en murmurant avec une dédaigneuse impatience :

– Une bonne correction ne serait pas de trop pour ce garçon-là.

Puis il tourna son regard vers Serena, en ajoutant :

– Je crois que toute votre lessive sera à refaire, mademoiselle.

– Je le crains aussi, monsieur :

Elle rougissait en baissant un peu ses cils soyeux.

Le regard de l'étranger n'était ni hardi ni insolent, comme certains qui s'étaient parfois

arrêtés sur elle au passage. Néanmoins, elle éprouvait quelque gêne de l'attention très vive qui éclairait ces yeux, fort beaux, tandis qu'ils la considéraient discrètement.

Truc, en gambadant pour échapper à la molle poursuite de son maître, s'en allait vers l'extrémité du pré. Eustache l'y suivit... Le jeune homme dit avec un sourire qui adoucit légèrement sa physionomie froide :

– J'espère que vous voilà débarrassée de ce garnement, mademoiselle.

Il s'inclina courtoisement et s'éloigna d'un pas ferme et souple.

Serena le suivit un instant des yeux, puis se rapprocha de Léonie, qui se lamentait devant son linge maculé.

– Voyez ça, mademoiselle ! La moitié de mon ouvrage à refaire, au moins !... Mais, si ça recommence, je lâche tout ! C'est pas possible de travailler dans ces conditions-là !

– Je vous aiderai, Léonie. Ce ne sera pas très long.



La servante grommela :

– C'est pas une place agréable, pour sûr ! On me l'avait bien dit... Ce garçon aurait besoin d'être mené ferme... Si le jeune monsieur-là était le maître, qu'il le ferait marcher droit, allez !

Son doigt s'étendait dans la direction où s'éloignait la silhouette élégante de l'étranger.

Serena demanda :

– Qui est-il ? Le savez-vous ?

– C'est le nouvel ingénieur à M. Sorbin, une moitié d'Anglais...

– Comment, une moitié d'Anglais ?

– Oui, parce que sa mère était Française, à ce que m'a dit la cuisinière de M<sup>me</sup> Sorbin. C'est un jeune homme très bien, mais plutôt fier, et pas causant. Pourtant les ouvriers ne se plaignent pas de lui, parce que, s'il les tient ferme, il est juste pour tout le monde, et puis ils reconnaissent qu'il s'y connaît joliment dans son affaire.

Serena se souvenait, en effet, d'avoir entendu son tuteur, quelques jours auparavant, parler de ce nouvel ingénieur, Ralph Hawton, dont M.

Sorbin, le manufacturier, se montrait fort satisfait.

Évidemment, il avait la physionomie d'un homme sachant se faire obéir, et il paraissait fort certain qu'Eustache, mis sous son autorité, aurait dû plier coûte que coûte.

Malheureusement il n'en était rien !... Et son intervention d'homme impatienté par la grossière méchanceté de cet enfant mal élevé n'avait obtenu qu'un demi-résultat.

Un quart d'heure plus tard, Serena, précédant la servante, rentrait au logis par la petite porte du jardin. Comme elle passait devant la fenêtre du salon, la voix de son tuteur l'appela. Elle vint jusqu'au seuil de la porte vitrée où apparaissait M. Beckford.

– Te voilà enfin !... Cette maison est déserte ; je sonnais en vain... Veux-tu nous apporter le thé, ma petite ?

– Oui, mon cousin, tout de suite.

Qui recevait M. Beckford ? Serena, peu curieuse, ne s'attarda pas à le chercher. Elle

prépara soigneusement un plateau et se dirigea vers le salon. Quand elle y entra, un homme assis en face de son tuteur se leva pour la saluer, et elle reconnut le jeune étranger de tout à l'heure.

M. Beckford présenta :

– M. Hawton, l'ingénieur de la maison Sorbin... Ma jeune cousine et pupille, miss Dochrane.

Ralph dit d'un ton de surprise :

– Mademoiselle est Anglaise ?

– Par son père et Espagnole par sa mère.

– Ah ! Espagnole !... Oui, surtout Espagnole.

Son regard, discrètement, s'attachait de nouveau au charmant visage auquel montait une teinte rose.

M. Beckford approuva :

– Oui, elle en a le type... Sers-nous le thé, Serena... Vous verrez, elle le fait excellent, monsieur Hawton.

Du regard, Serena cherchait où déposer son plateau, La table à thé avait disparu, employée

par M<sup>me</sup> de la Ridière ou Simonne à quelque usage hétéroclite. Sur la grande table de palissandre, M<sup>lle</sup> Beckford avait étalé des cahiers de musique, pêle-mêle avec les bibelots qui l'encombraient d'ordinaire...

Ralph se leva, en disant :

– Permettez-moi, mademoiselle...

En un instant, ses mains fines et nerveuses avaient adroitement écarté des cahiers, refoulé de menus objets, de telle sorte qu'une place suffisante était faite pour le plateau.

En tout cela, M. Hawton n'avait mis que la courtoisie d'un homme bien élevé devant l'embarras d'une femme, sans qu'on pût discerner chez lui aucun empressement s'adressant à la beauté de Serena.

Mais la jeune fille, si peu accoutumée aux égards dans cette demeure, et si bien tenue à l'écart, ressentit de cette simple attention une surprise mêlée d'émoi... Quand, un peu plus tard, elle se trouva installée devant sa corbeille de raccommodages, elle continua de penser à

l'étranger, dont l'allure distinguée, la haute mine et surtout les yeux si beaux l'avaient vivement frappée.

Au dîner, M. Beckford parla de la visite de Ralph Hawton.

– M. Sorbin médite une nouvelle installation électrique, et il m'envoyait son ingénieur pour conférer avec moi à ce sujet. Ne m'ayant pas trouvé à l'usine, le jeune homme est venu jusqu'ici. Je lui ai offert le thé, naturellement...

Simonne l'interrompt :

– Comment le trouvez-vous, papa ?

– Oh ! très, très bien !... Remarquablement intelligent, cela se voit aussitôt, d'esprit vif et pondéré à la fois. Avec cela, un fort beau garçon, qui a des allures de grand seigneur...

– N'est-ce pas ? Je l'avais remarqué, le jour où je l'ai croisé, dans le village.

M. Beckford eut un gros rire, qui gonfla ses joues colorées d'homme très sanguin.

– Ah ! tu l'as déjà remarqué, toi ? Eh ! il est évident que nos jeunes gens du pays – en y

comprenant même le beau Morel – feront petite figure près de lui... Ce serait un très chic prétendant pour toi, Simonne.

– Oui, s’il avait un peu de fortune. Avec sa position, qui est susceptible de s’améliorer, cela pourrait aller... Informez-vous donc près de M. Sorbin, papa.

M<sup>me</sup> de la Ridière intervint :

– Je m’en occuperai. Ton père est trop maladroit et ne saurait pas tirer des Sorbin tous les renseignements utiles.

– Je crois cependant...

Sans laisser à son père le temps d’achever sa phrase, Simonne déclara :

– Il faudra l’inviter pour le tennis. Pensez-y, papa, dès que vous aurez occasion de le revoir.

– Mais, ma chère, il faudrait auparavant qu’il vous eût fait une visite.

– Eh bien ! engagez-le à la faire ! C’est tout indiqué.

M. Beckford passa lentement la main sur sa

barbe blonde, en murmurant :

– Hum !... Je ne sais s'il y sera disposé. Il a un air de froideur, de fierté, qui n'invite pas aux avances...

M<sup>me</sup> de la Ridière redressa superbement la tête.

– Comment cela ? Ce petit ingénieur aux gages de Sorbin ne nous trouverait pas dignes de sa visite ? Vous plaisantez, je pense, monsieur Beckford ?

– C'est une supposition. Il est possible qu'au contraire il soit enchanté d'une occasion de se distraire.

Eustache, jusque-là, avait écouté en silence, tout en avalant goulûment deux tranches de gigot. La bouche pleine, il déclara :

– Moi, je ne veux pas qu'il vienne ici, cet Anglais ! Il me déplaît !

Sur ce, s'ensuivit une discussion très aigre entre le frère et la sœur. M. Beckford, après avoir essayé de les faire taire, dut se renfermer dans le silence. M<sup>me</sup> de la Ridière s'absorbait avec sérénité dans la dégustation d'un plat de légumes,

supérieurement réussi par Serena. Simonne et Eustache se turent quand ils le voulurent bien, ainsi qu'ils en avaient coutume.

Et Serena, involontairement, évoqua, dans ce milieu, la froide et hautaine physionomie de l'ingénieur, son élégante distinction, son regard éclairé d'une si profonde intelligence...

Non, vraiment, elle ne se l'imaginait pas trouvant quelque plaisir à des rapports avec M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne !



## II

Deux jours plus tard, M<sup>me</sup> de la Ridière, au retour d'une visite à M<sup>me</sup> Sorbin, rapportait les renseignements désirés.

Ralph Hawton, qui appartenait à une excellente famille – sa mère était la dernière descendante d'une vieille maison noble d'Auvergne – n'avait aucune fortune, en dehors de son traitement d'ingénieur. Orphelin, sans parents proches, il vivait seul avec un domestique dans le pavillon affecté à l'ingénieur, près de la fabrique. M<sup>me</sup> Sorbin vantait ses qualités sérieuses, mais reconnaissait qu'il existait chez lui une réserve hautaine qui tenait à distance, comme s'il eût souhaité qu'aucune intimité ne s'introduisît dans son existence.

– Donc, comme mari, c'est réglé, conclut M<sup>me</sup> de la Ridière. Tu peux faire un mariage autrement bien que ça, au point de vue argent !

– Oui... mais c'est dommage... Enfin, on s'en consolera !

– Tu tâcheras de prendre Morel dans tes filets, quand il reviendra.

– Eh ! Il est capable de faire le difficile, maintenant qu'il a hérité !

M. Beckford, qui écoutait en silence, car cette conversation avait lieu encore pendant le dîner, hocha la tête.

– C'est fort probable. Tes cinquante mille francs de dot lui paraîtront pauvre fretin.

M<sup>me</sup> de la Ridière dit aigrement :

– Pourquoi découragez-vous à l'avance cette pauvre petite ? Avec de l'habileté, elle peut fort bien arriver à ses fins.

– Je ne dis pas non... Mais je dois avouer que ce jeune Morel n'est pas le gendre rêvé.

Sa belle-mère l'écrasa d'un regard de dédain.

– Vraiment ?... Vos raisons ?

– C'est un poseur, un paresseux, et on le dit joueur, de mauvaise conduite...

M<sup>me</sup> de la Ridière leva les épaules.

– On dit !... on dit ! S’il fallait croire tous les racontars !... Enfin, si celui-là ne vous plaît pas, cherchez pour Simonne un autre bon parti, dans le pays. Où le trouverez-vous ?

– Je ne sais... Mais rien ne presse...

– Ah ! Vous trouvez cela ?... Mais Simonne est d’un tout autre avis, n’est-ce pas, ma petite ? À vingt-quatre ans, on souhaite se trouver casée...

– Certainement, grand-mère, et si Morel me demandait en mariage, je ne ferais pas la fine bouche !

M. Beckford n’objecta plus rien. Au bout d’un instant, il demanda :

– Alors, vous ne tenez plus à la visite de l’ingénieur, maintenant ?

– Mais si, papa ! Avec son grand genre, il fera très bien, comme relation. Et puis, s’il est fort au tennis, ce sera une recrue superbe...

– Je dois le voir demain. J’essayerai donc de lui laisser entendre que vous seriez satisfaites de...

M<sup>me</sup> de la Ridière lui coupa la parole, selon sa coutume.

– Tâchez de le faire adroitement, sans avoir l'air de trop y tenir. Je crains que vous ne sachiez pas du tout vous y prendre, mon pauvre ami !

Il est probable, cependant, que M. Beckford se montra bon diplomate, car, la semaine suivante, Ralph Hawton se présentait, vers la fin de l'après-midi, pour rendre visite à M<sup>me</sup> de la Ridière.

Précisément, la vieille dame et Simonne, à peine rentrées d'une cérémonie de mariage à Échanville, se trouvaient encore en grande toilette. Cette heureuse coïncidence ravit M<sup>me</sup> de la Ridière et lui fit passer sur la froideur passablement altière du jeune Anglais.

Quant à Simonne, elle se montra fort aimable et invita avec insistance l'ingénieur à venir se joindre, aux joueurs de tennis, dans le court installé à dix minutes de l'usine.

Ralph fit une réponse dubitative. Sa visite fut courte, bien que Simonne, décidément conquise,

cherchât à le retenir. M<sup>me</sup> de la Ridière lui dit en minaudant :

– J’espère que nous aurons la satisfaction de vous revoir quelquefois, monsieur ? Tous les jeudis, j’offre le thé à nos amis, et je compte que vous voudrez bien parfois venir en augmenter le nombre.

– Je suis fort occupé, madame, ce qui me privera malheureusement de ce plaisir...

Il y avait, dans l’accent du jeune homme, dans le sourire qui entrouvrait ses lèvres, une forte dose d’ironie. Mais ni l’aïeule ni la petite-fille ne s’en aperçurent. M<sup>me</sup> de la Ridière protesta :

– Oh ! il faut prendre quelques distractions... À votre âge ! L’existence n’est pas déjà si gaie, dans ce petit pays !

Après le départ de l’ingénieur, M<sup>me</sup> de la Ridière résuma par ces mots son impression sur lui :

– On ne peut pas dire qu’il soit très aimable... mais il est si bien qu’il fera bon effet, au milieu de nos amis. Qu’en dis-tu, Simonne ?

– C’est aussi mon avis, grand-mère. Il a un chic !... Morel va faire un nez, en le voyant ! Il est affreusement jaloux de tous ceux qui sont mieux que lui.

M<sup>me</sup> de la Ridière songea un moment, en tapotant du bout de ses gros doigts les cheveux jaunes qui tombaient en bandeaux sur ses oreilles.

– En faisant des avances à cet étranger, tu le piquerais peut-être au jeu, Morel, de façon qu’il se déclare ?

– Oui, ce serait à essayer... Et puis, je veux le rendre plus aimable, ce bel ingénieur ! Il a des yeux superbes, avez-vous remarqué, grand-mère ?... Par exemple, je le soupçonne de n’avoir pas une nature très facile ! Et peut-être que, en tant que mari, il n’aurait pas été fort agréable.

Après un instant de songerie, Simonne conclut :

– Dommage, vraiment !... tout à fait dommage !

Sur la route conduisant de l’usine à la fabrique Sorbin, Ralph marchait sans hâte, la mine

pensive. Autour de lui, la lumière déclinante quittait les prés déserts, les vergers où paraissaient les premières feuilles. L'horizon prenait des tons de lilas pâle, et la fraîcheur se faisait plus humide à l'approche du crépuscule.

Une lueur d'intérêt apparut tout à coup dans le regard songeur de Ralph. Sur le chemin qu'il suivait se montrait une fine silhouette de femme, à la démarche singulièrement harmonieuse. À mesure qu'elle approchait, l'ingénieur distinguait mieux la robe très simple, bien coupée, mais dont l'étoffe était fanée, le chapeau garni d'un nœud posé avec goût, le visage ambré, d'une si délicate pureté de traits, et ces yeux noirs aux douceurs de velours, qui eussent suffi, à eux seuls, pour attirer les regards sur Serena Rochrane.

Elle portait un panier qui semblait assez lourd. Au passage, elle rougit légèrement, en répondant au salut de l'ingénieur. Celui-ci, du même pas tranquille, continua sa route. Près de la fabrique, il croisa M<sup>me</sup> Sorbin, une femme d'une cinquantaine d'années, dont les cheveux, prématurément blanchis, encadraient un visage

doux et bon.

Elle dit aimablement, en tendant la main à Ralph :

– Vous revenez de promenade, monsieur ?

– Non, d’une visite, madame. J’ai été voir la belle-mère de M. Beckford.

– Ah ! bon !... Eh bien ! vous plaît-elle ?

Ralph eut un léger rire de raillerie dédaigneuse.

– J’ai vu des vieux tableaux mieux réparés que celui-là...

M<sup>me</sup> Sorbin rit à son tour.

– Je devine que vous êtes comme mon mari, qui ne peut la souffrir... Moi non plus, d’ailleurs, je n’ai pour elle aucune sympathie. Rien n’est plus odieusement ridicule que ces coquettes surannées. En outre, elle a élevé déplorablement ses petits-enfants, et, ainsi que je vous le disais l’autre jour, quand vous m’avez interrogée au sujet de cette famille, elle se montre fort mauvaise à l’égard de la charmante pupille de son gendre, qu’elle traite en subalterne et oblige à un



travail continuuel, sans la moindre distraction.

– Sur ce point, le tuteur a sa large part de responsabilité.

– Oui, évidemment. Je le lui ai donné à entendre, un jour. Il a fait celui qui ne comprend pas, et je n'ai pas osé insister.

– Vous voyez quelquefois cette jeune fille, madame ?

– Oui, parfois, à l'église. Je lui adresse quelques mots, en sortant, et il arrive que nous fassions route ensemble. Elle est ravissante ! Intelligence, bonté, délicatesse du cœur, elle paraît posséder tout cela.

– En ce cas, elle doit souffrir près des deux femmes que je viens de voir ! De ces qualités d'esprit et de cœur que vous énumérez, M<sup>me</sup> de la Ridière et sa petite-fille paraissent n'avoir pas la moindre trace.

– Je le crains, en effet !... Et il est bien certain que la pauvre petite – qui ne se plaint cependant pas – est très malheureuse... Je voudrais la marier pour l'enlever à ce milieu. Elle fera une

compagne si parfaite, pour l'homme heureux qui la choisira !

Ralph eut un sourire d'ironie froide en ripostant :

– Elle serait peut-être comme tant d'autres : coquette, inconstante, affamée de luxe et de plaisirs, se jouant sans pitié de celui qui lui donnerait son cœur.

Une vive surprise apparut dans le regard de M<sup>me</sup> Sorbin.

– Oh ! monsieur !... êtes-vous donc si défiant à l'égard des femmes ?

– Très défiant, madame.

– Mais c'est fort triste !... Cependant, il en est de bonnes, de dévouées jusqu'à la mort...

– Oh ! Je le reconnais !... Mais il en est d'autres aussi, et, malheureusement, quand on a rencontré de celles-là, on ne peut plus retrouver ses illusions ni sa confiance...

Sur ce, il s'inclina pour prendre congé de M<sup>me</sup> Sorbin et s'éloigna, suivi des yeux par la femme du manufacturier, qui songeait :

« Il a eu quelque déception sentimentale, évidemment. Il faudrait qu'il pût aimer de nouveau... une jolie créature comme cette petite Serena, par exemple. Mais elle est trop pauvre, malheureusement, pour lui qui n'a pas de fortune !... Et puis, la rendrait-il heureuse ? Après tout, je ne connais de lui que ce qu'il veut bien en laisser voir. Je crains qu'il soit de caractère froid, autoritaire... peut-être un peu dur... Et, de son existence antérieure, nous ne savons que bien peu de chose, car il garde, sur tout ce qui le touche personnellement, une réserve infranchissable. »

\*

La semaine suivante, Ralph Hawton parut au tennis.

Morel était revenu de recueillir l'héritage de sa tante. Il arborait un costume nouveau, à rayures blanches et noires, la dernière nouveauté, et toisa avec quelque dédain l'ingénieur, vêtu d'un complet de flanelle qui n'en était pas à son

premier nettoyage.

Néanmoins, la partie féminine de l'assemblée accorda aussitôt toute son attention au bel Anglais, qui portait ce costume fané avec la plus aristocratique aisance... Et ce fut de l'emballement quand on vit de quelle façon magistrale jouait le nouveau venu.

Morel qui, jusque-là, récoltait tous les succès blêmait de rage. Simonne, s'en apercevant, affecta encore davantage de n'avoir d'yeux que pour l'ingénieur, près duquel ses amies rivalisaient d'empressement. Ralph recevait toutes ces amabilités avec une réserve courtoise, mêlée de quelque ironie. La partie terminée, il accepta d'aller prendre le thé à la maison Beckford, où M<sup>me</sup> de la Ridière, en robe de foulard groseille, l'accueillit avec la plus flatteuse amabilité. Serena ne parut pas. Mais la table dressée dans la salle à manger avait été préparée par ses soins, et le bouquet qui en ornait le centre était l'œuvre de ses mains adroites... Ce qui n'empêcha pas Simonne, comme une de ses amies l'admirait, de déclarer qu'elle en était

l'auteur.

Aussitôt Morel, désireux de reprendre  
avantage sur cet Anglais hautain, déclara d'un ton  
de componction :

– Vous êtes une fée, mademoiselle !

### III

Chaque année, pour son anniversaire de naissance, M<sup>me</sup> de la Ridière donnait un grand dîner.

Il y avait, à ce propos, branle-bas plusieurs jours à l'avance, et Serena, pour l'avoir expérimenté l'année précédente, savait quel surcroît de fatigue lui apporterait encore ce repas de cérémonie.

M<sup>me</sup> de la Ridière, gourmande et vaniteuse, entendait ne regarder à rien pour ce jour-là. Elle discutait longuement le menu avec Simonne et Eustache – M. Beckford n'ayant au chapitre qu'une voix sans influence – et finissait par faire sur sa liste un amalgame de plats dont le chef de l'*Hôtel des Normands*, qui confectionnait le dîner, éliminait pour le moins la moitié.

Naturellement, des toilettes neuves étaient de rigueur pour l'aïeule et la petite-fille. Elles étaient

combinées longtemps à l'avance, mais ces dames ne se décidaient complètement qu'à la dernière limite, ce qui provoquait un affolement et un travail fiévreux, de jour et de nuit, dans l'atelier de M<sup>lle</sup> Loutre, la meilleure couturière d'Échanville.

Cette année, M<sup>me</sup> de la Ridière choisit une soie jaune d'or à rayures violettes, d'un goût plus que douteux, et Simonne jeta son dévolu sur un des modèles les plus excentriques qui se trouvât dans la collection des gravures de M<sup>lle</sup> Loutre.

Sur la liste des invités, ces dames inscrivirent le nom de Ralph Hawton, à la vive surprise de M. Beckford.

– Comment, lui ?... Mais vous le connaissez à peine. Il ne vous a fait qu'une seule visite...

– Qu'importe ! À la campagne, il n'y a pas besoin de tant de cérémonies ! déclara M<sup>me</sup> de la Ridière. Ce jeune homme fera très bien parmi nos invités.

– S'il accepte.

– Pourquoi n'accepterait-il pas ? Il ne pourra

qu'être très flatté d'une telle invitation, ce me semble !

– Je ne dis pas..., mais enfin cela peut n'être pas dans ses goûts...

– Allons donc ! on aime toujours un bon dîner, pris en compagnie de gens agréables. Vous verrez qu'il sautera sur cette occasion de se distraire un peu !

– C'est possible... Quant à moi, je ne demande pas mieux. Il ne me déplait pas, ce M. Hawton.

– Vous seriez bien difficile s'il en était autrement !

M. Beckford pensa :

« Peste ! On en est joliment coiffé, de l'ingénieur ! Ce que c'est que d'être bel homme, aux manières de prince ! Heureusement, je le crois sérieux, car sans cela, il pourrait s'amuser à tourner la tête de Simonne, et celle-ci se laisserait aller à toutes les inconséquences. Sa grand-mère l'a si mal élevée ! – si peu élevée, plutôt ! »

M<sup>me</sup> de la Ridière avait bien prévu : Ralph Hawton accepta l'invitation. On le vit arriver à



l'heure dite, portant l'habit avec une élégance souveraine, qui fit aussitôt paraître gênés, vulgaires ou ridicules, les autres hommes présents.

Du côté féminin, on lui témoigna le plus flatteur empressement. Il accueillait ces amabilités avec la froideur courtoise et quelque peu railleuse dont il était coutumier. On ne discernait pas chez lui de fatuité, mais, très évidemment, il avait pleine conscience de ses dons physiques, du charme dominateur de son regard, et il était habitué à voir l'attention des femmes s'attacher à lui partout où il paraissait.

Sur l'instigation de Simonne, M<sup>me</sup> de la Ridière l'avait placé à table, entre deux laiderons : la grosse M<sup>me</sup> Julien, qui avait vingt-cinq ans et qu'on appelait dans le pays « le petit éléphant », et M<sup>lle</sup> Cailleux, personne mûre, noire comme une taupe, pourvue de moustaches et portant une perruque de nuance indécise, toujours placée sur le côté. Mais cette dernière se révéla fort intelligente, douée d'un tour d'esprit original, et Ralph put causer agréablement avec elle, tout

en adressant de temps à autre quelques mots polis à son autre voisine, qui lui répondait par monosyllabes presque inintelligibles, car elle était d'une timidité absolument incurable.

Simonne, en face du jeune Anglais, riait beaucoup et parlait fort, visiblement désireuse d'être remarquée, Félix Morel essayait des traits d'esprit, tout en lançant des coups d'œil malveillants vers l'étranger qui l'éclipsait si complètement, lui dont l'élégance prétentieuse avait jusqu'alors triomphé dans ce milieu de province. M<sup>me</sup> de la Ridière, peinte, fardée, coiffée de postiches jaunes tout neufs, décorée de volumineux bijoux, minaudait entre ses voisins de table, M. Sorbin et le colonel Cavreuc, vieil officier en retraite qui vivait dans une propriété proche de l'usine, avec ses deux filles montées en graine. Ces demoiselles avaient impitoyablement repoussé, naguère, tous les partis, dont quelques-uns fort avantageux, parce qu'il leur aurait fallu vivre à la campagne ; aujourd'hui, vieilles filles, elles continuaient de demeurer, par la force des choses, dans la maison paternelle, où, maintenant, venait plus les chercher aucun épouseur.

Le dîner était quelconque, en dépit des superbes désignations du menu. M<sup>me</sup> Mûrier, femme d'un notaire d'Échanville et la bonne langue de la petite cité, susurra à l'oreille de son voisin de table :

– Cette pauvre M<sup>me</sup> de la Ridière n'entend rien aux belles réceptions ! Jamais je n'ai vu repas plus ordinaire. Et vous ?

Le voisin, qui était Félix Morel, convint de l'écœurante banalité des plats. Et il en profita pour parler d'un dîner auquel il avait été convié, l'année précédente, à Paris, chez une personnalité politique, que sa notoriété tapageuse faisait passer aux yeux de certains pour un personnage.

Complaisamment, Félix décrivait les plats, confectionnés par un chef habile, et M<sup>me</sup> Mûrier, qui appréciait fort les bons mets, ouvrait des lèvres gourmandes en murmurant :

– Délicieux !... Oh ! cher monsieur, je comprends que le souvenir de ce dîner vous soit inoubliable !

– N'est-ce pas ? Et l'affabilité de l'amphitryon

y ajoutait encore un nouvel agrément. Ce Chambon est un homme charmant !

– Vraiment ? On le disait vulgaire... Et puis, ses idées politiques si avancées..., ses opinions antireligieuses et antipatriotiques...

Félix eut un geste de mépris.

– Oh ! cela n'est qu'une surface ! Au fond, il n'est pas méchant..., pas méchant du tout. Et puis, on lui prête bien des paroles qu'il n'a jamais dites, cet homme. Il me l'a déclaré à moi... Oui, madame, nous avons causé longuement...

La causerie, se réduisait, en réalité, à ces mots dits en passant par le bruyant député au jeune homme très empressé que lui présentait son ami :

– Eh bien ! mon garçon, est-ce que ça marche, le progrès, dans votre province ? Y est-on encore clérical, patriotard et le reste ?

Puis l'illustre Chambon s'était éloigné, après avoir écouté d'une oreille vague, avec un sourire napoléonien, la réponse bredouillée par Morel.

Eustache, un peu plus loin, se gavait de ses mets préférés, en buvant sec, sans souci des

froncements de sourcils de son père. M. Beckford n'était pas du tout d'avis que le garçonnet assistât au dîner ; mais, comme toujours, il avait dû céder devant la volonté aigrement exprimée de sa belle-mère, qui entendait que « le pauvre cher petit » ne fût pas privé de cette distraction.

Pendant ce temps, Serena, dans sa chambre située sous les toits, essayait de se reposer un peu. Elle était brisée par toutes les besognes qui lui étaient incombées, par toutes les exigences, les reproches, les paroles désagréables qu'elle avait dû subir. Car jamais, quoi qu'elle fît, M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne ne se montraient satisfaites.

Sa santé s'altérait peu à peu sans que personne songeât à s'en apercevoir. Elle perdait tout appétit et avait de fréquents maux de tête. Il en était ainsi ce soir. Elle s'était étendue tout habillée sur son lit et appuyait son front contre le traversin, dans l'espoir que le cercle de fer se desserrerait peu à peu. Mais, en cette soirée de fin d'avril, exceptionnellement chaude, il ne venait pas un souffle du dehors, par la lucarne ouverte, et la mansarde était étouffante. Aussi la jeune

fille se décida-t-elle à descendre, pour chercher un peu d'air dans le jardin.

Les convives n'avaient pas encore quitté la table. Au passage, Serena entendit leurs rires, leurs éclats de voix. La porte, à ce moment ouverte par le domestique loué pour la circonstance, lui laissa entrevoir la salle à manger très éclairée, des hommes et des femmes en toilette... Avec un sourire, en pensant à tout le souci que représenterait pour elle le lendemain de ce dîner, Serena se glissa au dehors, jusqu'à un bosquet où se trouvaient quelques vieux fauteuils d'osier, autour d'une table dont le bois était à demi pourri.

Elle s'assit au hasard, en appuyant au dossier sa tête endolorie. Un peu de fraîcheur, ici, s'insinuait dans l'air très calme. Un quartier de lune répandait sa clarté légère sur le jardin mal entretenu par Toinet, le jeune frère de Léonie, qui venait y faire, chaque semaine, quelques heures de travail – ou, plus exactement, qui était censé les faire. De la maison parvenait un vague bruit de voix et de rires... Et peu à peu, dans cette

tranquillité, dans cette fraîcheur, Serena s'engourdisait, glissait dans le sommeil.

Un peu après, des pas firent grincer les graviers de l'allée, à quelques mètres du bosquet. Deux hommes s'avançaient, en causant, la cigarette entre les doigts : M. Sorbin et Ralph Hawton. À mi-voix, le premier disait, avec un impatient mouvement d'épaules :

– Je vous avoue, mon cher ami, que ce dîner représente pour moi une corvée ! Mais je me trouve un peu obligé d'accepter, à cause de mes relations avec Beckford. Ma femme, par contre, l'a esquivé cette année, sous le prétexte de sa santé. Le genre de ces dames et de plusieurs de leurs connaissances lui déplaît au plus haut point.

Ralph dit avec un tranquille dédain :

– La vulgarité morale s'unit, chez elles, à la vulgarité physique. Rien n'est plus déplaisant, à mon avis.

M. Sorbin leva les yeux sur lui.

– En effet. Mais je pensais, en vous voyant accepter cette invitation, que vous preniez

néanmoins quelque plaisir...

Un léger rire d'ironie l'interrompt.

– Non, non, pas du tout – si ce n'est de faire l'étude de quelques vilains caractères. Je viens ici pour un autre motif, beaucoup plus intéressant.

Il n'ajouta pas d'autre explication et M. Sorbin n'osa le questionner davantage, car son ingénieur lui en imposait beaucoup.

À ce moment, quelqu'un appela :

– Monsieur Sorbin, où êtes-vous donc ?

– Voilà, voilà !

Et, s'adressant à Ralph, le manufacturier ajouta :

– C'est Draveil qui veut sans doute me parler, au sujet de son affaire en projet...

» Venez-vous, monsieur ?

– Non, je vais fumer encore un peu dans la tranquillité, avant de rejoindre la bruyante société de nos hôtes.

– Vous avez raison. À tout à l'heure !



M. Sorbin s'éloigna, et Ralph, remettant entre ses lèvres la cigarette, fit machinalement quelques pas vers le bosquet.

Serena ne s'était pas réveillée au bruit des voix, d'ailleurs assourdies. Ralph, en s'arrêtant, la vit à demi étendue dans le fauteuil, en une pose gracieuse et modeste. Ses cheveux bruns, longs et soyeux, qu'elle avait décoiffés pour soulager sa tête, tombaient en deux nattes sur ses épaules, un rayon de lune éclairait discrètement son ravissant visage, ses mains délicates qui se croisaient sur sa jupe. Elle semblait ainsi toute jeune, presque une enfant. Mais, au coin de sa bouche si joliment dessinée, demeurait un pli de souffrance, et les grands cils faisant ombre sur la joue frémissaient de temps à autre.

À l'entrée du bosquet, Ralph la regardait. Entre ses doigts, la cigarette s'éteignait sans qu'il s'en souciât. Il semblait intéressé, très vivement – mais non ému. Et il murmura tout à coup, avec un sourire de raillerie mauvaise :

– Elle serait assez belle pour qu'on en fût jalouse – féroce­ment jalouse !

À ce moment, Serena fit un mouvement. Ses paupières se soulevèrent, ses yeux apparurent et s'emplirent de surprise effrayée à la vue de l'étranger.

Ralph s'inclina, en disant avec une tranquille courtoisie :

– Je vous demande pardon, mademoiselle. C'est tout à fait par hasard que je suis venu jusqu'ici...

Serena se redressait. Son visage se couvrait de rougeur, et ses beaux yeux, sous l'ombre tremblante des cils, laissaient voir un émoi craintif.

Ralph continuait, avec aisance :

– Je n'en suis pas moins charmé d'avoir le plaisir de vous saluer, ce soir, où vous n'êtes pas au nombre des convives de M<sup>me</sup> de la Ridière.

Elle balbutia, sans trop savoir ce qu'elle disait :

– Oh ! non, je n'assiste jamais...

– M<sup>me</sup> Sorbin me l'a appris, en effet... Cette excellente femme paraît vous avoir en affection,

mademoiselle.

– Oui... elle est très bonne... Quelquefois, elle me parle, quand elle me rencontre...

Serena ne reprenait pas encore sa présence d'esprit. L'incident, il est vrai, était fort imprévu... Et, dans cette clarté de lune, le jeune homme en tenue de soirée qui se tenait là, à quelques pas d'elle, lui faisait l'effet d'une apparition presque fantastique.

Ralph reprit de sa voix calme, un peu nonchalante, où se discernait un léger accent anglais :

– Votre désagréable jeune cousin vous a-t-il encore occasionné de nouveaux ennuis, depuis le jour où son chien a si bien arrangé votre linge ?

– Oui... c'est-à-dire... Il est très gâté...

– Je m'en suis aperçu aujourd'hui. Il ne doit pas vous rendre la vie facile, je crois, mademoiselle ?

– Non, pas toujours...

Un léger sourire de mélancolie venait à ses lèvres. Puis il s'effaça aussitôt. Serena prenait

conscience de la situation, et, si peu expérimentée qu'elle fût, elle sentait instinctivement que celle-ci ne devait pas se prolonger.

La rougeur se fit plus vive sur ses joues. Comme s'il eût deviné sa pensée, Ralph dit en s'inclinant :

– Je vous renouvelle toutes mes excuses, mademoiselle, pour vous avoir dérangée, bien involontairement.

Puis il sortit du bosquet, et Serena se retrouva seule.

Un moment, elle crut avoir rêvé.

Mais non, il était bien là, tout à l'heure, l'étranger à la mine fière, celui que M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne appelaient le « bel Anglais ».

Elle avait rencontré son regard vif et impérieux, qui l'intimidait beaucoup. Et il lui avait parlé, aimablement, avec un sourire qui donnait un charme singulier à sa physionomie...

Ralph, de son côté, s'en allait sans hâte vers la maison. Il songeait :

« Elle n'est pas encore coquette, celle-là. Elle

n'est encore qu'une enfant. Mais elle deviendra vite comme les autres ! »

Il leva les épaules et dit entre ses dents, avec un sourire de sarcasme :

– Elle ou une autre, qu'importe : maintenant, je saurai me défier... Et sa beauté sera un de mes meilleurs instruments de vengeance.

Quelques instants plus tard, Ralph se mêlait à un groupe très animé, où l'appelait M<sup>lle</sup> Beckford. Audacieusement, au nez de Félix Morel, et sans le moindre souci de dignité, Simonne affichait son engouement pour l'ingénieur et multipliait en son honneur les avances coquettes.

– Déplorable, l'éducation de cette jeune personne ! chuchotait M<sup>me</sup> Mûrier à l'oreille de ses bonnes amies. La voyez-vous qui fait la cour à l'Anglais !... C'est inimaginable, un genre pareil ! Mais le jeune homme la regarde quelque peu du haut de sa grandeur, et c'est bien fait !

Morel, se voyant éclipsé près de M<sup>lle</sup> Beckford et des autres jeunes filles et jeunes femmes présentes, était allé porter ses hommages à une

veuve d'une quarantaine d'années, rousse, minaudière, pas jolie, mais pourvue d'une fortune rondelette. Écouté avec une attention flatteuse de ce côté, il oublia un peu sa blessure d'amour-propre et, de toute la soirée, se donna la satisfaction de se tenir éloigné de Simonne – au vif dépit de celle-ci, qui commença dès lors à se demander si sa manœuvre était aussi excellente qu'elle le pensait.

Sa grand-mère, quand elle lui en parla, en se déshabillant, déclara :

– Il était furieux, mais c'est parfait. La jalousie en est cause, ce qui ne peut être qu'un bon signe. Sois aimable pour lui, quand tu le reverras, mais sans cesser de faire les yeux doux à M. Hawton, ce qui excitera Morel et l'engagera peut-être à se déclarer plus vite.

Simonne murmura, en faisant glisser la jupe-gaine qui lui permettait seulement de raides petits pas d'estropiée :

– Ah ! M. Hawton !... Je vais en rêver, certainement ! Quel malheur qu'il n'ait pas un peu de fortune ! Je serais folle d'un mari comme

celui-là !

– Hum ! il faudrait peut-être que tu marches, avec lui, ma petite ! Et tu es habituée à faire tes quatre volontés. Sur ce point-là, Morel te conviendra bien mieux.

– Oui, évidemment... Et puis, de toute façon, c'est impossible. Il me faut de la fortune, avant tout. Donc, je dois choisir Morel.

Et, sur ce, ayant réussi à se débarrasser de sa jupe collante, Simonne regagna sa chambre, de l'air vainqueur d'une jeune personne qui n'a qu'à choisir l'heureux élu, sans difficultés d'aucune sorte.

## IV

Ainsi qu'elle l'avait prévu, Serena fut accablée de besogne, les deux jours qui suivirent ce fameux dîner. Tant et si bien que, le matin du troisième, elle se vit retenue au lit par une courbature violente.

M<sup>me</sup> de la Ridière, prévenue par Léonie, monta vers dix heures. À ce moment de la journée, son maquillage venait seulement d'être terminé, et elle n'était pas coiffée ni habillée. Ses cheveux jaunes pendaient en mèches éplorées, sa robe de chambre vert pomme bâillait, manquant de boulons, et ses pieds traînaient dans des pantoufles percées, en velours violet. Mais, autour de ses gros poignets, tintinnabulaient des bracelets voyants, et ses doigts étaient couverts de bagues lourdes et de mauvais goût, qu'elle ne quittait pas.

Les deux jours précédents, elle s'était reposée



des fatigues du dîner en restant au lit jusqu'à deux heures et en passant le reste du temps à morigéner Serena et la servante qui, disait-elle, n'avançaient à rien. Aujourd'hui, elle déclarait à la jeune fille épuisée qu'elle s'écoutait beaucoup trop, qu'elle devait prendre sur elle, car il y avait du raccommodage en retard, des géraniums à planter, que ce fainéant de Toinet avait laissés dans un coin du jardin, hier...

Serena dit avec son air de calme dignité, qui irritait toujours M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne, furieuses de la fierté que conservait malgré tout cette « pauvre » :

– Ce me sera tout à fait impossible aujourd'hui, madame. J'espère aller mieux demain et pouvoir me remettre au travail.

Elle dut entendre alors un flot de récriminations. Quand on n'avait pas le sou, devait-on se dorloter ainsi ? Ah ! Elle verrait, quand elle serait institutrice, ou dame de compagnie, ou femme de charge – car le sort le plus modeste serait le sien, de toute nécessité. Alors, il faudrait bien qu'elle allât toujours, coûte

que coûte ! Elle ne trouverait pas les ménagements que l'on avait pour elle ici... de trop grands ménagements, car, enfin, c'était lui rendre un mauvais service de ne pas l'habituer aussitôt à l'existence qui l'attendait...

Serena écouta la diatribe méchante avec une apparente indifférence. Mais l'effort fait sur elle-même était si violent que les larmes jaillirent, à peine M<sup>me</sup> de la Ridière avait-elle mis le pied hors de la chambre.

Le front entre ses mains, elle murmura désespérément :

– Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Ayez pitié ! je suis si malheureuse !

Dans l'après-midi de ce même jour, M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne partirent pour Échanville, dans l'automobile d'une de leurs connaissances. Elles devaient y dîner et ne rentreraient que fort tard dans la soirée.

Quand M. Beckford, vers six heures, revint de l'usine, il monta tout droit à la chambre de sa pupille et frappa. Serena, qui sommeillait,

répondit machinalement « Entrez ». M. Beckford vint jusqu'à son lit, se laissa tomber sur une chaise, qui craqua, et dit d'un ton joyeux :

– Je rapporte une bonne nouvelle, petite Serena !

La jeune fille se souleva un peu, en dépit de la douleur que lui causait tout mouvement, et attacha un regard surpris sur la physionomie épanouie de son tuteur.

– Une bonne nouvelle ?... Laquelle donc, mon cousin ?

– Une demande en mariage, ma chère !

La plus vive stupéfaction apparut sur le charmant visage.

– Une... demande... Pour moi ?

Avec un gros rire, M. Beckford riposta :

– Eh ! naturellement !... Si c'était pour Simonne, je ne m'adresserais pas à toi, voyons...

– C'est que... je ne comprends pas...

– Mais, ma petite – je peux bien te dire ça, car je ne te crois pas de vanité, – tu es jolie, très jolie.

M. Hawton, pour une fois ou deux qu'il t'a vue, s'en est bien aperçu...

– M. Hawton ?... C'est M. Hawton qui ?...

La plus brûlante rougeur montait aux joues pâlies.

– Oui, c'est lui qui est venu tout à l'heure, à l'usine, me demander ta main. Te plaî-t-il, voyons ?

M. Beckford se penchait et prenait la main de la jeune fille, en souriant avec une malice amusée.

– Je ne sais... Oui, je crois...

Ses lèvres tremblantes essayaient de sourire, et ses yeux laissaient voir le vif émoi de son cœur.

– Cela ne m'étonne pas ! Il est parfaitement bien, ce jeune homme, de toutes façons... Sérieux, très sérieux, ingénieur tout à fait remarquable, au dire de M. Sorbin. Désintéressé, avec cela. Car, étant lui-même sans fortune, il aurait pu, étant donnés sa situation qui a de l'avenir, ses dons physiques, sa rare distinction, faire très facilement un mariage riche. Mais il t'a

choisie, parce que tu lui plais beaucoup, m'a-t-il dit. Voilà qui est fort bien, ne trouves-tu pas, et représente une bonne garantie de bonheur ?

– Oh, oui ! mon cousin !... Vous lui avez bien dit, n'est-ce pas, que je n'ai rien, absolument rien, en dehors de ce petit capital de vingt mille francs ?

– Certainement, je le lui ai dit ! Et il m'a répondu, de l'air d'un homme qui n'attache aucune importance à ces questions d'argent : « Cela m'est indifférent. Je suffirai à tous nos besoins... » C'est très chic, hein, Serena ?

Elle murmura, les yeux éclairés de joie :

– Il doit être bon... bien bon...

– Il faut le penser... Peut-être un peu... volontaire. Je crois qu'il aime à être obéi. Mais, à ton âge, ce ne sera pas mauvais.

– Oh ! certainement !

– Alors, que vais-je lui répondre ?

– Je voudrais réfléchir, mon cousin...

Il retint un mouvement de contrariété.

– Voyons, tu ne peux pas me dire cela tout de suite ?

– C'est que je voudrais savoir... M. Hawton est-il catholique ?

– Je le lui ai demandé, et il m'a répondu affirmativement, en ajoutant qu'il ne pratiquait pas, mais qu'il serait toujours très respectueux des convictions religieuses de sa femme et la laisserait, sur ce point, tout à fait libre, pour elle et pour leurs futurs enfants.

Une ombre couvrit le regard heureux de Serena.

– Il ne pratique pas ?... Il est... un indifférent, sans doute ?

– Oui, probablement. Mais il n'est pas le seul, ma chère enfant, et tu ne peux, pour ce motif, hésiter...

– Mais si ! précisément pour ce motif, je me demande si je dois... Oh ! quel malheur de ne pouvoir bouger ! J'aurais été demander avis à M. le curé !... Demain, en admettant que j'aille mieux, M<sup>me</sup> de la Ridière sera là... elle

m'empêchera d'aller au village...

– Voyons, Serena, sois raisonnable ! Ce jeune homme n'est pas du tout hostile à la religion, loin de là ! Tu peux le ramener, peut-être très facilement. Il m'a paru fort bien disposé... Et je vais te dire quelque chose...

Il toussa, pour dissimuler son embarras.

– Je voudrais bien que tu me répondes avant que je parle de cela à ma belle-mère et à Simonne, parce que... au cas où elles ne seraient pas de cet avis-là... eh bien ! si tu as accepté, si j'ai communiqué ta réponse à M. Hawton, ce sera fait, et toutes leurs criaileries ne pourront l'empêcher...

Serena retint un sourire. Pauvre cousin, qui se défiait de sa lâcheté !... Mais que c'était prompt, cette résolution à prendre !

M. Beckford continuait, d'un air persuasif :

– Voyons, puisqu'il te plaît, ma chère petite ?... M. Sorbin a eu sur lui les meilleurs renseignements. On ne lui reproche que d'être un peu trop fermé, un peu trop fier. Mais ce sont là

défauts de petite importance – si même il convient de leur donner ce nom...

Les paupières mi-closes, Serena songeait... Elle revoyait Ralph Hawton dans le pré..., puis l'autre jour, à l'entrée du bosquet. Elle aimait ses yeux, elle aimait son sourire – et pourtant, au souvenir de celui-ci, un petit frisson de crainte la parcourait...

Était-ce de la crainte ? N'y avait-il pas là seulement l'émoi un peu troublant de l'amour qui s'insinuait en son jeune cœur ?

Une joie étrange, mêlée d'effroi, s'emparait de Serena. Recueillie, la jeune fille réfléchissait et priait. M. Beckford la considérait avec une attention émue et pensait avec quelque inquiétude :

« Saura-t-il rendre heureuse cette délicieuse créature ? »

Enfin Serena releva ses paupières et attacha sur son tuteur un regard encore éclairé par la pure lumière de son âme.

– Eh bien ! mon cousin, dites à M. Hawton



que j'accepte... que je suis très reconnaissante...

Sa voix tremblait, en prononçant ces mots, qui, déjà, la liaient un peu.

– Bon, ma chère petite ! C'est bien entendu ?... Il te plaît ?... Tu ne regretteras pas ?...

– J'espère que non... Oui, il me plaît... Et c'est très beau à lui de me prendre avec une si petite dot...

– Évidemment ! C'est une garantie, je le répète... Quant à moi, je suis fort satisfait de te voir casée, car... tu n'étais pas bien heureuse ici, ma pauvre petite !

Il toussa encore, tourmenta sa barbe blonde qui grisonnait et murmura :

– Je ne pouvais pas grand-chose... Il aurait fallu des batailles continuelles...

Serena dit avec douceur, en lui prenant la main :

– Vous m'avez donné l'abri de votre toit, mon cousin, et je vous en serai toujours reconnaissante.

Il se pencha pour l'embrasser, en répliquant avec émotion :

– J'aurais voulu faire davantage pour la fille de mon cher Réginald... Mais, vois-tu, les criaileries de femmes... Non, je ne peux supporter ça !

Il en reçut pourtant une dose respectable, le lendemain, quand il apprit à sa belle-mère et à sa fille la demande de Ralph Hawton et la réponse qu'y avait donnée Serena.

Tout d'abord, ce fut la plus intense stupéfaction.

– Serena ?... vous dites qu'il demande la main de Serena ?

Puis, avec des airs de déesse outragée, M<sup>me</sup> de la Ridière s'exclama :

– Comment, vous avez arrangé cela avec cette petite avant de m'en parler ?... Une enfant que j'ai presque élevée, sur laquelle j'ai veillé avec soin jusqu'à ce jour... Sans m'en dire un mot, vous la donnez à cet étranger dont nous ne savons rien ?

– Pardon, je sais...

– Oui, des on-dit... Les renseignements pris par M. Sorbin... Est-ce que vous jugez ça suffisant ? C'est que vous n'êtes pas difficile ! Ce beau monsieur a pu faire les cent dix-neuf coups sans que vous vous en inquiétiez !

– Voyons, ma mère, il ne faut rien exagérer...

– Allons donc !... Et il est fou, ce garçon, d'aller prendre une femme sans le sou, ou presque !

Simonne, dont le teint était empourpré par la colère, éclata tout à coup...

– Oui, absolument fou ! Cette petite niaise !... Où l'a-t-il connue, d'abord ?

– Il l'a vue deux fois, m'a-t-il dit. Cela suffit, car elle est d'une rare beauté...

Simonne grinça des dents et laissa échapper un rire faux.

– Ça dépend des goûts !... Et puis, je n'aurais pas cru M. Hawton capable du coup de foudre, ah ! certes, non !

– Sans avoir le coup de foudre, il peut...

– C'est un caprice tout simplement ! Il le regrettera bien vite. Une femme sans fortune entravera sa carrière et, quand il s'en apercevra, gare à Serena ! Car j'imagine qu'il ne doit pas être facile tous les jours, le bel ingénieur !

M<sup>me</sup> de la Ridière appuya :

– Ceci est encore un point que vous n'avez pas envisagé, j'en suis sûre, mon pauvre Charles ! Le caractère de ce prétendant pourrait bien réserver de désagréables surprises à votre pupille.

Fort heureusement, à cet instant on vint chercher de l'usine M. Beckford. Il s'esquiva, ravi de la circonstance, et les deux femmes restèrent seules.

Simonne étouffait de rage. Comment, cette petite Serena se mariait avant elle, qui avait une dot, qui allait dans le monde, qui était une jeune fille dans le train ?... Et elle épousait celui qu'eût choisi entre tous M<sup>lle</sup> Beckford s'il avait pu lui offrir une suffisante fortune ? C'était intolérable à penser !

M<sup>me</sup> de la Ridière en jugeait ainsi. En outre, elle était fort mécontente à l'idée de perdre cette seconde servante si habile, si soigneuse. Enfin, l'incroyable manque d'égards de son gendre la révoltait.

Dans l'après-midi, Serena, un peu mieux aujourd'hui, descendit pour reprendre ses raccommodages. Pendant une heure, elle dut entendre la vieille dame lui énumérer les malheurs qui l'attendaient, les défauts et les vices dont devait être pourvu Ralph Hawton et lui déclarer qu'elle n'était qu'une imprudente, une petite évaporée, d'accepter ainsi ce mariage.

Et Simonne, méchamment moqueuse, disait :

– Il sera bien loti, ce pauvre Hawton, d'une petite fille qui n'a jamais vu le monde, qui ne connaît rien de rien ! Va, il aura vite fait de te mettre de côté !

Bien que connaissant la malveillance de ces deux femmes à son égard, Serena, déjà troublée, un peu inquiète de la résolution qu'elle avait dû prendre, de l'avenir qui s'offrait à elle, éprouva de ces paroles une angoisse si profonde qu'elle ne

put trouver un instant de sommeil, la nuit suivante. Elle regrettait la réponse donnée à M. Beckford et qu'il avait transmise à l'ingénieur cet après-midi. Demain, Ralph Hawton viendrait ; l'engagement serait alors définitif... Oui, elle avait été trop prompte, car, enfin, elle le connaissait à peine !

En y réfléchissant, elle se rendait compte que, hors l'attrait fort réel que lui inspirait le jeune Anglais, il y avait dans son acceptation la hâte d'échapper à l'existence si dure qu'on lui faisait ici.

Mais il s'agissait d'engager toute sa vie. Cet étranger distingué, séduisant, serait-il le compagnon affectueux et bon dont elle avait tant besoin ?

Comment le savoir ?

Au matin, elle se leva brisée et dut se traîner pour accomplir son habituelle besogne de ménagère. M<sup>me</sup> de la Ridière, sans même lui demander comment elle se trouvait, l'envoya chercher des œufs à une ferme située près de la chapelle de Notre-Dame-des-Grâces. La

commission faite, Serena monta jusqu'au petit sanctuaire et s'absorba quelques minutes dans une fervente prière.

« Mon Dieu, disait-elle, vous voyez comme je suis seule et malheureuse. Montrez-moi votre volonté dans cette circonstance si grave de ma vie. En vous, je me confie de toute mon âme, ô mon Père ! »

Quand elle se releva, son cœur était plus calme. Après un dernier regard vers la Vierge ancienne qui étendait ses bras au-dessus du vieux petit autel, Serena sortit de la chapelle et se retrouva dans la claire lumière de ce matin d'avril.

Mais elle s'immobilisa, en devenant très rouge. Ralph Hawton surgissait du petit sentier. Lui aussi s'arrêta pendant quelques secondes, visiblement surpris, puis il s'avança, en se découvrant.

— Cette rencontre imprévue me permet, mademoiselle, de vous remercier dès ce matin pour la bonne réponse que vous avez bien voulu me donner par l'intermédiaire de M. Beckford.

Elle balbutia :

– C'est moi, monsieur, qui dois vous remercier... Mon cousin m'a dit quel était votre désintéressement...

Une lueur d'ironie traversa le regard de Ralph.

– Je n'y ai aucun mérite, mademoiselle, je vous assure !... Et vous possédez, j'en suis persuadé, tant de charmantes qualités qu'elles compenseront largement cette absence de dot qui me laisse fort indifférent.

Les cils tremblants, longs et soyeux, s'abaissèrent un instant sur le regard troublé de Serena.

Ces yeux orangés avaient sur elle une singulière puissance. Ils la prenaient..., ils jetaient en elle un émoi à la fois angoissant et délicieux.

Elle parvint à dire, en esquissant un sourire frémissant :

– Il vous faudra de l'indulgence, monsieur, car je suis fort inexpérimentée sur beaucoup de points. J'ai été tenue très à l'écart du monde, ainsi que vous le savez...



– Tant mieux ! Le monde, représenté par les relations de M<sup>me</sup> de la Ridière et de M<sup>lle</sup> Beckford, ne vous convenait en aucune façon ; vous êtes d'une autre race, et, en devenant ma femme, je vous retirerai de ce milieu, qui n'est pas le mien non plus.

Une inflexion de dédain passait dans sa voix, et ses lèvres eurent un pli de mépris orgueilleux.

Serena demanda timidement :

– Vous me permettrez cependant de voir mon cousin ?

– Oui, évidemment... quoique, en vérité, il n'ait guère rempli son devoir à votre égard !

– Il est faible, mais il a de l'affection pour moi, cependant...

– Eh bien ! il a une singulière façon de vous la montrer !... Car je comprends que ces femmes vous ont tyrannisée, ont abusé de vos forces, de votre santé.

Elle murmura :

– Oui... un peu...

– Beaucoup, voulez-vous dire. Vous avez, ce matin, la mine d’une personne exténuée. On vous a sans doute accablée de besogne, à propos de ce fameux dîner ?

Elle rougit davantage, sous le regard intéressé, un peu adouci, qui s’attachait à elle.

– En effet. Il y avait beaucoup à faire...

– Et la belle Simonne ne doit pas aimer à se donner du mal ?

Il souriait, ironiquement. Sa main s’étendit et prit celle de Serena...

– Êtes-vous femme à désirer une revanche ? Si oui, – comme c’est probable, – je vous donnerai l’occasion de la prendre, et telle que vous ne sauriez en imaginer de plus éclatante.

Elle répéta, le regard surpris et interrogateur :

– Une revanche ?... Pourquoi ?

Il eut un rire railleur.

– Mais pour vous venger de ce qu’elles vous ont fait souffrir ! Ne le souhaitez-vous pas ?

– Oh non ! La vengeance ne nous est pas

permise !

– Ah ! vraiment ! Eh bien ! j'avoue ne pas atteindre à tant de vertu, et, pour mon compte, je...

Il s'interrompit. Son visage venait de se durcir pendant quelques secondes, et un éclair de joie mauvaise traversait son regard.

Il ajouta, avec le même sourire d'ironie :

– Je n'oublie pas les injures, je me sens incapable de pardonner.

– Cependant, si vous êtes chrétien, vous le devez !

Il détourna légèrement ses yeux du pur regard où paraissait l'inquiète pensée qui tourmentait l'âme fervente de Serena.

– Un chrétien fort tiède, mademoiselle. Je ne veux pas vous tromper à ce sujet. Mon éducation a été excellente, sur ce point ; plus tard, une circonstance m'éloigna de la religion... et je me suis contenté, depuis lors, de la considérer avec respect, sans me mêler à ses adeptes, dont certains n'ont pas peu contribué à mon

changement d'idées. Mais il va sans dire que vous resterez absolument libre, de votre côté, et que je me ferai toujours un devoir de vous faciliter les pratiques religieuses qui vous sont habituelles.

Elle dit d'une voix qui tremblait un peu :

– Je ne vous cacherai pas, monsieur, que ceci est pour moi le point pénible. Ma foi chrétienne est mon bien le plus cher, et il me sera douloureux de ne pas le partager avec mon mari.

Il y eut un court silence. Le regard de Ralph s'animait d'un intérêt plus vif en considérant le délicat visage ambré que l'émotion empourprait, les yeux profonds et sérieux qui s'attristaient, tandis que Serena avouait loyalement ce qui était pour elle le point noir de ce mariage. Puis le jeune homme sourit, avec une ironie légère qui échappa à Serena.

– J'espère que nous arriverons à nous entendre sous ce rapport, mademoiselle, comme sur tous les autres.

Elle vit dans cette phrase un espoir, et son

cœur inquiet se desserra.

Ralph tenait toujours, entre ses doigts fins et nerveux, la très jolie petite main, que les besognes de ménage avaient brunie et gercée. Il demanda :

– Voulez-vous me permettre de vous offrir, comme bague de fiançailles, une de celles ayant appartenu à ma mère ?

Elle répondit spontanément :

– Oh ! certes, j'en serai très heureuse !

– Alors, j'aurai le plaisir de vous l'apporter cet après-midi, puisque je dois vous faire ma première visite de fiancé... Inutile de dire à M<sup>me</sup> de la Ridière ni à M<sup>lle</sup> Beckford que vous m'avez rencontré ce matin. Je désire que nous les laissions autant que possible en dehors de nos arrangements. Votre tuteur, c'est différent... Donc, à cet après-midi, mademoiselle.

Il s'inclina, effleura de ses lèvres les doigts de Serena, puis s'éloigna de ce pas ferme qui, assurait M<sup>me</sup> de la Ridière, dénotait l'homme autoritaire qu'on ne pourrait faire plier.

## V

Machinalement, Serena revint dans la direction du logis. Son cœur battait si fort qu'il l'étouffait. Était-ce de la joie ? Oui, sans doute... une joie inquiète, mêlée d'un peu d'étourdissement. Sa main, que venaient de toucher les lèvres de Ralph, frémissait en se crispant sur l'anse du panier qui contenait les œufs. Troublée, heureuse, et cependant frissonnante d'angoisse, Serena fit comme en un rêve le trajet de la chapelle à la maison Beckford.

M<sup>me</sup> de la Ridière se chargea de la ramener à la réalité, en lui adressant d'aigres reproches au sujet du temps mis pour faire cette course.

— Cet après-midi, déjà, vous allez ne rien faire, pendant la visite de M. Hawton. Au moins devriez-vous avoir à cœur de vous presser un peu, afin que rien ne souffre dans vos occupations habituelles. Mais non, vous vous

imaginez sans doute que, maintenant, vous pouvez négliger vos devoirs ! Ah ! je me doute que nous allons avoir une maison singulièrement tenue, pendant vos fiançailles !

Serena dédaigna de répondre à cette diatribe aussi sottise qu'injuste. Sur quoi, la vieille dame, que cette calme fierté irritait plus que tout, dit à Simonne, de façon à être entendue :

– Cette orgueilleuse péronnelle va se croire tout permis parce que cet original d'Anglais a jeté les yeux sur elle ! Mais j'imagine qu'elle regrettera plus d'une fois sa tranquille existence d'ici – en admettant que les fiançailles ne craquent pas avant la fin, ce dont je ne répondrais pas !

Regretter son existence près de ces deux femmes ? Quelle vie faudra-t-il donc que lui fît Ralph Hawton pour en arriver là ?

Mais de telles insinuations venaient augmenter son anxiété et jeter un voile de crainte sur son tremblant bonheur.

Elle avait l'impression que l'intelligence de

Ralph et son caractère s'élevant tout à fait au-dessus de l'ordinaire, qu'il était de ces hommes faits pour conduire, pour agir en maîtres. Tout à l'heure, elle avait compris que déjà il étendait sur elle sa virile protection, en même temps qu'il se croyait le droit de lui faire connaître sa volonté, car le mot « je désire », dans sa bouche, signifiait clairement « je veux ». De ceci, Serena se sentait tout heureuse. Elle n'avait aucune velléité d'indépendance féministe, et la faiblesse de M. Beckford ne pouvait que lui faire apprécier la force de caractère chez un homme. De plus, seule, malheureuse, elle sentait le besoin d'être protégée, défendue...

Mais les paroles de M<sup>me</sup> de la Ridière et de Simonne, et ses propres réflexions, éveillaient en elle cette crainte :

« Est-il bon ?... Est-il capable d'affection ?... Ne sera-t-il pas un maître dur, tyrannique ? »

Rien, en son esprit, ne répondait à cette question. Ralph, jusqu'ici, avait témoigné à son égard d'une courtoise réserve, sans qu'elle eût surpris sur sa physionomie ou dans ses paroles



une trace d'émotion. Mais Serena, qui n'était pas romanesque, pensait bien simplement : « Comme j'étais seule chaque fois qu'il m'a vue, il a peut-être fait exprès de se montrer froid. »

Elle se rassurait un peu en songeant que si M. Hawton l'avait choisie, sans fortune, isolée et malheureuse, c'est qu'il était attiré vers elle par un sentiment affectueux, peut-être aussi par compassion pour sa triste existence.

Et puis, elle lui plaisait... M. Beckford l'avait dit, en ajoutant qu'elle était très jolie...

Debout devant sa petite glace verdâtre, en s'habillant pour recevoir la première visite de son fiancé, la jeune fille contemplait son visage charmant, ses cheveux d'un brun chaud, d'une souplesse soyeuse, ses yeux d'un noir si velouté... À peine une pensée d'orgueil s'était-elle insinuée en elle, un instant. Très vite, elle l'avait chassée. Car si elle se réjouissait d'être jolie, c'était pour lui, le fiancé, ce Ralph Hawton, si mystérieux encore, vers qui s'élançait son jeune cœur avide de donner sa tendresse et d'être aimé.

Dans sa très modeste garde-robe, elle avait

choisi la moins vieille des ses toilettes. L'étoffe en était un peu fanée, la façon un peu ancienne. Serena lui adjoignit un joli col de dentelle qui lui venait de sa mère et se coiffa avec un soin tout particulier. Elle se sentait devenir un peu coquette, tout à coup, désireuse de plaire à celui qui la choisissait... Et il fallait si peu de chose pour parer sa beauté qu'en la rencontrant, quelque peu après, dans l'escalier, son tuteur s'exclama :

– Eh ! que te voilà joliment habillée, ma petite Serena !

Simonne, qui l'entendit, s'avança sur le seuil de sa chambre pour regarder sa cousine et ricana, les yeux pleins de colère jalouse :

– Vous n'êtes pas difficile ! Cette robe est une vieillerie qui va faire loucher M. Hawton, car je le crois bon appréciateur d'élégance.

M. Beckford riposta :

– Qu'importe, si, dans cette vieillerie, Serena est plus charmante que d'autres avec leurs falbalas dernier cri !

Cette parole lui avait échappé devant la figure poudrée de sa fille et sa toilette d'une tapageuse élégance. Il la regretta aussitôt en voyant le coup d'œil furieux que lui lançait Simonne et comprit qu'on ne la lui pardonnerait de longtemps.

M. Hawton arriva à quatre heures. M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne l'accueillirent le plus gracieusement du monde et l'accablèrent d'amabilités. La fiancée, timide et prodigieusement émue, semblait près d'elles quantité négligeable. Ralph lui avait passé au doigt une bague ornée d'un rubis magnifique, en baisant la main tremblante, et lui avait adressé quelques mots très élégamment tournés, auxquels, dans son émoi si profond, elle n'avait su répondre que par un regard de ses beaux yeux éclairés d'un craintif bonheur. Puis les deux femmes avaient accaparé le fiancé qui se laissait faire, d'ailleurs, avec une nonchalante indifférence.

Il ne se montra pas plus empressé, les jours suivants. M<sup>me</sup> de la Ridière le fit remarquer triomphalement à son gendre.

– Il ne paraît pas très épris, votre Anglais, mon cher ! Je me demande s’il ne regrette pas déjà d’avoir fait cette sottise.

M. Beckford objecta :

– Mais, ma mère, ils ne se sont pas encore trouvés seuls un instant. Laissez-les un peu et la glace se rompra.

M<sup>me</sup> de la Ridière toisa son gendre d’un air de vertueuse indignation.

– Vraiment, Charles, il est fort heureux que j’aie, mieux que vous, conscience des devoirs qui m’incombent ! Ainsi, vous laisseriez cet étranger faire sa cour sans témoins à une enfant de dix-huit ans, naïve, probablement sentimentale, prête à se laisser tourner la tête par ce beau garçon qui joue peut-être bien la comédie de la froideur ?... Car, avec les hommes, sait-on jamais ?

Ici, coup d’œil pathétique vers le plafond.

– Mais en Angleterre...

– Nous ne sommes pas en Angleterre, mon cher ami. Je suis Française, faite aux coutumes de mon pays. En outre, vous m’avez confié votre

pupille, et je me sens responsable d'elle jusqu'au jour de son mariage. Ainsi donc, quelque gêne que me cause ce rôle de chaperon, je continuerai de le remplir auprès d'elle le mieux possible.

M. Beckford ne put se tenir de riposter :

– Vraiment, ma mère, vous auriez bien dû apporter la moitié seulement de cette sévérité dans l'éducation de Simonne. Elle n'aurait pas aujourd'hui un genre si déplorable.

Un regard de fulgurante indignation l'écrasa.

– Des reproches, monsieur ?... Vous me faites des reproches au sujet de l'éducation de ma petite-fille ?

Il balbutia :

– Mais non... Je voulais dire seulement... Elle est un peu émancipée...

– Avec une nature telle que la sienne, je n'y vois aucune importance. Mais il en est autrement de Serena. Cette petite est fausse, coquette...

M. Beckford protesta :

– Oh ! par exemple !

– Certainement, mon cher ! Vous n’y connaissez rien, mais, moi, je sais ce qui se cache sous ces mines sournoises de petite fille dévote et ingénue. Aussi je m’en méfie énormément !

M. Beckford se retint à grand-peine de lever les épaules.

Il se sentait fort agacé par les façons d’être de sa belle-mère et de Simonne à l’égard de Ralph. Continuant leur tactique du premier jour des fiançailles, elles semblaient prendre à tâche de rejeter dans l’ombre Serena, si délicieusement réservée et très intimidée en présence du fiancé correct, qu’elle ne voyait jamais hors de la surveillance hostile de ces deux femmes. L’ironique froideur de Ralph ne les démontait pas. Simonne s’était juré de faire manquer le mariage de sa cousine et s’y employait de toutes ses forces, sans craindre de multiplier les coquetteries à l’égard de l’ingénieur, sous les yeux mêmes de Serena.

Mais, si mécontent qu’il fût, M. Beckford n’osait imposer son autorité. Secrètement, il enviait la ferme volonté de Ralph, cet esprit de

décision que rien ne faisait plier et qui se manifestait dans tous les détails relatifs au mariage. Ainsi, passant outre sur les objections sans valeur de M<sup>me</sup> de la Ridière, qui souhaitait faire traîner les fiançailles, il avait dit péremptoirement :

– Nous fixerons la cérémonie au mois prochain, à telle date qui vous conviendra. Point n'est besoin de grands préparatifs, puisqu'elle sera fort simple. Quant à son trousseau, M<sup>lle</sup> Serena s'en occupera une fois mariée. Elle en aura tout le loisir.

De même, il déclarait se conformer à l'usage anglais en n'offrant pas de corbeille à sa future épouse. Quand ils seraient mariés, disait-il, il lui donnerait les bijoux de sa mère, avec ce qui serait nécessaire à sa position.

Sur quoi, M<sup>me</sup> de la Ridière s'empressa d'insinuer, après son départ, qu'il pourrait bien être avare.

– La coutume anglaise est un bon prétexte à mettre en avant pour s'épargner une dépense ! Puis il se dit sans doute que Serena, étant pauvre,

devra s'estimer encore bien heureuse du peu qu'il voudra bien lui offrir.

La jeune fille répliqua :

– Je trouve qu'il a tout à fait raison. Puisque nous aurons une position modeste, à quoi bon ces dépenses inutiles ?

Simonne ricana :

– Tu fais bien de n'être pas exigeante et de te soumettre à l'avance au bon plaisir de ton maître, car je ne crois pas que tu aies toutes tes aises avec lui, ma chère !

En elle-même, Serena pensait avec un serrement de cœur : « Peut-être dit-elle vrai ! »

Car, au bout de quinze jours de fiançailles, elle ne connaissait pas mieux Ralph Hawton. Tandis qu'il causait dans le salon des Beckford, elle cherchait en vain dans les yeux superbes de ce sphinx le secret de son âme. Assis près d'elle, il lui adressait la parole avec une courtoisie dénuée d'empressement. Cependant, il s'occupait d'elle de façon discrète, en se maintenant dans une politesse hautaine à l'égard de M<sup>me</sup> de la Ridière



et de sa petite-fille qui, peu à peu, s'apercevaient de l'inutilité de leurs manœuvres et s'en irritaient fort.

D'autres faits vinrent encore mettre le comble à leur exaspération.

Ralph se refusait à comprendre les insinuations des deux femmes au sujet des bijoux de sa mère. La bague de fiançailles les avait affriolées, et elles auraient voulu connaître le reste... Puis encore elles souhaitaient pénétrer dans la demeure de l'ingénieur, y promener leur curiosité indiscrete. À ce propos, M<sup>me</sup> de la Ridière dit un jour au jeune homme, avec son plus agréable sourire :

– Si vous avez besoin de moi, cher monsieur, pour organiser votre petit intérieur, je suis toute à votre disposition. Il est probable que vous aurez des changements à y apporter, des achats à faire...

– Je vous remercie, madame. Mais je m'arrangerai parfaitement de tout cela avec mon domestique.

Elle insista :

– Cependant, chez un célibataire servi par un homme, il doit manquer bien des choses, la maison doit être un peu en désordre.

En retenant un sourire railleur, Ralph riposta sur un ton sec, qui ferma la bouche de l'indiscrète :

– Christopher est le modèle des serviteurs, et mon logis est si parfaitement tenu que la personne la plus difficile n'y pourrait trouver à redire.

M<sup>me</sup> de la Ridière dut battre en retraite une fois de plus. Avec Simonne, furieuse de l'altière indifférence du jeune Anglais, elle se répandit en récriminations contre lui, cet individu qui avait la prétention, avec ses grands airs, de vouloir les tenir à distance... Au fond, savait-on ce qu'il était ? Quand on mettait la conversation sur sa famille paternelle, il répondait de façon assez vague. En Angleterre, il avait un vieux cousin, avec lequel il était brouillé, disait-il. À la question que lui avait faite M<sup>me</sup> de la Ridière : « Est-il riche, ce parent ? » il avait répondu : « Il a de quoi vivre, suffisamment pour ses goûts. »

Puis il avait mis l'entretien sur un autre sujet... Ne pouvait-on penser raisonnablement qu'il existait là quelque chose de louche ?

Et ces bijoux, les tenait-il réellement de sa mère ? Naguère, il avait dit à M. Sorbin que ses parents n'avaient pas de fortune. Il paraissait étonnant, en ce cas, que M<sup>me</sup> Hawton eût un joyau du prix de celui que portait maintenant Serena.

M. Beckford objectait :

– Il vient probablement de sa famille.

– Hum !... et ce domestique, si parfaitement stylé !... Un vrai domestique de grande maison !... Il servait le père de M. Hawton, d'après ce que dit celui-ci. Or des gens sans fortune n'ont pas un domestique comme celui-là...

– M. Hawton l'a bien, lui !

– Oui... et ceci me donne à penser... Je crains que ce jeune homme ne soit tout simplement un aventurier !

M. Beckford écarquilla les yeux.

– Un aventurier !... Ah ! par exemple, il n'en a pas le genre ! Quant à ce domestique qui vous

intrigue, c'est bien simple : Hawton père était probablement riche, d'abord, et a ensuite perdu sa fortune. Le serviteur dévoué est resté quand même et, après lui, n'a pas quitté le fils.

Mais M<sup>me</sup> de la Ridière tenait à sa nouvelle idée et, comme elle était furieuse contre l'ingénieur, elle la répandit parmi ses connaissances, avec des soupirs d'inquiétude.

– Cette petite que j'ai élevée..., la donner à cet inquiétant étranger ! Mon gendre est d'une imprudence coupable !... Mais, hélas ! Que pouvons-nous contre l'entêtement des hommes ? Ils se soutiennent tous, d'ailleurs, et ne peuvent souffrir qu'on ne les juge comme de petits saints.

De mauvaise grâce, parce qu'elle sentait ne pouvoir faire autrement, elle avait présenté Serena à quelques-unes de ses relations. Les compliments qu'on lui fit sur la charmante fiancée amenèrent chez elle et chez Simonne une recrudescence d'hostilité à l'égard de la jeune fille. M<sup>lle</sup> Beckford se montrait d'autant plus exaspérée qu'elle voyait Félix Morel très assidu près de la veuve rousse et regrettait amèrement,

un peu tard, les manœuvres de coquetterie, qui aboutissaient à ce résultat complètement décevant : la dédaigneuse indifférence de Ralph Hawton et la désertion de Morel, empressé à porter ses vues vers un plus riche parti.

Il y avait là de quoi devenir folle ! Aussi M<sup>lle</sup> Beckford, pour ne pas arriver à ce résultat, sans doute, passait ses nerfs sur sa cousine.

Ces jours de fiançailles étaient donc particulièrement pénibles pour Serena. Parfois elle aspirait au moment où elle quitterait cette maison. Puis, la crainte reprenant le dessus, elle eût voulu reculer l'instant où elle partirait d'ici, seule avec Ralph Hawton.

Un après-midi – huit jours avant la date fixée pour le mariage – Ralph, en venant de faire sa visite de fiancé, tomba sur une réunion d'amies des maîtresses de maison, qui papotaient en prenant le thé. M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne firent à l'arrivant un accueil maussade dont il ne parut, d'ailleurs, aucunement gêné. La vieille dame dit à sa petite-fille :

– Sonne Léonie, Simonne, pour qu'elle aille

chercher Serena, qui est au jardin, je crois.

Du bout des lèvres, en esquissant un mouvement peu empressé pour se lever, Simonne répondit :

– Oui, il me semble...

Ralph dit aussitôt :

– Ne vous dérangez pas, mademoiselle. Je vais aller à la recherche de miss Dochrane.

Et il sortit, suivi par un regard rageur de Simonne. Celle-ci n'osa cependant l'accompagner, en dépit de l'ordre muet que lui en donnait M<sup>me</sup> de la Ridière. Car l'ingénieur, quel que fût l'aplomb de M<sup>lle</sup> Beckford, lui en imposait beaucoup quand il prenait, surtout, un certain air, et elle ne se souciait pas « qu'il l'envoyât promener », ainsi qu'elle le déclara plus tard à sa grand-mère.

Serena travaillait dans le bosquet. En se hâtant, elle finissait une robe, car son maigre petit budget ne lui permettait pas des frais de couturière et, de son tuteur, elle ne voulait accepter autre chose que la robe de mariée. Quant

à toutes les dépenses relatives à la cérémonie, M. Hawton avait déclaré qu'il s'en chargeait – ce qui, pour un homme avare, ainsi que le qualifiait M<sup>me</sup> de la Ridière, n'était déjà pas si mal.

Le teint pâli s'empourpra à la vue de Ralph. Le jeune homme, s'inclinant, prit la main de sa fiancée et la porta à ses lèvres.

– Je viens vous chercher dans votre retraite, mademoiselle. J'ai pu échapper à vos cerbères...

Il souriait, tout en couvrant Serena d'un regard d'admiration contenue.

Elle eut aussi un sourire, discret et charmant.

– On devait me faire prévenir de votre arrivée. Je m'étais réfugiée ici pour être plus tranquille...

– Et vous avez très bien fait. Restons-y un peu, voulez-vous, avant d'aller retrouver cette assemblée de pies occupées à détrousser le prochain dans sa réputation.

Serena eut un joli rire très doux.

– Comme vous les traitez ! Si elles vous entendaient !

– Elles seraient médiocrement flattées ? Tant mieux !... Que faites-vous là, infatigable travailleuse ?

Il s'asseyait près d'elle et prenait entre ses doigts le léger crépon mauve.

– C'est une robe que je finis.

– Une robe pour vous ?

– Mais oui.

– J'aime beaucoup cette nuance... Vous devez avoir du goût... d'ailleurs un goût inné, car ce n'est pas près de ces dames que vous l'auriez acquis !

Il eut un rire de méprisante raillerie.

Serena ne put s'empêcher de sourire, en murmurant :

– Oh non !

Entre les feuillages du bosquet, des points de lumière s'insinuaient et dansaient sur les cheveux bruns aux chauds reflets, sur le visage délicatement ambré, palpitant d'émoi. Les prunelles veloutées, sous le regard de Ralph,



s'animaient d'un reflet plus vif, qui en augmentait le charme profond.

Le jeune homme eut un frémissement d'impatience et ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux, où passait une lueur ardente, aussitôt voilée par l'ironie.

– Vous aimez la toilette, sans doute ?... Vous seriez très aise d'en pouvoir faire, comme d'autres femmes ?... de vous parer de bijoux, d'être très élégante ?

Serena sourit de nouveau.

– Je ne dis pas que j'en serais fâchée... Mais je vivrai très heureuse sans cela, je vous assure !

– Vous êtes très jeune, vous ne connaissez pas la vie. Mais sans doute ne parlerez-vous plus ainsi, dans quelque temps.

– J'espère que si, car, autrement, c'est que je serais devenue bien frivole !

– Vous auriez cela de commun avec quantité de femmes, en tout cas.

L'accent mordant, railleur, surprit Serena. Ralph vit cet étonnement dans le pur et sincère

regard levé sur lui. Un sourire légèrement sarcastique glissa entre ses lèvres. En se penchant vers Serena, le jeune homme prit la petite main où étincelait le rubis des fiançailles, et dit avec la même ironie :

– Je crois que presque toutes les femmes – je ne dis pas toutes, vous voyez – sont incapables de résister à l’attrait du luxe, de la vie élégante, d’une haute position. Entre l’amour sans fortune et la fortune sans amour, elles choisiront la seconde alternative.

Serena eut un vif mouvement de protestation.

– Oh ! non, non !

Puis la rougeur s’accentua sur son visage, et ses cils battirent sur les beaux yeux, où la tendresse ardente et ingénue qui remplissait son cœur venait de se révéler pleinement à Ralph.

La physionomie du jeune homme parut s’altérer un moment, sous l’empire d’une émotion violente. Pendant quelques instants, sa bouche trembla ; puis un pli se forma sur son front, tandis qu’il répliquait avec une gaieté

forcée :

– Vous n’avez pas vécu encore, je le répète. Plus tard, vous reconnaîtrez sans doute que j’ai dit vrai. Les sentiments désintéressés sont rares, croyez-le. Il faut en prendre notre parti, raisonnablement, et ne pas trop demander à la vie.

Sur ce, il changea le sujet de l’entretien, en interrogeant Serena sur les études qu’elle avait faites, sur ses goûts en matière littéraire. Et il parut satisfait de constater qu’elle était, intellectuellement, fort bien douée.

De son côté, la jeune fiancée se sentait de plus en plus subjuguée, en dépit, du malaise causé par les déclarations de Ralph, qui le laissaient voir tellement sceptique au sujet de l’amour désintéressé. Elle savait si bien, elle, qu’elle l’aimait sans arrière-pensée, qu’elle n’aurait pas hésité un instant entre lui et tous les trésors du monde ! Il le comprendrait vite, quand elle serait, près de lui, quand il la connaîtrait mieux.

Et, toute frémissante de son craintif bonheur, Serena se laissait envelopper par le charme

impérieux de Ralph Hawton, en oubliant l'heure, M<sup>me</sup> de la Ridière, Simonne...

Cette dernière apparut tout à coup, la mine pointue.

– Grand-mère se demande ce que vous devenez !

Ralph riposta, avec sa nonchalante aisance accoutumée :

– Mais vous le voyez, nous sommes bien sagement assis, en train de causer. Vous pouvez donc rassurer la sollicitude de M<sup>me</sup> de la Ridière, mademoiselle.

Simonne rougit de colère. Ralph ne se privait pas d'user, dans ses rapports avec les gens qui lui déplaisaient surtout, d'une ironie peu appuyée, qu'il savait manier savamment, de façon à toucher l'adversaire au bon endroit. Plus d'une fois, M<sup>me</sup> de la Ridière et sa petite-fille en avaient été les victimes. Tout d'abord, dans leur engouement pour lui, elles avaient déclaré qu'il n'était jamais plus séduisant qu'au moment où il se raillait ainsi élégamment des gens. Mais,

depuis quelques jours, le vent ayant tourné devant l'attitude de plus en plus froide et hautaine de l'ingénieur, ces dames qualifiaient celui-ci d'« insupportable personnage », dont la visite presque quotidienne leur était une dure corvée.

Simonne dit d'un ton revêche :

– Il n'y a plus personne au salon ; le thé est froid, maintenant.

– Eh bien ! nous nous en passerons !... N'est-ce pas, mademoiselle Serena ? Vous n'y êtes pas habituée, d'ailleurs ?

– Oh ! pas du tout !

Simonne dit avec un rire qui ressemblait à un gloussement de poule :

– Mais vous ?... Un Anglais, cela ne peut se passer de thé ?

– Mais si, je vous assure, à l'occasion... quand on est occupé agréablement.

Simonne pinça les lèvres, en glissant un coup d'œil jaloux vers sa cousine, qui se levait pour réunir les matériaux de son ouvrage.

Ce soir-là, après le départ du fiancé, que M. Beckford avait retenu à dîner, M<sup>me</sup> de la Ridière adressa une sermonne à Serena. Comment avait-elle osé demeurer si longtemps au jardin avec M. Hawton ? Toutes ces dames en étaient fort surprises, et elle avait été vingt fois sur le point d'aller la faire chercher. C'était ridicule, inconvenant – bien digne, d'ailleurs, d'une petite fille si peu intelligente...

Serena essayait de rester calme, mais sa rougeur, l'éclat de son regard disaient sa pénible émotion devant une sortie si complètement injustifiée, qu'appuyaient les ricanements de Simonne et d'Eustache.

M. Beckford, cette fois, prit sa défense. Était-ce le contact de la ferme volonté de Ralph qui le galvanisait ainsi ? Toujours est-il qu'il parla avec quelque fermeté, tenant tête à sa belle-mère stupéfaite.

Et il déclara, de ce ton péremptoire que prennent volontiers les faibles quand ils veulent passagèrement faire montre d'autorité :

– Tout ceci a trop duré. Il faut que Serena et

son fiancé puissent causer un peu ensemble plus intimement, en ces jours qui précèdent leur mariage.

M<sup>me</sup> de la Ridière éclata :

– Eh bien ! qu'ils causent donc !... qu'ils causent, tant qu'ils voudront ! Si vous croyez que j'avais plaisir à jouer ce rôle de chaperon, surtout avec une petite sotte comme Serena et un individu plein de morgue comme M. Hawton ! Je le faisais par devoir, monsieur !... uniquement par devoir ! Maintenant, je m'en lave les mains, et je ne m'occupe plus de rien !

Avec un air de majestueux courroux, elle se leva et sortit, bientôt suivie par Simonne.

Eustache grommela :

– Ça ne sera pas trop tôt quand ce mariage sera fait ! Il embête tout le monde, l'Anglais !

M. Beckford, décidément en veine d'autorité, aujourd'hui, dit sèchement :

– Toi, fais-nous grâce de tes réflexions, hein ? Tout ceci ne te regarde pas.

Eustache leva les épaules insolemment et

s'enfonça dans un fauteuil, où il s'absorba dans la lecture d'un journal, qui faisait les délices de M<sup>me</sup> de la Ridière et de Simonne.

Cet incident ne pouvait qu'aggraver l'hostilité des deux femmes à l'égard de Serena. De plus, elles affectaient maintenant de se montrer pour Ralph fort désagréables et de ne s'occuper en rien de tout ce qui concernait le mariage.

L'ingénieur paraissait fort satisfait de cette nouvelle attitude. Il ne demandait qu'à être délivré de ces insupportables indiscrètes, ainsi qu'il le déclara sans ambages à Serena un après-midi, pendant qu'ils causaient, seuls cette fois, dans le salon.

Il ne se montrait pas beaucoup plus communicatif ni plus affectueux qu'en présence de témoins. Cependant il semblait s'intéresser à ce que Serena, sur sa demande, lui racontait de sa vie, et laissait paraître son indignation, sa pitié de la dure existence qui lui avait été faite ici.

— J'espère vous faire oublier ces jours pénibles, disait-il en baisant les doigts, qui s'abandonnaient entre ses mains.



Serena, secrètement, souhaitait voir plus d'émotion dans ces yeux aux chauds reflets orangés qui la tenaient sous le charme... Elle avait, parfois, l'impression que Ralph possédait une nature ardente, et qu'il la maintenait sous cette apparence de froideur par un puissant effort de volonté. À d'autres moments, elle croyait voir se durcir cette belle physionomie, et ses craintes la reprenaient, voilant la joie de son timide amour.

Ainsi, dans des alternatives de bonheur et d'inquiétude, passèrent les derniers jours de fiançailles. Et le matin du mariage arriva, clair, doux, ensoleillé.

Ce fut la plus simple des cérémonies. M<sup>me</sup> de la Ridière n'avait adressé que de rares invitations. Ralph, de son côté, n'avait pas de famille. Seul était venu un de ses amis, sir William Lenney, son second témoin.

La petite église se trouvait pleine de curieux du village. Les mariés furent fort admirés, et Félix Morel, invité dans l'espoir que la toilette neuve de Simonne lui ferait oublier la veuve

rousse, résuma l'opinion générale :

– Elle est fameusement, jolie, la pupille de M. Beckford, et l'Anglais a du goût ! Mais la belle Simonne ne paraît pas à son avantage près d'elle !

M<sup>me</sup> de la Ridière n'avait pas jugé nécessaire de commander un déjeuner plus soigné qu'à l'ordinaire. Elle pensait, ainsi, se venger de son gendre et de Serena, en même temps que montrer à Ralph le peu de cas qu'elle faisait de lui et de son ami. Ce fut elle, cependant qui se trouva la plus mortifiée, en la circonstance. Léonie, piètre cuisinière, avait manqué tous ses plats, ainsi qu'elle en avait coutume quand Serena n'y apportait pas la main. Les convives, après avoir essayé d'avaler la viande crue, les légumes durs, la crème tournée, les laissaient discrètement sur leur assiette. Le service de tous les jours, que M<sup>me</sup> de la Ridière avait jugé « assez bon », montrait ses lamentables ébréchures, et le ruolz désargenté apparut tout à coup affreux à Simonne, manié par les doigts fins de sir William.

Ce jeune homme, de mine aimable et

distinguée, devait être bien partagé au point de vue de la fortune, si l'on en jugeait par l'automobile qui l'avait amené de Paris et le cadeau superbe offert aux nouveaux mariés. Ralph avait dit : « C'est mon meilleur ami d'enfance », sans donner d'autres détails. Pendant le déjeuner, Simonne, placée près de lui, essaya de le faire causer, au sujet de l'ingénieur et de sa famille. Mais elle se heurta à une réserve infranchissable. Sir William, habilement, faisait dériver l'entretien, parlait de la pluie et du beau temps, de Paris, où il passait chaque printemps un mois ou deux, avec sa femme – car il était marié, au grand désappointement de Simonne, qui avait pensé tout d'abord tenter une conquête de ce côté.

Le déjeuner terminé, Serena monta dans sa mansarde pour quitter sa toilette de mariée. Depuis le matin, elle retenait ses larmes. Son triste sort d'orpheline ne lui était jamais apparu si dur qu'aujourd'hui. Ni Simonne, ni M<sup>me</sup> de la Ridière n'avaient paru se soucier d'elle, et c'était Léonie qui l'avait aidée à s'habiller. M<sup>me</sup> de la Ridière avait refusé de faire venir du couvent

Émilienne, pour la cérémonie, en prétextant qu'elle ne voulait pas déranger la fillette dans ses études déjà retardées. Mais Serena avait trop bien compris la pensée sous-entendue : « La circonstance n'en vaut vraiment pas la peine. »

Maintenant, son cœur débordait. Cependant, il lui fallait se contenir encore. Ralph l'attendait, pour l'emmener à sa demeure... Avec des mouvements fébriles, elle revêtit sa robe mauve, un modeste crépon de coton dont elle avait fait une chose charmante, et se coiffa d'un chapeau de paille bise, sur lequel ses doigts habiles avaient chiffonné un nœud gracieux. Alors, quand elle fut prête, elle jeta un dernier regard sur cette petite chambre garnie de meubles de rebut, étouffante l'été, glaciale l'hiver. Elle y avait souffert physiquement, et moralement surtout. Mais que lui réservait l'avenir ?

Ses yeux s'attachèrent à la robe blanche, étalée sur le lit étroit. Elle était fort simple, dépourvue de toute garniture quelque peu coûteuse. Mais Serena avait eu conscience, devant le regard un instant ébloui de Ralph,

qu'elle augmentait le charme de sa beauté.

Ralph !... L'avenir... le mystère...

Un frémissement agita la jeune femme. Ses genoux se plièrent, ses mains se joignirent, et elle jeta vers Dieu l'appel de son cœur inquiet, au seuil de sa nouvelle vie.

Ralph l'attendait au rez-de-chaussée, dans la petite pièce qui servait de bureau à M. Beckford. Lui aussi avait revêtu sa tenue de tous les jours, apportée par son domestique. Les deux jeunes gens quittèrent la maison Beckford et prirent le chemin du pavillon.

Le bruit d'un moteur d'automobile arriva jusqu'à eux. Ralph dit en riant :

– Voilà sir William qui s'en va. Il en a plus qu'assez de M<sup>me</sup> de la Ridière et de M<sup>lle</sup> Beckford, ce pauvre Willy ! Et il m'a déclaré tout à l'heure, quand j'ai pris congé de lui : « Comment, il a fallu que miss Dochrane, si charmante, si délicieusement distinguée, vive près de ces deux commères prétentieuses ? La pauvre enfant, je la plains de toute mon âme ! »

Le teint de Serena se couvrit de rougeur. Entre les lèvres de Ralph glissa ce sourire nuancé d'ironie, mais non sans douceur, qui donnait à sa physionomie une subtile séduction.

– ... Et il a ajouté : « Elle aura heureusement, j'en suis certain, quelque bonheur comme compensation. »

Sa main s'étendit, prit celle de Serena et la glissa sous son bras.

– ... de ferai du moins tout ce qui dépendra de moi pour que vous soyez heureuse, Serena.

Elle leva sur lui ses yeux éclairés d'une tendresse profonde et dit spontanément :

– Oh ! je le crois !... J'ai confiance en vous !

Pendant quelques secondes, une émotion très vive anima le regard qui s'attachait à la jeune femme d'une beauté si radieuse, d'une élégance souple et harmonieuse, dans cette claire toilette qui lui seyait merveilleusement. Puis Ralph eut un rire légèrement railleur en ripostant :

– Vous avez un peu peur de moi aussi, n'est-ce pas ?... C'est assez naturel, d'ailleurs. Vous

me connaissez si peu ! Mais je ne suis aucunement un Barbe-Bleue, rassurez-vous ! Mon seul désir est de vous faire une vie agréable – la plus agréable qu’il me sera possible.

Serena balbutia :

– Je vous remercie... Vous êtes très bon...

Mais son cœur se serrait dans l’attente vaine du mot affectueux qui lui eut été plus doux que ces calmes – et froides – assurances d’une existence heureuse.

Le pavillon était une gentille demeure de briques, qui s’élevait à cinq minutes de la fabrique Sorbin. Un jardin plein de roses le précédait. Dans l’étroit vestibule, le domestique apparut à l’appel de son maître.

– Le thé est prêt, Christopher ?

– Oui, monsieur.

Le regard de Serena glissa, avec un vague effroi, vers le serviteur si correct, si imposant. Oserait-elle lui commander quelque chose ?... Le changement était trop grand entre Léonie et ce personnage de si haut style !

La petite salle à manger, le cabinet de Ralph, étaient garnis de meubles très simples ; mais Christopher servit le thé sur un superbe plateau de laque couvert d'un napperon qu'entourait une précieuse vieille dentelle, restes d'un passé plus fortuné, sans doute, comme la théière d'argent, les petites cuillers au manche finement ciselé, les tasses de vieux Chine..., comme Christopher lui-même.

Puis Ralph conduisit Serena à la chambre meublée de pitchpin, décorée d'une cretonne aux teintes passées. Ici encore, tout était d'une simplicité extrême et disait la médiocrité de la fortune, sauf, toutefois, un admirable crucifix d'ivoire suspendu au-dessus du lit, et, en face, un portrait de femme dans un cadre de goût sobre et superbe.

Ralph désigna ce dernier à Serena.

– Voici ma mère.

Elle attacha longuement son regard sur le beau visage aux lignes froides, aux yeux fiers et profonds, puis elle murmura :



– Comme vous lui ressemblez !

– En effet, on me l’a toujours dit. Moralement aussi, je crois. Nous nous aimions beaucoup, et sa mort a été l’une de mes grandes souffrances.

Un peu d’émotion passa dans sa voix à ces derniers mots.

Serena dit avec une timide sympathie :

– J’aurais tant aimé à la connaître !

Ralph sourit, en la regardant avec une expression adoucie, presque caressante.

– Je suis certain que vous lui auriez plu beaucoup et qu’elle se serait montrée pour vous une vraie mère. À moi, elle a manqué cruellement, dans une circonstance de ma vie...

Il s’interrompt, avec un pli amer au coin des lèvres, une lueur de souffrance au fond des yeux.

Puis son sourire d’ironie reparut, et il acheva :

– Je crois du moins qu’elle aurait approuvé sans réserve le choix que j’ai fait. Vous avez toutes les qualités qu’elle prisait chez une jeune personne, Serena – car ma mère était une femme

sérieuse, fortement chrétienne, et je ne puis que vous souhaiter de marcher sur ses traces.

Serena dit spontanément :

– Je m’y essayerai, du moins ! Mais j’espère que vous voudrez bien m’aider, me conseiller... car je suis si jeune...

Son regard, éclairé de chaude tendresse, se levait sur Ralph. Celui-ci eut un frémissement, ses yeux se foncèrent comme sous l’afflux d’une émotion puissante, son bras s’étendit, entourant les épaules de la jeune femme...

– Vous trouverez toujours près de moi l’aide et les conseils dont vous aurez besoin, ma chère Serena. Une fois de plus, je vous le répète, mon seul désir est de vous voir heureuse...

Ses lèvres s’appuyèrent sur le front de Serena. Puis son bras retomba, la vive lueur de son regard se voila. Et il dit avec calme :

– Reposez-vous, maintenant. Ne vous fatiguez pas à des rangements, aujourd’hui. Vous aurez bien le temps demain et les jours qui suivront !...

Quand il fut sorti, Serena s'assit dans un fauteuil, près de la fenêtre. Machinalement, elle regardait la campagne qui s'étendait au delà du pavillon : les prés, les clos de pommiers, les bois enveloppés de lumière. En son âme s'agitait encore ce mélange de joie et d'inquiétude, les deux sentiments que, depuis qu'elle connaissait Ralph Hawton, elle éprouvait en sa présence ou en pensant à lui. Sa main tremblante s'appuyait sur son front, là où s'étaient posées les lèvres de Ralph. Cette première preuve d'affection la laissait toute frémissante, et, les paupières closes sur ses yeux pleins d'un doux émoi, elle se prit à songer qu'il l'aimait, qu'elle serait heureuse, comme il l'avait dit.

## VI

Quinze jours après leur mariage, M. et M<sup>me</sup> Hawton firent leur visite de noces à M<sup>me</sup> Sorbin, au curé et, en dernier lieu, à M<sup>me</sup> de la Ridière.

Ils ne trouvèrent pas celle-ci, à leur secrète satisfaction. Elle était à Échanville avec Simonne. M. Beckford, que les jeunes mariés avaient été voir à son bureau de l'usine, déclara le soir, au cours du dîner, que Serena lui avait paru plus jolie que jamais et qu'elle semblait vraiment satisfaite de son sort.

M<sup>me</sup> de la Ridière leva les épaules.

– Y connaissez-vous quelque chose, mon pauvre ami ? Devant son mari, cette petite ne va pas laisser voir ses désillusions, j'imagine.

– Mais enfin, pourquoi voulez-vous qu'elle ait des désillusions ?

– Parce que ce jeune homme ne me dit rien qui

vaille. Je vous l'affirme, monsieur Beckford, vous avez fait le malheur de votre pupille en accueillant si légèrement la recherche de cet étranger ! Mais il vous a embobiné, par son air, ses manières, sa façon de regarder les gens avec insolence...

– Oh ! insolence !

– Parfaitement ! Il est insolent au dernier point, sous sa politesse. Mais vous ne sentez pas ces choses-là, vous ! Et vous êtes tout béat d'admiration devant lui, parce qu'il singe le grand seigneur ! Ah ! nous avons eu de la patience, en le supportant pendant les fiançailles ! Mais j'espère bien que maintenant il restera chez lui !

Ce vœu devait se trouver exaucé. Ralph avait dit à sa femme :

– Nous irons, par politesse, faire une visite à M<sup>me</sup> de la Ridière. Mais ce sera fini ensuite. Le jour où elle viendra nous la rendre, avec M<sup>lle</sup> Beckford, Christopher dira que vous êtes sortie. Car je ne me soucie pas que ces curieuses malveillantes pénètrent dans notre intérieur.

Serena, là-dessus, se trouvait tout à fait d'accord avec son mari. Sa nature fine et sensible avait trop souffert près de ces deux femmes pour qu'elle souhaitât conserver des relations avec elles. De plus, elle avait l'intuition que Simonne aimait Ralph, qu'elle était jalouse de sa cousine et s'efforcerait d'introduire la désunion dans le ménage par tous les moyens.

Pour toute autre qu'elle, si peu gâtée auparavant, l'existence eût paru monotone et sévère, dans ce pavillon d'où Ralph, occupé par son travail, était absent une partie du jour. L'ingénieur n'avait pas de relations, en dehors des Sorbin, chez qui sa femme et lui dînaient une fois dans la semaine. Christopher assumait tous les soins de l'intérieur, et Ralph ne permettait pas que Serena y mît la main. Elle restait donc solitaire, en l'absence de son mari, travaillant son trousseau, peu compliqué, car Ralph avait dit, en la conduisant à Échanville pour en acheter les matériaux :

– Prenez le nécessaire pour le moment. Point n'est besoin d'avoir rien à l'avance. Nous

verrons, plus tard, si les circonstances nous permettent d'aller un peu plus largement.

Serena trouvait toute naturelle cette économie, étant données surtout les dépenses que Ralph avait dû faire pour le mariage. D'ailleurs, il tenait avant toute chose à ce que la jeune femme ne manquât de rien, à ce qu'elle tînt compte de ses goûts en commandant à Christopher les repas, toujours simples, mais bien préparés et présentés avec une impeccable correction par ce modèle des serviteurs qui semblait doué du don d'ubiquité et conservait en toutes circonstances le plus parlait décorum.

Chaque jour, en revenant de la fabrique, Ralph faisait faire une promenade à sa femme. Généralement, ils s'entretenaient en anglais, langue que Serena avait apprise au couvent, mais qu'elle parlait incorrectement encore. Il semblait tenir beaucoup à ce qu'elle lui devînt aussi familière que le français et, le soir, il lui lisait et commentait les œuvres d'écrivains de son pays. Ces moments-là étaient attendus de Serena avec impatience. Sa vive intelligence trouvait une

jouissance très haute dans ces entretiens avec un esprit de cette valeur. Son mari lui semblait l'être supérieur auquel il était fort naturel que se soumit une enfant inexpérimentée comme elle. Et chaque jour, elle l'aimait davantage, ce Ralph énigmatique, si froid souvent, ou indifférent, et à d'autres moments laissant échapper des gestes affectueux, des regards qui faisaient palpiter le cœur de Serena, ou semblant se contraindre avec violence, pour réfréner ces manifestations de sentiments qui lui paraissaient probablement incompatibles avec son orgueil masculin.

Ceci était l'explication que Serena se donnait à ce sujet. L'orgueil, en effet, l'esprit de domination semblaient être les principaux défauts de Ralph... Mais, pour le moment, la jeune femme n'en avait pas encore souffert. Il se montrait bon pour elle, soigneux de sa santé, évidemment désireux de lui procurer les quelques satisfactions que lui permettait sa position modeste. De son côté, elle lui obéissait joyeusement, parce que, jusqu'ici, sa volonté, toujours courtoisement exprimée, ne s'était jamais trouvée en désaccord avec la conscience



de Serena.

Mais, ainsi qu'au cours de ses fiançailles, il parlait peu de lui et de sa famille – sauf toutefois de sa mère, qui semblait avoir été la grande affection de sa vie. Serena apprit ainsi qu'elle était morte en Angleterre, six ans auparavant, chez ce vieux cousin dont Ralph avait parlé un jour.

– Et vous n'avez pas d'autres parents ?

– J'avais un cousin plus jeune, qui est mort il y a quelques mois.

– Alors, vous êtes presque sans famille, comme moi ?

– Pas tout à fait. Car, en dehors de ce vieux parent qui me témoignait beaucoup d'affection autrefois, mais que je n'ai plus revu depuis cinq ans, à la suite d'une brouille survenue entre nous, il me reste encore des cousines assez éloignées, deux vieilles filles, dont l'une m'écrit parfois pour me donner quelques nouvelles.

Serena avait remarqué en effet, un matin, dans le courrier, une enveloppe timbrée d'Angleterre,

dont la suscription semblait être d'une main féminine. Ralph, quelques jours plus tard, lui montra la photographie de celle qu'il appelait : « ma cousine Sabina ». C'était une femme d'une quarantaine d'années, aux traits forts, aux yeux tristes et rêveurs. Tout aussitôt, Serena la trouva sympathique, et elle le dit à son mari.

– Oui, c'est une bonne personne et qui m'est fort dévouée. Malheureusement, la pauvre femme est devenue sourde à la suite d'une peur terrible qu'elle eut il y a quelques années, et son cerveau s'est légèrement dérangé. Oh ! très légèrement, d'ailleurs, car ses lettres sont en général fort sensées...

– Et la photographie de sa sœur, l'avez-vous ?

– Non. Celle-ci ne m'est aucunement sympathique... Tenez, voici le portrait de mon vieux parent..., puis celui d'Emil Adley, le cousin dont je vous parlais tout à l'heure...

La première photographie représentait un homme âgé, de physionomie narquoise, volontaire et fort distinguée ; l'autre, un vigoureux garçon au visage défiguré par une

mâchoire proéminente, au regard inintelligent et brutal.

Serena dit spontanément :

– Oh ! je n'aime pas celui-ci !

Ralph eut un rire sourd et railleur.

– Vraiment ?... vous auriez eu à choisir entre lui et moi, par exemple ?...

Elle s'écria d'un ton de protestation ardente :

– Oh ! Ralph !... Pouvez-vous me faire cette question ?

– Mais elle est très naturelle, ma chère amie ! La preuve en est que ce choix a été fait... au profit d'Emil.

– Oh ! ce n'est pas possible !

Il rit de nouveau avec la même ironie.

– Ceci est très flatteur pour mon amour-propre. Mais, enfin, il s'est trouvé une femme qui m'a préféré mon cousin Emil, héritier d'une brillante position et d'une fortune superbe... Eh bien des gens lui ont donné raison, j'en suis certain.

– Ce n'est pas moi qui me mettrais de ce nombre !... À moins, toutefois, qu'elle eût de l'affection pour lui...

– Non, elle n'en avait pas. Emil, physiquement et moralement, n'était pas un homme qu'on pût aimer.

– Alors, c'est très mal si elle l'a épousé seulement pour sa fortune future !

Ralph eut un ironique plissement de lèvres.

– Oh ! elle n'est pas la seule ! Vous apprendrez cela, Serena. Vous verrez que l'intérêt, partout, est le grand moteur des actions humaines et qu'il engendre les trahisons, les mensonges, les pires vilénies. Vous verrez comment le monde se met aux pieds de ceux qui possèdent les honneurs et la puissance de l'argent.

Il leva les épaules, jeta les photographies dans le tiroir où il les avait prises et dit de son ton habituel :

– Eh bien ! maintenant, ma chère Serena, nous allons lire un peu de Shakespeare, n'est-ce pas ?

Mais, ce soir-là, Serena n'écoula la lecture que d'une oreille distraite. Elle pensait à cette femme inconnue, qui avait eu à choisir entre Ralph Hawton et Emil Adley... Était-ce une Anglaise ? Était-elle jolie ? Elle n'avait osé questionner Ralph sur ce point. Une intuition l'avertissait, à défaut d'expérience, que le sujet lui serait désagréable. Mais elle se disait, avec une sorte de crainte et de méfiance : « Il l'aimait, peut-être ?... Il l'avait demandée en mariage, et elle lui a préféré l'autre ?... Alors, lui qui est si orgueilleux, n'a jamais pardonné... Oui, je comprends maintenant qu'il doute des affections désintéressées ! Ah ! comme je voudrais lui faire oublier cela et lui montrer qu'il peut exister une tendresse dévouée, absolue, en dehors de tout intérêt ! »

Mais cette tendresse qui remplissait son cœur, Serena n'osait la laisser voir tout entière à Ralph, car elle était de celles dont l'âme se referme quand elle ne trouve pas en l'être aimé une chaleur correspondant à la sienne.

Et pourtant, parfois... était-ce illusion ?... il lui

semblait que la froideur de Ralph n'était qu'un masque et qu'une lutte violente se livrait dans cette âme d'homme...

Oui, illusion... Il restait toujours parfaitement maître de lui, même lorsque se manifestaient ces rares éclairs, après lesquels – Serena commençait à le remarquer – il se montrait plus froid, presque indifférent.

Pourtant, en dépit de ces doutes, de ces craintes, de sa délicate tendresse refoulée, la jeune femme se sentait heureuse.

Elle put le dire sincèrement à M. Beckford, un après-midi où il vint la voir.

Il se frotta les mains en déclarant :

– Ah ! tant mieux ! Ma belle-mère m'avait si bien répété que je faisais ton malheur en t'engageant à ce mariage !... Dis donc, à propos, ma petite, sais-tu qu'elles sont furieuses, Simonne et elle, de n'avoir pas été reçues quand elles sont venues te voir ? Elles prétendent que tu y étais...

Voyant que Serena rougissait, il lui frappa sur

l'épaule, avec un bon rire :

– Ah ! ah ! c'était vrai !... Mais je ne le leur dirai pas, va, ne crains rien !... Et, maintenant, on t'en veut à mort parce que tu n'as pas renouvelé ta visite.

Serena dit avec embarras :

– Ralph désire que je m'en abstienne, car il ne peut souffrir M<sup>me</sup> de la Ridière...

– Oui, oui, je le comprends ! Bah ! ne vous occupez pas de ce qu'elle peut dire ! Elle finira bien par se taire, quelque jour.

Ralph, étant entré sur ces entrefaites, invita le visiteur à dîner pour le lendemain. Ce fut un beau tapage quand M. Beckford apprit cette nouvelle chez lui ! M<sup>me</sup> de la Ridière, indignée, déclara :

– Je croyais que cet individu avait au moins le sentiment des convenances ! Mais il lui manque cela, en plus de tout le reste ! Voyez-vous cette impertinence de vous inviter, seul, et de nous laisser de côté, comme si nous n'existions pas !

Simonne, particulièrement irascible aujourd'hui, car elle venait d'apprendre les

fiançailles de Félix Morel avec la veuve rousse, s'écria :

Il se croit tout permis, cet ingénieur de rien du tout ! On l'a accueilli ici très aimablement, on a supporté tout l'ennui de ses fiançailles, et il nous remercie par une insolence pareille !... Au moins, j'espère, papa, que vous avez refusé ?

M. Beckford bredouilla :

– Non... c'était difficile... Serena insistait...

M<sup>me</sup> de la Ridière eut une moue de mépris.

– Vous ne savez donc pas ce que c'est que la dignité, mon cher ?... Mais non, coûte que coûte, vous persistez dans votre sympathie aveugle pour cet étranger ! Grand bien vous fasse !... Nous, de notre côté, nous saurons quelle attitude prendre quand nous nous rencontrerons avec lui ou cette petite sottise de Serena.

Et, quelques jours plus tard, passant avec sa petite-fille près du pavillon dans le jardin duquel ses yeux fureteurs avaient découvert Ralph et Serena assis sous une épine de rose, elle fit, à voix très haute, une réflexion désagréable, qui



parvint naturellement jusqu'aux intéressés.

Serena rougit, mais Ralph eut un léger rire de sarcasme en murmurant :

– Dire que nous pourrons voir ces êtres-là rampant à nos pieds, un jour !

Serena leva sur lui un regard de surprise interrogative. Il rit encore, en effleurant ses cheveux d'une caresse :

– Vous n'apprécieriez pas ce plaisir-là, puisque vous n'admettez pas la vengeance... Mais peut-être seriez-vous très contente d'être riche, très riche, et d'occuper une situation enviée, quoi que vous m'en ayez dit un jour ?

– Non, je me trouve très heureuse ainsi !

– Vraiment ?... vous ne désirez rien autre chose ?

– Rien... sinon de vous donner un peu de bonheur.

– Mais vous m'en donnez, ma chère Serena... vous m'en donnez. Soyez rassurée sur ce point.

Le ton était léger et impressionna

désagréablement Serena, qui ne vit pas l'expression ardemment émue du regard aussitôt détourné.

Elle tourna la tête et se remit à son ouvrage : une broderie destinée à la lingerie qu'elle ornait.

Ralph reprit, après un instant de silence :

– Je persiste à croire qu'une vie élégante, un entourage luxueux vous plairaient beaucoup.

Sans relever la tête, elle répliqua :

– C'est possible. Mais je ne verrais pas là le bonheur...

– Bah ! qu'en savez-vous ? Sur ce point-là, vous êtes complètement ignorante, ma chère enfant.

– Eh bien ! je souhaite le demeurer toujours !

– Oh ! oh ! souhait téméraire. Il ne sera pas exaucé, d'ailleurs... Sur ce, je vous laisse, car je dois retourner à l'usine, et je rentrerai un peu tard. Veuillez le dire à Christopher pour qu'il prépare son dîner en conséquence... Et ne vous acharnez pas à ce travail. Vos jolis doigts ont déjà tant besoin qu'ils ont bien droit à quelque repos.

Il se pencha, mit un baiser sur la main de la jeune femme et s'éloigna dans l'allée bordée de rosiers du Bengale.

Serena continua son travail, machinalement. Sa pensée suivait Ralph, cet époux déjà si cher et dont l'âme, cependant, lui restait encore inconnue. Une fois de plus, elle venait de sentir chez lui ce scepticisme qui semblait s'attaquer spécialement aux femmes. Elle en comprenait le motif, depuis qu'il lui avait parlé de son cousin Emil. Évidemment, il avait été blessé, désillusionné... Dans son orgueilleux parti pris, il exagérait, étendant à toutes – ou presque, il l'avait dit un jour – ce qui était le fait de quelques-unes.

Cependant il devait bien voir qu'elle était toute sincère, toute spontanée, la tendre affection de Serena... Pourquoi avait-il l'air de croire qu'elle désirait autre chose, qu'elle était, au fond, vaine, frivole, avide de richesse comme, sans doute, il se souvenait d'en avoir connu d'autres ?... – comme celle qui lui avait préféré la fortune à venir d'Emil Adley ?

Elle secoua la tête en souriant un peu. Vraiment, elle avait l'impression qu'il ne pensait pas du tout ce qu'il disait, en parlant ainsi !

Vers sept heures, la jeune femme quitta le jardin.

Elle rencontra à la porte du vestibule Christopher qui sortait, un télégramme à la main.

– Ceci vient d'arriver pour Monsieur ; je vais le lui porter.

Et le domestique s'éloigna.

En montant l'étroit escalier, Serena se demandait :

« Est-ce quelque nouvelle fâcheuse ?... Peut-être d'Angleterre ?... Une de ses cousines, ou son vieux parent ? »

Dans sa chambre, elle s'occupa à quelques rangements, à quelques menus nettoyages, jusqu'au moment où elle entendit le pas ferme de Ralph sur le gravier du jardin.

Alors elle sortit de la chambre et s'avança vers l'escalier.

Mais elle s'immobilisa, raidie par la stupéfaction, au bord de la première marche.

La voix de Ralph, tranquille, et légèrement impérieuse comme à l'ordinaire, disait :

– Vous me préparerez une valise, Christopher, avec le nécessaire pour la cérémonie. Dès que nous serons partis, vous emballerez ici les objets que je veux, conserver, vous les mettrez au chemin de fer et, les clefs du pavillon remises à M. Sorbin, vous viendrez nous rejoindre à Leinborough-Castle.

– Oui, milord.

– Et si des curieux – ou plutôt des curieuses – viennent vous ennuyer de leurs questions, ayez soin de les renvoyer poliment à leurs affaires.

– Votre Seigneurie peut être tranquille.

Ralph se dirigea vers l'escalier. Machinalement, Serena rentra dans la chambre. Elle se disait, un peu ahurie : « Voyons, j'ai mal compris !... Qu'est-ce que signifie cela ? »

Quand Ralph entra, elle se tenait debout près de la fenêtre et leva sur lui un regard

interrogateur et stupéfait. Il vint à elle, en jetant au passage, sur une table, le télégramme qu'il tenait à la main.

– On m'annonce la mort de mon vieux cousin, lord Felborne. Comme je suis son seul parent masculin, et son héritier, il est indispensable que je me rende là-bas. Naturellement, vous m'accompagnerez.

Elle répéta, les yeux agrandis par la surprise :

– Vous êtes... l'héritier ?

– Parfaitement. Je suis maintenant le comte de Felborne, pair d'Angleterre et possesseur d'une des plus belles fortunes du Royaume-Uni.

Sa voix restait calme ; mais, si la jeune femme n'avait pas été toute à son immense étonnement, elle aurait vu luire en ses yeux un éclair de triomphe.

Serena murmura ;

– Le comte de Felborne !

Un sourire glissa entre les lèvres de Ralph.

– Je vous ai ménagé une agréable surprise,

n'est-ce pas ?

– Quand vous m'avez épousée, vous saviez ?...

– Que j'étais l'héritier de lord Felborne ?...

Mais, oui, puisque Emil Adley, son plus proche parent, était mort. La fortune, en grande partie en majorat, devait, de ce fait, me revenir sans conteste. Mais mon cousin, oubliant nos dissentiments, m'a tout légué, absolument tout.

Serena ne put s'empêcher de demander :

– Pourquoi m'avez-vous caché cela ?

– Mais parce qu'il me plaisait de vous faire un jour cette surprise. En outre, j'aime mieux que vous ayez épousé Ralph Hawton, supposé sans autre avenir que son travail, plutôt que l'héritier du comte de Felborne.

Il songea un moment, les sourcils un peu rapprochés. Serena le regardait avec une émotion profonde, en pensant : « C'est, donc pour cela qu'il a ces façons, cette allure ?... Il est le descendant de grands seigneurs, et il n'était pas fait pour la situation qu'il occupait jusqu'ici. »

Ralph reprit de son accent décidé :

– Nous prendrons le train demain matin. Emportez, dans cette petite malle que vous avez, simplement le nécessaire, pour quelques jours. Christopher nous apportera ensuite le reste. Et, à Leinborough-Castle, on vous confectionnera très vite ce qu'il faudra pour votre deuil.

– Mais... nous ne reviendrons pas ici ?

– Moi peut-être, au cas où M. Sorbin, que j'ai prévenu tout à l'heure, ne trouverait pas à me remplacer aussitôt. Je ne voudrais pas laisser dans l'embarras cet homme, dont je n'ai eu qu'à me louer. Mais il a quelqu'un en vue, m'a-t-il dit...

– Et... nous habiterions maintenant l'Angleterre ?

– Une partie de l'année, du moins... Cela vous contrarierait-il ?

Elle dit vivement :

– Oh non !... Du moment où je suis avec vous, peu m'importe !... Mais...

Elle s'interrompt, hésitante, ses beaux yeux pleins de chaude tendresse attachés sur son mari.

Ralph mettant la main sur son épaule, pencha



vers elle son visage attentif.

– Quoi donc ?

– Une comtesse de Felborne doit être une très grande dame... et, moi... je ne saurai pas...

– Allons donc ! Vous êtes, par votre mère, de race aussi noble que la mienne et, de toute façon, vous êtes parfaitement douée pour le rôle que vous aurez à remplir. Donc, pas d'inquiétude à ce sujet, n'est-ce pas ?... Maintenant, allons dîner, puis vous ferez vos petits préparatifs, comme je vous l'ai dit.

– Aurai-je le temps d'aller voir mon cousin Beckford, avant le départ ?

– Non, car le train part de fort bonne heure. Écrivez-lui un mot que Christopher lui portera demain.

– Je puis lui dire ce qui arrive ?

– Mais certainement ! Je n'ai pas du tout l'idée de le cacher.

Serena murmura, sans pouvoir s'empêcher de sourire :

– Je voudrais bien savoir ce que vont dire M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne ?

Un rire moqueur s'échappa des lèvres de Ralph.

– Ce serait en effet très intéressant !... Vous voyez Serena, quand je vous promettais une revanche ? La voici, telle que probablement vous n'auriez osé la souhaiter !

M<sup>lle</sup> secoua la tête, en le regardant d'un air attristé.

– Je n'ai pas de revanche à prendre, Ralph, je vous l'ai déjà dit. Ces femmes ont été mauvaises pour moi, mais je leur pardonne, ainsi que doit le faire une chrétienne.

Il réprima un mouvement d'épaules en ripostant :

– Elles recevront néanmoins leur punition par le seul jeu des événements. Car imaginez-vous le désespoir de Simonne à l'idée qu'elle avait là, sous la main, un membre de la plus vieille noblesse d'Angleterre, héritier d'une immense fortune et qu'elle l'a laissé enlever par sa

cousine ? Vraiment, elle est capable d'en être malade !... Et M<sup>me</sup> de la Ridière qui, dans les derniers temps de nos fiançailles, me faisait une mine si maussade ?... Oui, ce serait amusant de les entendre et de les voir quand elles apprendront la nouvelle !

Il eut un rire contenu. Puis, prenant la main de Serena, il la glissa sous son bras et emmena vers la salle à manger la jeune femme qui, complètement étourdie encore de l'événement, se demandait si tout ce qu'elle venait d'entendre n'était pas un rêve.

\*

Il y eut, en effet, un véritable effondrement dans la maison Beckford quand, le lendemain, M. Beckford, rouge de stupéfaction, lut à sa belle-mère et à sa fille le billet écrit par Serena.

Simonne en eut presque une attaque de nerfs, et M<sup>me</sup> de la Ridière, à demi pâmée, s'exclama en joignant les mains chargées de bagues :

– Ce jeune homme s’est conduit d’une manière abominable !... On ne cache pas des choses pareilles !... Comte de Felborne, vous dites ?... Et riche ?

– Serena écrit : « Une très grosse fortune ».

– C’est inouï !... C’est à en perdre la tête !... Cette petite fille !... Quelle chance ! Elle ne méritait pas ça !

M. Beckford protesta :

– Oh ! par exemple !

– Allons donc ! De quoi aura-t-elle l’air dans cette position-là ? Il aurait fallu au comte de Felborne une femme ayant l’expérience du monde – une femme comme Simonne, par exemple.

M<sup>lle</sup> Beckford dit d’une voix sifflante :

– Il en aura bien vite assez, de cette Serena, et il regrettera plus d’une fois d’avoir été aveuglé par cette petite coquette, soi-disant naïve.

M. Beckford ne put se tenir de protester encore.

– Coquette, Serena ? Que vas-tu chercher là ?

Simonne eut un insolent haussement d'épaules.

– Est-ce que vous y connaissez quelque chose, papa ? Vous vous êtes laissé prendre aussi à ses airs de sainte nitouche ; mais grand-mère et moi l'avons jugée depuis longtemps.

– Absolument ! appuya M<sup>me</sup> de la Ridière. Serena est une petite hypocrite qui a su embobeliner M. Hawton. Je vous l'ai dit, Charles, autoriser ce mariage était une folie ! Ces jeunes gens ne se convenaient en aucune façon, et le comte de Felborne aurait fini par s'apercevoir qu'une autre jeune fille réalisait parfaitement tout ce qu'il pouvait désirer. Mais vous n'écoutez jamais personne, et c'est ainsi qu'arrivent les catastrophes !

« Allons, bon, voilà que c'est de ma faute si ce jeune homme n'a pas choisi ma fille ! pensa M. Beckford. Je doute fort qu'il y eût jamais songé, même au cas où Serena n'aurait pas existé, car Simonne – je m'en rends compte – n'a pas du tout le genre qui peut convenir à un homme

comme celui-là. Tandis que Serena !... Ah ! c'est  
autre chose ! Et je crois au contraire qu'ils sont  
parfaitement assortis. »

## VII

– Nous approchons de Tringham, Serena.

La jeune femme jeta un coup d'œil sur la campagne noyée dans la brume d'une pluie persistante et ramena son regard vers Ralph, assis en face d'elle dans le compartiment de première classe qu'ils occupaient seuls.

– Quel dommage de n'avoir pas un tout petit rayon de soleil !

– Je le déplore aussi, car Leinborough-Castle sous la pluie est fort mélancolique, et j'aurais aimé que votre impression première fût agréable.

Elle eut son discret et tendre sourire, en répliquant :

– Oh ! avec vous, je me trouverai bien partout !

Il ne releva pas ces paroles et parut très occupé à couper les feuillets d'une revue qu'il tenait à la

main.

Quoi qu'elle en dît, ce n'était pas sans appréhension que Serena voyait approcher le moment où elle connaîtrait cette demeure, cadre de sa nouvelle existence, et les parentes pauvres, lady Sabina et lady Deborah Hasbyll, qui attendaient l'héritier de lord Felborne.

Comment serait-elle accueillie par ces personnes qui ignoraient son existence ?... Car Ralph lui avait appris qu'il ne leur avait pas fait connaître son mariage, préférant, avait-il ajouté avec son plus ironique sourire, qu'elles eussent la surprise complète.

Soupçonnait-il donc quelque hostilité de ce côté ?

Au cours du voyage, il avait donné à sa femme quelques détails nouveaux sur lui et sa famille.

Son père, Lewis Hawton, officier dans l'armée des Indes, avait connu Blanche de Castilly au cours d'un voyage en France. Elle était pauvre, et lui n'avait qu'une fortune médiocre, étant donné surtout ses goûts d'élégance. Néanmoins, très



épris de la jeune Française, qui était fort jolie et d'une intelligence rare, il l'épousa et l'emmena aux Indes, après l'avoir présentée à lord Felborne, chef de famille.

Trois ans plus tard, il mourait, laissant sa femme avec un enfant de deux ans et dans une situation financière assez embrouillée.

Lord Felborne offrit alors à la veuve de son petit-cousin l'hospitalité de sa demeure. Il était de caractère original, autoritaire, fort égoïste et peu facile à vivre, disait-on. Mais il appréciait la nature droite, énergique et douce à la fois de la jeune veuve dont, en outre, la beauté, la rare distinction flattaient son orgueil. En fait, il n'y eut jamais entre eux l'ombre d'une discussion. D'un commun accord, ils dirigeaient l'éducation de Ralph, que lord Felborne préférait ouvertement à Emil Adley, héritier du titre. M<sup>me</sup> Hawton, dans les différentes résidences du comte, resté veuf de bonne heure, tenait le rôle de maîtresse de maison avec une grâce parfaite. Ainsi, Ralph fut élevé dans ce milieu de faste aristocratique et reçut l'éducation d'un grand

seigneur qui s'adaptait fort à ses goûts.

Mais en même temps sa mère, très prudente, tenait à ce qu'il travaillât sérieusement et eût les moyens d'être indépendant, s'il le fallait un jour. C'est pourquoi il acquit ses diplômes d'ingénieur, qui lui servirent lorsque, s'étant brouillé avec lord Felborne, un peu après la mort de M<sup>me</sup> Hawton, il abandonna l'existence de luxe qui avait été la sienne jusque-là et gagna la France, pays de sa mère, pour y chercher une situation.

Du motif de ce dissentiment qui l'avait séparé de son parent, il ne dit mot. à Serena. Mais il déclara qu'il n'en avait jamais voulu à lord Felborne, victime, à ce moment-là, des manœuvres hypocrites d'une intrigante, et qui, ayant ensuite reconnu son erreur, n'avait pas voulu, par orgueil, rappeler son jeune cousin...

Puis Ralph avait parlé à sa femme de Leinborough-Castle, demeure patrimoniale des comtes de Felborne, ainsi que de l'hôtel de Londres et d'un second château, plus moderne, situé dans le Sussex. La jeune femme l'écoutait comme en un rêve, en se demandant : « Voyons,

est-ce possible, un tel changement, si soudain ?...  
Je vais m'éveiller, certainement... me retrouver  
dans notre petit pavillon... »

Mais non, elle ne s'éveillait pas... Et voici que  
le train s'arrêtait à la petite station de Tringham,  
qui desservait le domaine de Leinborough.

Sur le quai se tenait le chef de gare, puis un  
personnage maigre et raide, vêtu de noir, et deux  
domestiques en livrée de deuil.

L'homme maigre s'avança vivement,  
découvert, et s'inclina devant Ralph qui  
apparaissait à la portière.

Le jeune homme dit avec un mélange  
d'affabilité et de hauteur :

– Bonjour, Dickson... Toujours fidèle au  
poste ?

– Toujours, milord... Et je suis heureux d'être  
le premier à saluer Votre Seigneurie...

Le reste de la phrase se perdit dans un  
bredouillement. Ralph venait de sauter à terre et  
se détournait pour offrir sa main à la jeune  
femme qui apparaissait à son tour au seuil du

compartiment.

Quand elle eut pris pied sur le quai, il dit, en désignant l'homme dont la physionomie exprimait une stupéfaction impossible à contenir :

– Serena, voici Dickson, l'intendant de Leinborough, un des meilleurs serviteurs qui existent sur la terre... Dickson, Leinborough-Castle aura désormais une jeune châtelaine, comme vous le voyez.

L'intendant, visiblement ahuri, s'inclina de nouveau, plus profondément, tandis que Serena lui adressait un mot gracieux – « tout à fait ce qui convenait », lui déclara plus tard son mari avec satisfaction.

Les nouveaux châtelains sortirent de la gare, salués respectueusement au passage. Deux voitures attendaient dans la cour : un phaéton attelé de chevaux superbes, et un omnibus automobile, évidemment destiné aux bagages, car déjà une échelle de fer était accrochée à sa galerie.

Ralph se tourna vivement vers l'intendant qui

le suivait :

– Que signifie cette voiture découverte ?

– C'est Mrs. Adley qui a donné l'ordre, milord... Autrefois, Votre Seigneurie voulait toujours le phaéton, à son retour de voyage, quelque temps qu'il fût...

Un éclair d'ironie mauvaise brilla dans le regard de Ralph.

– Ah ! c'est Mrs. Adley qui a eu cette belle idée ?... Alors, nous allons être obligés de monter dans l'omnibus aux bagages, car je ne veux pas vous exposer à la pluie, Serena.

– Mais il ne pleut plus du tout, voyez !... Et cette promenade au grand air me sera très agréable.

– Soit, à condition d'être bien couverte. Votre vêtement est-il assez chaud ?

– Mais oui, je vous assure !

L'intendant dit respectueusement :

– Il y a un manteau dans la voiture, milord.

– Eh bien ! donnez-le à lady Felborne,

Dickson... Et partons vite, car la nuit va venir.

Il fit monter Serena, s'assit près d'elle et l'enveloppa soigneusement. Un domestique prit place derrière eux, et l'élégante voiture quitta la gare, emportée par les chevaux pleins de sang que conduisait avec maîtrise le nouveau lord Felborne.

Au bout de quelques instants, Ralph dit d'un ton indifférent :

– Vous trouverez aussi à Leinborough-Castle la veuve de mon cousin Emil, avec sa petite fille. Lord Henry Felborne les hébergeait, car elles sont sans fortune... Mais, moi, je n'ai pas les mêmes raisons, et mon intention n'est pas de les garder sous mon toit.

Serena avait sur les lèvres cette interrogation : « Est-ce la femme qui vous a préféré cet Emil ?... » Mais elle n'osa la formuler, et se contenta d'objecter, à sa manière discrète :

– Si elles sont pauvres, cependant ?...

Il ne répondit pas, mais un sourire de froide raillerie entrouvrit ses lèvres pendant quelques

secondes.

Serena jouissait de cette course rapide, de l'air humide et frais, parfumé de saines senteurs champêtres, qui la frappait au visage. De temps à autre, Ralph lui demandait : « N'avez-vous pas froid ? » Et elle aurait voulu que cette promenade durât longtemps encore, qu'elle pût être seule avec lui, emportée par ces bêtes ardentes, loin de la demeure inconnue.

Mais Ralph annonça :

– Voici l'entrée de Leinborough-Castle.

Dans la nuit qui venait, Serena distingua vaguement une grille ouverte, près de laquelle se tenait un homme – le concierge probablement, – puis une allée bordée d'arbres énormes et, tout au bout, une imposante masse de pierre aux fenêtres illuminées.

Ralph arrêta les chevaux devant une porte qui laissait voir un hall immense, voûté, superbement éclairé. Jetant les guides à un domestique qui se précipitait, il mit pied à terre et offrit sa main à la jeune femme.

Sentant que les petits doigts tremblaient un peu, il les serra fortement, en disant tout bas :

– Allons, petite peureuse, que craignez-vous, avec moi ? Je suis le maître, ici, et tout vous appartient.

Serena, tout à coup rassurée, gravit près de lui les degrés conduisant au hall. Dans celui-ci était rangée la domesticité. En avant se tenaient les premiers domestiques, les mêmes qu’au temps où Ralph vivait ici. Le jeune homme, ayant répondu par quelques mots à leur salut, les nomma à sa femme, sur laquelle s’attachaient des regards stupéfaits. Puis la femme de charge, grasse et tranquille personne coiffée d’un bonnet de crêpe, présenta les serviteurs de moindre importance... Après quoi, d’un pas ferme, Ralph se dirigea vers un salon, dont la porte, ouverte à deux battants, laissait passer des flots de lumière.

Là avait été dressée la chapelle ardente. Des lustres, des torchères de bronze, une véritable forêt de cierges répandaient la plus intense lumière sur le cercueil, drapé de velours noir à franges d’argent, placé sur une estrade et couvert



de fleurs magnifiques. Près de lui étaient placés des prie-Dieu drapés de deuil. Une femme se trouvait agenouillée sur l'un d'eux. Elle tournait ainsi le dos aux arrivants ; mais Serena, dès l'entrée, remarqua la nuance ardente de sa chevelure blonde, tombant sur la nuque en moelleuses torsades.

Ralph, suivi de sa femme, s'avança jusqu'au cercueil et s'inclina profondément, pendant quelques secondes. La femme agenouillée fit un mouvement léger, tourna la tête vers lui... Et Serena vit un visage jeune et très blanc, des yeux pleins de suave douceur qui, d'abord, s'attachaient à Ralph, puis se fixaient sur elle et se dilataient, devenaient presque hagards...

Serena détourna la tête et essaya de se recueillir un instant pour prier...

Ralph, se redressant, dit à mi-voix en s'adressant à l'étrangère, après un bref salut :

– Mes cousines m'attendent-elles, mistress Adley ?

Un frémissement courut sur le blanc visage.

D'un ton étouffé, la jeune femme répondit :

– Oui, elles sont dans le salon vert, milord.

– Je vous remercie... Venez, Serena...

Il quitta la pièce avec sa femme et entra dans un salon décoré avec un luxe somptueux et sévère. Deux femmes se tenaient assises près d'une table. Elles se levèrent et, dans l'une d'elles, la plus grande, Serena reconnut aussitôt cette lady Sabina dont son mari lui avait montré le portrait.

Ralph s'avança en disant avec cette aisance parfaite qui ne l'abandonnait jamais :

– Bonsoir, mes cousines. Nous nous revoyons malheureusement en une circonstance pénible...

Il s'inclinait, baisait les mains qu'on lui tendait d'un geste machinal, tandis que les regards ahuris se dirigeaient vers Serena, gênée par cette surprise que causait son apparition.

Ralph, se détournant légèrement, prit la main de la jeune femme, l'attira près de lui d'un mouvement à la fois doux et dominateur...

– Je vous présente ma femme, lady Serena,

une Anglaise par son père.

Rapidement, à l'intention de lady Sabina, il répéta ces paroles en langage des sourds-muets. Puis il reprit, s'adressant cette fois à Serena :

Voici mes cousines : lady Dorothy, lady Sabina, donc je vous ai parlé.

Le visage osseux et jaune de lady Dorothy semblait tout à coup devenu verdâtre, et toute sa physionomie laissait voir une stupéfaction qui touchait à l'effondrement.

Dans les yeux de sa sœur, une lueur avait passé – lueur de joie, aussitôt éteinte.

D'un geste spontané, la main de lady Sabina se tendit vers Serena.

– Je suis heureuse, ma chère enfant... très heureuse...

Se reprenant brusquement, lady Dorothy avançait à son tour sa main sèche, en grimaçant un sourire, et disait d'une voix onctueuse :

– Quelle bonne surprise vous nous faites, Ralph !... Mais comment ne nous avez-vous pas annoncé ?...

– Je suis devenu fort original, ma cousine. Il faut me prendre tel que je suis... D'ailleurs mon mariage est assez récent, puisqu'il ne date guère que d'un mois.

– Ah ! en effet... Et vous avez fait un bon voyage ?

– Excellent... Mais donnez-moi quelques détails sur la mort de lord Henry...

– Oh ! ce fut bien vite fait !... Une congestion... Il a repris connaissance un moment et a prononcé votre nom... Puis il est mort une demi-heure après... je n'ai pu vous prévenir plus tôt...

– En effet, si tout a été aussi prompt. J'aurais cependant été heureux de le revoir, car je n'ai jamais oublié ce que je lui dois... Eh bien ! mes cousines, nous allons vous souhaiter le bonsoir, car, pour ne pas fatiguer ma femme, nous dînerons ce soir dans notre appartement.

Lady Dorothy dit en balbutiant un peu :

– Jane a fait préparer celui que vous habitiez autrefois... Nous ne savions pas que...

– Nous nous en arrangerons ce soir. Bonsoir, mes cousines.

Il s'inclina, puis se détourna pour quitter le salon.

Au seuil de la pièce se tenait Mrs. Adley. Elle était entrée à la suite des nouveaux arrivants et avait assisté à la présentation de Serena. Avec son visage rigide, sa taille mince raidie dans la robe de deuil, elle semblait changée en statue.

Ralph, paraissant alors seulement s'apercevoir de sa présence, dit avec une froide aisance, en la désignant à sa femme :

– Mrs. Adley, la veuve de mon cousin Emil.

Les deux jeunes femmes se saluèrent. De nouveau, comme tout à l'heure, le blanc visage avait frémi. Une voix douce, enveloppante, prononça :

– Vous faites connaissance avec Leinborough-Castle en un triste jour, de toutes façons, milady !

– Oui, nous avons eu un temps affreux, pendant tout le voyage... Votre petite fille va bien, madame ?

Serena parlait avec effort. Une impression désagréable la saisissait devant cette jeune femme, jolie – ou plutôt séduisante, – si blanche, si ardemment blonde, petite, bien faite, de mine douce et langoureuse.

Mrs. Adley eut un sourire mélancolique.

– Ma chérie est un peu délicate. Néanmoins, je la trouve bien, en ce moment. L'air est si bon, ici !

Ralph dit de sa voix nonchalante :

– Excellent. Je crois qu'il vous sera très favorable, Serena... Allons, venez vite vous reposer.

Il s'inclina légèrement devant la jeune veuve et quitta le salon avec sa femme.

## VIII

Serena crut encore sortir d'un songe en s'éveillant le lendemain matin dans la chambre décorée avec une sobre élégance, qui avait été celle de Ralph lorsqu'il vivait chez son oncle.

Il était plus de huit heures, et un chaud soleil se glissait par les interstices des volets. Quand Serena se fut reprise à la réalité, elle se leva vivement et se mit en devoir de s'habiller. Elle venait de s'asseoir dans le cabinet de toilette, une merveille d'agencement luxueux, et commençait de démêler la magnifique chevelure éparse sur ses épaules, lorsque Ralph entra et vint à elle.

– Ah ! vous voilà levée !... Vous dormiez si bien que j'ai fait tout mon possible pour ne pas vous réveiller...

Elle dit d'un ton de reproche, en lui offrant son front à baiser :

– Vous avez eu tort ! Il est horriblement tard !

– Que vous importe ? Rien ne vous pressait...

Mais, ma chère amie, il va falloir vous accoutumer aux services d'une femme de chambre. L'ère de la simplicité est close pour vous, petite Cendrillon ! Souvenez-vous que vous êtes maintenant la comtesse de Felborne, une des plus grandes dames d'Angleterre !...

– Oh ! Ralph, je suis tellement habituée à me servir seule !... Cela me coûtera beaucoup...

– L'habitude contraire sera vite prise !... Et vous vous demanderez ensuite comment vous avez pu vivre autrement.

Ses doigts se glissaient dans la chevelure brune, soulevaient le flot soyeux et ondulé. Son regard ne quittait pas le jeune visage éclairé par la chaude lumière des yeux magnifiques.

Serena secoua doucement la tête.

– Le changement sera trop grand pour moi. Ralph... Je crains que vous me trouviez très sotté...

Il sourit avec une ironie presque tendre.



– Ne vous faites pas ces imaginations ridicules, petite folle ! Quand on est charmante comme vous, que peut-on craindre ?

Ces paroles, tombant d'une bouche fort avare jusqu'alors de compliments, et surtout le regard qui les accompagnait, firent battre plus vite le cœur de Serena. Mais, déjà, Ralph semblait les regretter. Sa main laissait retomber la chevelure souple, ses yeux se détournèrent des belles prunelles où se reflétait une joie profonde.

Il fit quelques pas dans la pièce, puis s'arrêta, en disant :

– J'ai donné l'ordre que la couturière, qui se trouve ici en ce moment pour le deuil de mes cousines, vienne vous trouver à dix heures. Vous vous arrangerez avec elle... Les obsèques auront lieu après-demain. J'ai fort à faire pour toutes les dispositions à prendre, et vous ne me reverrez pas avant le lunch, qu'on nous servira dans cet appartement. Mais nous dînerons ce soir avec mes cousines. Voyez à vous faire arranger une robe sombre, pour la circonstance, en attendant votre deuil.

Il répondit avec sa courtoise complaisance habituelle aux questions que lui adressait la jeune femme, embarrassée sur quelques points d'étiquette. Puis il s'éloigna, après avoir sonné pour donner l'ordre qu'on apportât le déjeuner de Serena.

La femme de chambre d'âge mûr et de mine paisible qui, la veille, avait déjà offert ses services à la nouvelle lady Felborne, servit ce déjeuner dans le salon décoré de panoplies d'armes anciennes, de trophées de chasse et de beaux vieux meubles massifs, qui précédait la chambre de Ralph.

Bien que, par son passage au pavillon, en quittant la maison Beckford, Serena eût connu une façon de vivre nouvelle, une atmosphère plus raffinée en sa simplicité, elle se sentait toute dépaysée dans cette ambiance de luxe ancien, d'existence seigneuriale, où Ralph – elle en avait déjà été frappée la veille – semblait se mouvoir comme dans son élément. Elle comprenait que son mode de vie changeait complètement une fois de plus, et qu'elle devrait se plier à des coutumes

qui étaient celles des grandes dames parmi lesquelles, tout à coup, elle prenait place.

De l'événement si vite survenu, elle restait encore tout étourdie et ne savait trop s'il lui inspirait contentement ou regret. Mais c'était néanmoins avec un peu de ce dernier sentiment, mêlé d'une émotion très douce, qu'elle pensait au petit pavillon entouré de son jardin fleuri où, chaque jour, elle attendait Ralph, et elle était seule avec lui, loin des indifférents et des curieux.

Quand elle eut déjeuné et fait quelques rangements, Serena, très désespérée, ne sachant trop encore à quoi s'occuper, vint s'accouder au balcon de pierre du salon. Sous ses yeux s'étendaient les jardins, éclairés ce matin par un soleil déjà brûlant. D'admirables corbeilles de fleurs décoraient les pelouses, et des gerbes d'eau irisée jaillissaient dans les bassins de marbre. Derrière des massifs d'arbustes rares, on distinguait les dômes étincelants des serres, dont Ralph avait décrit les beautés à sa femme. Et, là-bas, c'était le parc, qui dressait sur un ciel pâle semé de nuages légers ses frondaisons

magnifiques et sombres.

Deux femmes venaient vers le château, d'un pas très lent. En l'une d'elles, Serena crut reconnaître une des ladies Hasbyll, sans pouvoir préciser laquelle. L'autre avait son visage caché par l'ombrelle qu'elle tenait ouverte. Mais elle l'écarta un peu, et Serena vit le blanc visage, les cheveux blonds de Mrs. Adley.

Elle eut un léger tressaillement. La vue de cette jeune femme lui produisait une impression désagréable... Elle ne pouvait s'empêcher de penser que, peut-être, Ralph l'avait aimée... qu'elle était, sans aucun doute, celle qui lui avait préféré, par ambition, Emil Adley...

Oui, ce devait être elle... Ralph, hier, avait été glacial à son égard. Sans doute lui gardait-il une tenace rancune. Un homme si orgueilleux ne pouvait pardonner facilement une injure de ce genre... Et c'était peut-être surtout son amour-propre, beaucoup plus que son cœur, qui avait été touché en cette occurrence ?

Cependant Mrs. Adley était jolie, incontestablement. Il paraissait tout à fait

plausible que Ralph l'eût aimée... Et voici qu'à cette idée Serena, pour la première fois de sa vie, sentait la jalousie se glisser en elle, avec une émotion pénible.

Elle voulut échapper à l'une et à l'autre, et résolut d'aller prier quelques instants près, du cercueil de lord Henry Felborne.

Un long corridor la conduisit à l'imposant escalier de pierre grisâtre, garni d'un épais tapis. Elle gagna le hall et pénétra dans la chapelle ardente où priait Mrs. Beckwint, la femme de charge, une autre femme et un domestique masculin.

Serena s'agenouilla sur un des prie-Dieu drapés de velours noir et se mit à égrener pieusement son chapelet.

Mais, dans cette pièce, si vaste qu'elle fût, les innombrables lumières répandaient une chaleur étouffante, et les fleurs amoncelées sur le cercueil exhalaien de lourdes et capiteuses senteurs qui, peu à peu, montaien au cerveau de la jeune femme.

Quelqu'un entra tout à coup et vint à elle. Une main ferme se posa sur son épaule, tandis que la voix de Ralph, assourdie, mais impérieuse toujours, disait d'un ton de reproche :

– Ne restez donc pas ici ! L'atmosphère y est insoutenable !

Elle se leva docilement. S'adressant à la femme de charge, Ralph ordonna :

– Faites enlever ces fleurs, Beckwint, et qu'on les remplace par d'autres sans parfum. Puis qu'on aère pendant une heure au moins.

Il prit le bras de sa femme et sortit avec elle dans le hall. Son regard investigateur s'attachait au joli visage un peu altéré. Il demanda :

– Avez-vous mal à la tête ?

– Un peu.

– Que vous êtes peu raisonnable ! Allez vite prendre l'air dans le parc... Je regrette de ne pouvoir vous accompagner, mais un homme d'affaires vient d'arriver, et j'en ai pour deux heures avec lui... Venez par ici ; je vais vous montrer le chemin.

Il lui fit traverser des pièces de réception, dont la splendeur parut écrasante à la jeune femme, et lui montra une galerie dallée de marbre rouge, décorée de tapisseries anciennes, qui aboutissait à une baie vitrée ouvrant sur les jardins.

– Voici... Promenez-vous un moment... Mais vous n'avez ni ombrelle ni chapeau ?... Je vais vous faire envoyer l'une ou l'autre.

Il la quitta et, peu après, apparut une femme de chambre, apportant l'ombrelle attendue.

Serena s'engagea alors dans les jardins. Elle avançait lentement, le long des pelouses dont elle admirait le vert velouté. Ses yeux éblouis par la merveilleuse diversité de la décoration florale, ne savaient où se poser. Et elle pensait :

« Vraiment, est-il possible que tout ceci soit à Ralph ? Un peu à moi aussi, par conséquent ? Est-il possible que je sois la châtelaine de ce domaine princier ? »

Mais nulle pensée d'orgueil ne s'insinuait en elle. Si elle éprouvait quelque contentement, c'était pour Ralph, dont les goûts de grand

seigneur seraient amplement satisfaits maintenant.

Elle s'immobilisa tout à coup... car elle venait d'apercevoir, sous un arbuste touffu, une toute petite fille étendue.

L'enfant ayant la face tournée vers le sol, Serena ne vit d'abord que ses cheveux blonds, répandus sur la robe blanche. Des sanglots soulevaient convulsivement les petites épaules. La jeune femme, saisie de compassion, s'approcha doucement et se pencha en demandant :

– Qu'avez-vous, ma pauvre petite ?

L'enfant sursauta et leva la tête. Serena eut un tressaillement. Cette petite fille ressemblait à Mrs. Adley, et les yeux qui se fixaient, apeurés et pleins de larmes, sur lady Felborne, étaient du même bleu intense que ceux de la jeune veuve.

De nouveau, Serena interrogea :

– Voyons, qu'avez-vous, petite fille ?... Vous êtes tombée peut-être ?... Vous vous êtes fait mal ?



Les petits doigts se crispèrent, les lèvres roses s'ouvrirent et murmurèrent :

– Maman m'a renvoyée de sa chambre... elle m'a battue... elle m'a dit : « Allez-vous-en !... Pourquoi n'êtes-vous pas un garçon ?... » et elle était si en colère... ah !

De nouveau, les sanglots éclatèrent.

Serena releva l'enfant, puis, s'asseyant, au bord de l'allée, elle la prit sur ses genoux et essaya de la consoler.

Peu à peu, la petite fille se calma. En appuyant sa jolie tête contre l'épaule de la jeune femme, elle demanda d'une voix flûtée :

– Est-ce que c'est vous, la nouvelle lady Felborne ?

– Oui, c'est moi, chérie... Et vous, quel est votre nom ?

– Nell... et maman est Mrs. Adley.

Avec un gros soupir, elle conclut :

– Il n'y a que Beckwint qui m'aime, ici !

– Mais, maintenant, il y aura moi. Vous voulez

bien, petite Nell ?

L'enfant lui jeta ses bras autour du cou.

– Oh ! oui ! Vous êtes bonne... et jolie, jolie !... plus jolie que maman !

Tout bas, Nell ajouta :

– Surtout quand elle est en colère !

Serena dit en caressant la chevelure soyeuse :

– Allons, oubliez cela, ma chérie. Votre maman était peut-être fatiguée, après toutes ces émotions.

– Je ne sais pas... Elle n'a pas dormi cette nuit, je l'ai entendue qui causait très tard avec lady Dorothy, dans sa chambre. Elle avait l'air de se fâcher encore, et je crois bien qu'elle a eu une crise de nerfs.

– Eh bien ! ma petite Nell, il faut être très sage pour ne pas la fatiguer davantage.

Nell appuya son front contre la joue de la jeune femme.

– Oui... Et vous, milady, vous m'aimerez, dites ? Personne ne m'aime ici. Lady Sabina ne

s'occupe jamais de moi, lady Dorothy est méchante... méchante... Maman... maman... je ne sais pas... Quelquefois elle me caresse... et puis, plus tard, elle ne veut pas me voir...

De nouveau, des larmes apparurent dans les beaux yeux bleus.

Serena, émue par la détresse de ce cœur d'enfant, mit un baiser sur la joue rougie par les pleurs.

– Eh bien ! Nell, j'espère que nous nous verrons souvent, petite chérie... Mais il faut rentrer, maintenant, car on vous cherche peut-être... Ah ! vous avez sali votre robe en vous couchant ainsi par terre !

L'enfant jeta un regard sur l'étoffe maculée et dit avec effroi :

– Lady Dorothy va me battre !... Elle m'a dit ce matin :

« Vous pouvez ménager vos robes, maintenant, car ce n'est pas votre pauvre maman qui aura les moyens de les remplacer !... » Et elle aussi avait l'air en colère !

– Eh bien ! venez avec moi, ma petite, et nous lui expliquerons...

Nell murmura :

– La voici !

Lady Dorothy s’avançait, en effet. Serena se leva et, tenant Nell par la main, fit quelques pas au-devant d’elle.

– J’ai trouvé en me promenant une petite fille, lady Hasbyll.

Deux yeux gris pâle enveloppèrent la jeune femme d’un coup d’œil aigu. Lady Dorothy tendit la main à Serena, en disant d’un ton tranquille :

– Cette petite vagabonde a encore échappé à la surveillance de sa gouvernante, et je la cherchais partout... Je suis heureuse de cette rencontre qui me donne le plaisir de vous revoir dès ce matin, lady Felborne. Avez-vous bien dormi, dans votre nouveau logis ?

– Non, pas très bien. Ce changement... l’émotion de cette arrivée...

– Oui, évidemment... Et, de notre côté, nous

avons eu la plus incroyable surprise. Mais ce cher Ralph a toujours été quelque peu original... Enfin, nous sommes tous charmés que Leinborough-Castle soit en possession d'une nouvelle châtelaine.

Serena essaya de trouver quelques paroles aimables, qui eurent peine à sortir de ses lèvres, tellement lui étaient désagréables la mine douceuse, le ton insinuant et faux de cette femme.

Lady Dorothy reprit :

– Je n'aurais pas cru que vous fussiez Anglaise ! Vous n'en avez pas du tout le type.

– Je suis Espagnole par ma mère.

– Ah ! c'est cela !... Et Ralph vous a connue en France, sans doute ?

– Mais oui, en Normandie... Veuillez m'excuser, milady, si je vous quitte. Ralph m'a prévenue que la couturière devait venir vers dix heures...

– Oui, il a donné l'ordre qu'elle laisse tout son ouvrage en train pour se mettre à votre

disposition. Naturellement, vous passez la première, ici...

Une lueur, aussitôt éteinte, avait lui dans le regard patelin de la vieille demoiselle.

Nell, pendant cet échange de paroles, serrait très fort la main de Serena, en glissant vers lady Dorothy un coup d'œil craintif. La jeune femme dit en désignant la robe maculée :

– J'ai trouvé cette petite Nell étendue par terre dans une crise de chagrin. Il paraît que sa maman l'avait renvoyée un peu... brusquement. La robe a souffert de cela quelque dommage. Mais j'espère qu'en l'honneur de mon arrivée vous voudrez bien ne pas la punir ?

Une légère contraction passa sur le visage osseux de lady Dorothy.

– Oh ! certainement, pour vous faire plaisir !... Oui, la pauvre Jane s'est montrée un peu nerveuse... Elle est si fatiguée, tellement soucieuse !

La voix de la vieille demoiselle prenait des notes émues, pathétiques.

– ... Car elle n'a plus maintenant qu'un avenir de pauvreté, après avoir pu espérer tout autre chose !... Son père, un intime de lord Henry, complètement dépourvu de fortune, l'avait confiée, en mourant, à celui-ci. Jane fut élevée aux frais de son tuteur et dut, de bonne heure, pauvre petite, supporter les bourrasques d'un caractère difficile, terriblement autoritaire... Aujourd'hui, après avoir prodigué ses soins les plus affectueux à son mari et entouré de dévouement lord Henry jusqu'à ses derniers instants, la voici, à trente ans, dépourvue de toutes ressources, avec une enfant à élever.

Serena dit avec surprise :

– Comment, lord Henry n'a pris aucune disposition à leur égard ?

– Aucune !... C'est incroyable, n'est-ce pas ?... c'est... profondément injuste !

– Oh ! certes... Mais Ralph saura remplir son devoir, en cette circonstance.

Les lèvres de lady Dorothy eurent une fugitive crispation.

– Je ne sais... Nous espérons... La pauvre Jane est dans une anxiété affreuse. Sa fierté souffrira horriblement de devoir le pain quotidien à la générosité de Ralph... mais son amour maternel s'angoisse à la pensée de sa pauvre petite Nell...

– Vraiment, je crois qu'elle n'a pas à s'inquiéter beaucoup ! Ralph sera certainement généreux et bon pour elles...

– Puissiez-vous dire vrai !... Et si un mot de vous était utile... si vous vouliez bien parler en faveur de cette pauvre jeune veuve, si terriblement éprouvée...

Serena dit avec une involontaire froideur :

– Je crois qu'il n'en sera pas besoin et que Mrs. Adley sera satisfaite des dispositions que prendra mon mari... À ce soir, milady... Au revoir petite Nell.

Elle embrassa l'enfant et prit le chemin du château.

Décidément, cette lady Dorothy lui déplaisait, beaucoup ! Elle devait être dépourvue de franchise, et l'effroi que manifestait Nell à son



égard semblait indiquer qu'elle manquait de bonté pour l'enfant.

Quant à Mrs. Adley, sa façon d'être envers sa fille – si Nell disait vrai – ne la montrait pas non plus sous un jour favorable.

En rentrant dans son appartement, Serena y trouva la couturière annoncée par Ralph. Cette personne, habile flatteuse, ne cessa de balancer l'encensoir devant la jeune lady Felborne, tandis que celle-ci choisissait parmi les modèles offerts à sa tentation.

Elle s'exclama sur la taille élégante de la jeune femme, sur la beauté de ses cheveux, sur la finesse de ses attaches en ajoutant :

– Quel effet produira Votre Seigneurie en grande toilette, le jour où elle sera présentée à la cour ! Certainement, aucune femme ne l'égalera !... Ainsi, voilà Mrs. Adley... Elle est jolie, certainement... mais on ne peut pas comparer !

Puis, un peu plus tard, à propos d'une étoffe que choisissait Serena, elle déclara d'un ton

pénétré :

– Votre Seigneurie a beaucoup plus de goût que Mrs. Adley... D'ailleurs, celle-ci n'apprécie les choses que d'après le prix qu'elles coûtent.

Serena vit s'éloigner avec satisfaction cette flatteuse et attendit, en feuilletant un livre, que l'heure du lunch lui ramenât Ralph.

Après le repas, elle l'accompagna dans les jardins, où il allait fumer un cigare. Il lui montra les serres qui renfermaient les superbes collections de plantes rares pour lesquelles le défunt, lord Felborne, dépensait des sommes considérables. En dépit des protestations de Serena, il cueillit pour elle quelques-unes des fleurs les plus précieuses. Puis ils revinrent lentement vers le château. Ralph avait pris la main de sa femme pour la passer sous son bras. Ainsi offraient-ils l'image d'une parfaite union conjugale quand, à un détour d'allée, ils croisèrent Mrs. Adley.

Ralph salua sans empressement. La jeune veuve répondit avec une gracieuse dignité. Elle passa, souple et lente, la mine sérieuse,

mélancolique, résignée, offrant au chaud soleil de juin ses cheveux ardents.

Serena demanda :

– Est-il vrai qu'elle soit presque pauvre, maintenant ?... que lord Felborne n'ait rien laissé à elle ni à sa petite fille ?

– Mais c'est très exact. Lord Henry n'avait jamais eu grande sympathie pour elle et, quant à la petite fille, elle ne comptait pas pour lui... puisqu'elle n'était pas l'héritier.

– Oh ! vraiment, cette pauvre enfant !... Ce n'est pas très juste...

Ralph dit froidement :

– Mon oncle était libre.

Serena n'osa lui demander s'il comptait faire quelque chose pour la veuve et l'enfant. Mais elle lui raconta sa rencontre du matin avec Nell... Un sourire de sarcasme vint aux lèvres de Ralph, un éclair de joie mauvaise passa dans son regard.

– Oui, je me doute que ce doit être fort dur, pour Mrs. Adley, de tomber ainsi du haut d'un rêve auquel tout fut sacrifié... Et, en bonne mère,

elle en fait porter la peine à cette enfant. Aimable nature ! Je crois qu'Emil dut plus d'une fois regretter la sottise qu'il fit en l'épousant !

Un contentement subit dilata le cœur de Serena à ces paroles.

En s'appuyant inconsciemment un peu plus sur le bras de son mari, elle objecta :

– Mais, lui, comment était-il pour elle ?... Avec la physionomie que j'ai vue sur sa photographie, il me semble qu'il ne devait pas être fort agréable ?

– Pas du tout, en effet. De caractère morose, despotique, brutal parfois, il ne connaissait d'autres plaisirs que ceux de la chasse et de la table et interdisait à sa femme les distractions mondaines, qu'elle souhaitait si passionnément. Il y eut, paraît-il, des scènes terribles entre eux – je tiens ces détails de lady Sabina. Mais toujours Jane finissait par céder, en prévision du sort brillant qui serait le sien, quand elle deviendrait comtesse de Felborne. Car Emil, sans fortune et jusqu'alors tenu d'assez court par lord Henry, lui avait promis qu'ils mèneraient large vie lorsqu'ils

pourraient disposer des biens de Felborne... Mais la mort mit à bas tous ces calculs. C'est en vain que Jane a supporté pendant six ans la tyrannie, les défauts grossiers de son mari, la froideur invincible de lord Felborne, l'existence morose, toute l'année, dans cette demeure, dont le châtelain ne recevait que de vieux amis et d'où n'entendait pas bouger Emil. Tant de patience angélique est perdue, complètement perdue.

Il souligna le mot « angélique » d'une intonation mordante.

À ce moment, ils atteignaient le château. Ralph tendit la main à sa femme.

– Je vous laisse, Serena. Il faut que je confère avec Dickson au sujet de différents détails... Qu'allez-vous faire, cet après-midi ? Je crains que vous ne vous ennuyiez, tant que votre installation ne sera pas faite et vos habitudes prises... Voulez-vous que je vous conduise à la bibliothèque ? Je vous indiquerai les rayons où vous pourrez puiser sans crainte.

Elle acquiesça avec empressement. En sa compagnie, elle traversa de nouveau les pièces de

réception entrevues le matin et dont, moins pressé, il lui fit admirer au passage quelques détails d'ornementation. Puis ils entrèrent dans la bibliothèque, grande pièce longue, décorée avec une sévère magnificence. Ralph fit pour sa femme un choix de livres et la laissa installée devant une table, près d'une des portes-fenêtres ouvrant sur les jardins.

Mais Serena, cet après-midi, ne se trouvait pas en disposition de lecture. Tant d'événements, un changement de vie si complet, une atmosphère tellement nouvelle la laissaient étourdie, fatiguée, presque fébrile... Au bout d'un moment, elle se leva et commença d'examiner en détail la superbe pièce.

Il y avait là des chefs-d'œuvre de sculpture, devant lesquels la jeune femme, si finement compréhensive de toutes les beautés, s'arrêtait, émerveillée. Elle se trouvait en contemplation devant un panneau représentant le sacrifice d'Abraham quand une portière en précieux tissu persan se souleva, laissant apparaître lady Sabina.

Serena, vivement, alla à elle.

– Combien je suis heureuse, ma cousine, de vous saluer...

Pourquoi ces mots « ma cousine » lui venaient-ils aux lèvres, spontanément, alors qu'elle n'avait pas encore songé à user de cette appellation à l'égard de lady Dorothy ?

Elle parlait très lentement, en appuyant beaucoup sur les syllabes, ainsi que le lui avait recommandé Ralph, pour que la vieille demoiselle pût en quelque sorte lire sur ses lèvres.

Lady Sabina lui tendit les deux mains.

– Ah ! chère enfant, soyez la bienvenue !... la bienvenue !

Sa voix tremblait d'émotion, et des larmes montèrent à ses yeux couleur de châtaigne.

– ... La femme de Ralph !... Et si jolie, si charmante !... Ah ! quelle bénédiction !... Car, sans cela, qui sait...

Elle s'interrompit, serra plus fort les mains de la jeune femme, en la couvrant d'un regard d'admiration.

Serena, très émue, demanda :

– Vous aimez beaucoup Ralph, ma cousine ?

– Oh ! oui, oui !... Il a toujours été bon pour moi... Tout le monde l'aimait, d'ailleurs... Lord Henry, lui-même, n'avait d'affection que pour lui...

Elle s'interrompt, oppressée. Sur son teint flétri s'étendait une pâleur cendreuse. Elle mit la main sur sa poitrine en disant d'une voix un peu haletante :

– Ce cœur... m'étouffe... parfois...

Serena avança promptement un fauteuil.

– Si vous vous asseyiez, ma cousine ?

– Non, merci... Ce n'est rien... Voilà, c'est passé. Un simple spasme... Depuis quelques années, j'ai une maladie de cœur, qui s'aggrave maintenant.

– Avez-vous consulté ?

– Oui... on m'a donné quelques remèdes, en essayant de me rassurer... Mais je sais bien...

Elle abaissa un instant ses paupières, et un



tressaillement courut sur le visage aux traits forts, sans beauté, sauf celle des yeux.

Serena lui prit la main en l'enveloppant d'un regard de compatissante sympathie.

– En vous soignant bien, ma cousine, vous pouvez obtenir une amélioration.

– Oui, peut-être... Mais je vous ai dérangée, mon enfant... Je venais chercher un livre – car la lecture est ma seule distraction. Pendant ce temps, on ne pense pas autant.

Ses lèvres tremblèrent... D'un pas lourd, elle se dirigea vers une bibliothèque, y prit un volume – un peu au hasard, semblait-il – et sortit après avoir souri à la jeune femme, en disant :

– À ce soir, ma chère enfant.

Serena la revit, en effet, ainsi que sa sœur et Mrs. Adley, au dîner qui les réunissait tous dans l'immense salle à manger décorée de tapisseries et d'admirables panneaux de bois sculptés. Le faste du décor, le haut style du service, fait par d'imposants serviteurs en livrée de deuil, le luxe sobre de la table étourdissaient un peu la nouvelle

châtelaine. Mais Ralph témoignait de la plus parfaite aisance. Il entra de plain-pied dans sa nouvelle situation, à laquelle son éducation et sa nature l'avaient également préparé.

La conversation fut peu animée. Lady Sabina n'y prenait aucune part, se contentant de saisir quelques mots sur les lèvres des interlocuteurs. Ralph semblait éviter d'adresser la parole à Mrs. Adley et se contentait de lui répondre avec une politesse froide quand elle lui adressait quelque question... Cependant la blonde veuve semblait singulièrement à son avantage dans cette toilette de deuil, si sévère qu'elle fût. La blancheur de son teint était éblouissante et, sur elle, tranchait la vive nuance de carmin des lèvres. Pour une personne si fatiguée, au dire de lady Dorothy, si soucieuse de l'avenir, elle semblait fort reposée et toute prête à causer brillamment, pour peu qu'on l'y invitât.

Le dîner fini, Ralph gagna le fumoir, tandis que Serena et les trois autres dames allaient s'asseoir dans un des salons, tendu de vieux brocart vert damassé d'argent, que l'on appelait

le salon de la reine Marie, parce que, disait-on, Marie Tudor y passait volontiers ses journées au cours d'un séjour qu'elle fit au château.

Mrs. Adley, se penchant vers Serena, dit avec douceur :

– Il paraît que vous avez été bien bonne, ce matin, pour ma petite Nell ?... J'avais un peu bousculé la pauvre chérie, dans un moment d'intense fatigue, et elle est tellement impressionnable... comme moi, d'ailleurs... Il faut peu de chose pour nous émouvoir... À plus forte raison quand les chagrins nous accablent...

Son regard s'imprégnait d'une résignation mélancolique, et ses mains, petites, souples, aux ongles roses et bien taillés, se joignirent sur la robe noire.

Elle poursuivit :

– Je vous remercie d'avoir consolé Nell. C'était bien bon à vous...

– Mais je l'ai fait avec plaisir... Cette enfant paraît si gentille...

– Oui, elle l'est, en effet... Je trouve en elle ma

consolation...

Ici, léger soupir, paupières un instant abaissées sur le regard souffrant... Puis, paraissant secouer de pénibles pensées, Jane parla à Serena de la France, où elle avait voyagé après son mariage.

Ralph ne tarda pas à reparaître. Il dit à sa femme :

– Une petite promenade, par cette soirée chaude, vous serait-elle agréable ?

Et, sur son acquiescement, il prit avec elle congé de ses parentes. Puis tous deux sortirent du salon par une des porte-fenêtre et s'enfoncèrent dans la nuit, vaguement éclairée par une lune voilée.

Trois regards les suivaient : celui de lady Dorothy, sombre et mauvais, celui de Jane, plein de haine et de désespoir, celui de Sabina, que le contentement éclairait.

## IX

Le surlendemain furent célébrées, en grand apparat, les obsèques du défunt comte de Felborne. À cette occasion, toutes les personnalités de la contrée défilèrent devant Ralph et Serena. Chacun put admirer la beauté ravissante de la nouvelle châtelaine, sa grâce aristocratique, un peu timide encore, mais qui n'en avait que plus de charme. Et l'on convint aussi que le nouveau comte, avec ses allures, sa hautaine physionomie, son élégance patricienne, était fait pour le haut rang auquel l'appelait la mort de son parent.

Après la cérémonie, un lunch somptueux réunit les principaux invités dans la salle à manger de Leinborough-Castle. À la droite de Serena se trouvait assis un aimable vieillard, le marquis de Holsley, qui lui parla de la Normandie, où il passait une partie de l'été dans

la propriété qu'y possédait sa sœur. Son autre voisin, sir Thomas Burnett, était le châtelain de Wismarch-Court, le domaine le plus proche de Leinborough-Castle. Grand, gros, formidable mangeur, de mine rébarbative, il était, au demeurant, le meilleur homme du monde et sut trouver quelques phrases fort bien tournées pour assurer la jeune comtesse du plaisir que toute la contrée aurait à accueillir une si jolie suzeraine.

Leurs hôtes partis, lord et lady Felborne, libérés des devoirs d'hospitalité, quittèrent les appartements de réception. Ralph dit à sa femme, tandis qu'ils montaient ensemble le grand escalier de granit, si majestueux :

– Quand j'aurai changé de tenue, j'irai travailler dans le cabinet de travail de lord Henry, qui sera désormais le mien. Plus tard, je vous rejoindrai sur la terrasse, où vous voudrez bien donner l'ordre qu'on nous serve le thé.

Cette terrasse occupait une partie de la façade du château, sur les jardins. Des sièges élégants, des tables légères y étaient disséminées. Serena vint s'y installer, apportant son ouvrage, et

attendit en travaillant la venue de son mari, occupé dans le cabinet de travail avec Dickson, l'intendant.

Vers cinq heures, le maître d'hôtel vint préparer la table à thé. Comme il se retirait, Ralph apparut, tenant d'une main sa cigarette allumée et, de l'autre, une lettre qu'il tendit à sa femme :

– Cela vient d'arriver pour vous, Serena... quelqu'un des Beckford, sans doute ?

Après un coup d'œil jeté sur l'enveloppe, Serena dit avec surprise :

– Oui, c'est l'écriture de Simonne... Que lui prend-il d'écrire la première ?

Ralph, qui s'asseyait près de la jeune femme, laissa échapper un rire légèrement sardonique.

– Voyons, ma chère petite, pensez-vous que M<sup>lle</sup> Beckford va continuer d'agir avec la comtesse de Felborne comme elle le faisait avec Serena Dochrane, pauvre et dépendante, ou même avec la femme de l'ingénieur Hawton ?... Ainsi que je vous l'ai prédit, ces deux femmes

seront maintenant à vos pieds. Et les avances vont pleuvoir, aussi basses, aussi obséquieuses que permet de l'imaginer le caractère de ces dames.

– Cependant, nous nous sommes tenus tellement à l'écart, après notre mariage !... Mon cousin m'a dit qu'elles étaient furieuses...

– Est-ce qu'on garde rancune à des personnages comme nous ?... Lisez, vous verrez.

Serena décacheta sans hâte l'enveloppe, d'un bleu vif, d'où s'échappait un parfum trop fort. Puis elle déplia le feuillet, où Simonne avait tracé de gigantesques jambages...

« Ma chère petite Serena,

« Si ton départ n'avait été si prompt nous aurions vite couru jusqu'à ta demeure, grand-mère et moi, pour te féliciter de l'incroyable chance qui t'advient. Réellement, c'est féérique !... Mais quel cachotier que ton mari ! Vraiment, il mériterait qu'on ne lui pardonnât pas ! Nous laisser dans l'ignorance, nous, ses



meilleurs amis, et ses parents maintenant ! Tu lui diras gentiment que c'est fort mal, n'est-ce pas, chère Serena ?

« Grand-mère, comme moi, est dans la joie du bonheur qui vous arrive. Mais figure-toi que, de tout temps, nous avons eu l'idée que M. Hawton était quelque grand seigneur déguisé. Il est si bien, si admirablement distingué... »

Suivait un long dithyrambe en l'honneur de Ralph. Puis Serena avait son tour. Elle était maintenant « ma charmante petite cousine », « ma bien chère Serena ».

À la fin de la lettre, M<sup>me</sup> de la Ridière avait ajouté un mot d'amabilité enthousiaste, et Eustache, lui-même, écrivait : « Je t'embrasse, ma chère Serena, et je te prie d'offrir tous mes respects à ton mari. »

Ralph, qui suivait sur l'expressif visage de sa femme toutes ses impressions, se mit à rire en disant :

– Eh bien ! Est-ce ainsi que je vous l'avais

prédit ?

– Oh ! Ralph, c'est inimaginable !... Des femmes qui ont été si dures, si injustes et qui prétendaient me traiter comme leur servante !

– C'est d'une jolie platitude, hein ?... Voulez-vous me montrer cette lettre ?

Elle lut tendit la feuille. Il lut, tout en tirant de courtes bouffées de sa cigarette. De temps à autre, il répétait une phrase tout haut, en la ponctuant d'un léger rire de sarcasme ou de réflexions railleuses. Puis il jeta la lettre sur une table, en levant les épaules.

– Vraiment, à leur place, j'aurais tout de même attendu un peu !... et j'aurais ménagé la transition !... Tandis qu'elles y vont, là, carrément !

– Oh ! à leur place, vous n'auriez pas agi ainsi, Ralph !

– Il est vrai que ce ne serait pas dans mon caractère ! Et vous non plus...

Il s'interrompit, resta un moment silencieux sous le beau regard pur et grave de Serena, et eut

un mouvement qui pouvait signifier : « Que sait-on ? »

Elle dit, avec un soudain émoi :

– Vous ne pensez pas que, moi... je...

Il s'inclina vers elle, mit son bras autour des épaules frémissantes...

– Non, Serena, non !... Pas vous !... d'autres, oui...d'autres que je connais... Mais vous, si fière, si délicate !...

Ses lèvres se posèrent sur le visage rougissant. Puis il se redressa un peu, en laissant retomber son bras et en disant avec une gaieté ironique :

– Vous voyez donc, ma chère amie, que vous ne connaissez pas encore ces dames dans tous les replis de leurs belles âmes ?

– En effet !... Mais que vais-je faire. Ralph ? Dois-je leur répondre ?

– Non pas ! Dans quelques jours, vous écrirez à M. Beckford et vous lui demanderez de transmettre de votre part, à sa belle-mère et à sa fille, un remerciement que vous ferez aussi sec que possible. C'est plus qu'elles ne méritent... Et

soyez bien persuadée, surtout, que je n'agis pas ainsi par orgueil, mais simplement parce que je considère ces femmes comme des natures très inférieures, à tous points de vue, et qu'il est bon de tenir à l'écart...

Serena dit au bout d'un instant de silence :

– J'aimerais à correspondre de temps à autre avec cette pauvre Émilienne, si vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

– Aucun, puisque celle-là est tout autre, m'avez-vous dit.

– Oui, sa nature est excellente, sensible, franche, et elle souffre beaucoup.

– Eh bien ! écrivez-lui tant qu'il vous plaira... Et maintenant, servez-nous le thé, ma chère.

Tandis qu'elle s'acquittait de cette tâche, avec des mouvements doux et gracieux, que les yeux orangés semblaient suivre avec un très vif intérêt, Ralph dit tout à coup :

– Il va falloir ces jours-ci vous mettre au courant de votre nouveau rôle, ici, comme maîtresse de maison...

Elle le regarda avec un peu d'effroi.

– Oh ! déjà !... Et ce sera terrible pour moi !...

Je ne saurai pas du tout...

– Je suis au contraire certain que vous avez toutes les aptitudes nécessaires... Déjà, vous avez fort bien reçu nos hôtes, ce matin, et, pour vous donner un peu de confiance en vous, je puis vous révéler que j'ai reçu à votre sujet nombre de compliments – très sincères, j'en suis persuadé.

Une teinte rose monta aux joues ambrées.

– Vraiment, je n'ai pas été trop... gauche ?

– Pas du tout ! En peu de temps, je vous l'affirme vous serez une femme du monde accomplie... Pour en venir à notre sujet, vous voudrez bien, demain, vous initier aux secrets de la lingerie, des caves, de l'office, sous la conduite de Beckwint, et commencer de donner vos ordres au maître d'hôtel. Ces vieux serviteurs expérimentés, d'une probité à toute épreuve, vous guideront parfaitement pour vos débuts.

Serena hésita un moment avant d'objecter :

– C'est Mrs. Adley, je crois, qui s'occupait de

– tout cela ?... Ne sera-ce pas la dépouiller de ce rôle un peu trop promptement ?

– Qu’importe ! Elle doit s’y attendre, de toute évidence. Je veux que vous preniez aussitôt, la place qui est la vôtre ici... Et Mrs. Adley aura d’ailleurs assez à faire de préparer son départ.

– Elle s’en va ?

– Mais oui.

– Ah !... je pensais que... qu’elle continuerait peut-être d’habiter ici, avec sa petite fille.

– Non pas. Je n’ai jamais eu cette idée.

Il y eut un silence. Serena posait une tasse de thé sur la petite table placée près de son mari. Celui-ci, la cigarette aux lèvres, fumait d’un air distrait... La jeune femme demanda avec un peu d’embarras :

– Mrs. Adley n’a aucune fortune, je crois ?

– Aucune, en effet. Elle était entièrement à la charge de lord Henry.

– Alors... comment va-t-elle faire ?

– Mais comme elle voudra ! Elle est jeune,

bien portante, elle travaillera, elle aussi !

Une intonation sardonique passait dans la voix durcie.

Serena en éprouva une impression désagréable. Quoique la jeune veuve lui fût peu sympathique, le ressentiment qu'elle devinait chez Ralph semblait pénible à son âme chrétienne.

Elle dit avec un peu d'hésitation :

– Il y a sa petite fille... la fille de votre cousin...

Ralph la regarda d'un air railleur :

– Dites-moi donc, Serena, ne vous a-t-on pas demandé d'intercéder près de moi au sujet du sort pécuniaire de Mrs. Adley ?

Elle rougit plus fort en répondant :

– C'est exact.

– Qui ?... Elle-même ?

– Non, lady Dorothy.

– Ah ! son *alter ego* !... Eh bien ! vraiment, elles ne manquent pas d'aplomb ! Et, en

revanche, la plus élémentaire dignité leur fait défaut. À la place de Mrs. Adley, j'aurais mieux aimé tout au monde plutôt que de venir mendier ainsi...

Il leva les épaules, tandis qu'un pli d'intense mépris soulevait sa lèvre.

Serena dit timidement :

– C'est peut-être pour sa fille...

– Sa fille ?

Ralph eut un éclat de rire bref.

– ... Non, c'est pour elle, pour elle seule ! Elle a une peur affreuse de la gêne, de la pauvreté, du travail, pour y échapper, elle est prête à tout... à toutes les bassesses, à toutes les hypocrisies. Mais, moi, elle ne peut plus me tromper, et si je me décide...

Un petit objet blanc bondit à ce moment sur la terrasse et vint se réfugier dans la jupe de Serena.

La jeune femme, en se penchant, eut un léger cri de surprise. l'objet était un minuscule terrier.

– Oh ! la jolie petite bête !... Voyez, Ralph !



– C’est un des chiens de lord Henry.

Et, se penchant, Ralph prit entre ses mains le petit animal tremblant.

– ... S’il vous plaît, il est à vous.

– Oh ! je ne demande pas mieux !

Ralph mit le chien sur les genoux de sa femme... Mais ses sourcils se rapprochèrent tout à coup.

Au seuil d’une des pièces ouvrant sur la terrasse venait d’apparaître la petite Nell, qui s’arrêtait tout intimidée.

– Que venez-vous faire ici ?

À ce ton sévère, les yeux bleus s’emplirent de crainte, et la voix trembla en répondant :

– Je cherchais Trib, qui s’est sauvé...

Serena, se levant vivement, alla vers l’enfant, en élevant le chien entre ses mains.

– C’est cela, Trib, chérie ?

– Oui, milady !... C’est Trib, mon petit Trib !

Et Nell étendait ses mains vers le petit animal.

Ralph dit froidement :

– Ce chien n'est pas à vous, petite.  
Maintenant, il appartient à lady Felborne.

Les yeux bleus, craintifs et désolés, se tournèrent vers celui qui parlait.

– Ah !... je ne pourrai plus m'amuser avec ?

Mais Serena lui mit le chien entre les bras.

– Si, ma chérie, amusez-vous tant que vous le voudrez !... Et même... Ralph, me permettez-vous de le lui donner tout à fait ?

Un regard de prière se tournait vers lord Felborne. Celui-ci eut un geste d'indifférence, en répondant :

– Faites-en ce que vous voudrez, ma chère amie, il vous appartient.

Serena se pencha vers l'enfant, dont le joli visage exprimait une vive inquiétude.

– Alors, il est à vous, Nell... rien qu'à vous.

– Oh ! milady !

Une joie radieuse éclairait le regard de l'enfant.

– Oh ! merci !... merci !

Serena étendit la main et caressa les cheveux blonds, plus pâles que ceux de Mrs Adley.

Ralph dit avec impatience :

– Renvoyez cette petite, Serena, et venez prendre votre thé.

De nouveau, les yeux craintifs de Nell se dirigèrent vers lord Felborne.

Serena dit avec douceur :

– Allez, petite Nell, et amusez-vous bien avec Trib.

Tandis que l'enfant s'éloignait, Serena revint s'asseoir et commença de boire lentement son thé. Ralph, silencieux, considérait le délicat profil... Il se pencha tout à coup en posant la main sur le bras de la jeune femme.

– Pourquoi avez-vous envie de pleurer ?

Les grands yeux noirs, un peu humides, se tournèrent vers lui.

– C'est que... je vous trouve dur... Cette pauvre petite...

Il dit d'un ton d'indulgence un peu ironique :

– Êtes-vous sensible, ma chère enfant !

Croyez-moi, ne vous laissez pas attendrir, car Mrs. Adley aurait tôt fait d'exploiter votre bon cœur par l'intermédiaire de sa fille ! Tenez-les à l'écart le plus possible... Et, maintenant, venez, que je vous montre l'appartement dont j'ai fait choix pour vous et que je ferai décorer à votre goût, cet hiver.

\*

Le lendemain, dimanche, Ralph emmena sa femme, dans le phaéton, jusqu'à la petite chapelle catholique de Lexton.

Depuis leur mariage, il n'avait pas manqué de l'accompagner à la messe dominicale. Et, ce matin, tandis que la voiture les emportait sur la route ensoleillée, il lui avait dit :

– Dans quelque temps, c'est le culte catholique qu'on célébrera dans la chapelle de Leinborough-Castle, puisque, tous deux, nous

appartenons à cette religion.

Serena ne se trompait pas sur le motif qui le faisait agir ainsi. Il n'y avait là que courtoisie à l'égard de sa femme, et non réelle conviction. Mais elle ne cessait de prier chaque jour pour que l'âme indifférente revînt à son Dieu.

En entrant ce matin-là dans la blanche petite chapelle de Lexton, Serena vit, agenouillées, Mrs. Adley et Nell. La jeune veuve, le front sur ses mains, semblait prier avec ferveur. Elle ne fit pas un mouvement à l'entrée de lord Felborne et de sa femme, qui produisait une certaine sensation parmi les fidèles.

À la sortie de la messe, Ralph aida sa femme à s'installer dans la voiture et prit place près d'elle. À ce moment, Mrs. Adley et Nell sortaient de l'église... Serena adressa un signe amical à la petite fille, qui lui souriait, tandis que la mère saluait gracieusement.

La voix souple et câline de Jane s'éleva...

– Quelle délicieuse matinée, n'est-ce pas, lady Felborne ? Votre premier dimanche à

Leinborough-Castle sera favorisé... Et vraiment, c'est un plaisir de faire à pied le trajet jusque-là, par un temps pareil !

Nell balbutia :

– Oh ! non !... je suis si fatiguée !

Jane se pencha vers elle d'un air de tendre sollicitude.

– Vraiment, ma chérie ?... Il faut pourtant que tu aies du courage pour retourner au château.

– Je ne pourrai jamais !

Involontairement, Serena regarda son mari. Qu'attendait-il pour offrir à la mère et à l'enfant une place dans la voiture ?

Ralph tenait attachés sur la jeune veuve des yeux qui semblaient refléter la plus froide indifférence. Il dit avec calme, répondant aux premières paroles de Jane :

– En effet, la journée s'annonce particulièrement belle. Aussi vais-je profiter de cette matinée superbe pour faire connaître à ma femme une partie du domaine.

Il leva son chapeau, puis réunit les guides que lui présentait le domestique. L'élégante voiture s'éloigna, suivie des yeux par les fidèles rassemblés devant la chapelle.

Au bout d'un moment, Ralph se tourna vers sa femme, qui restait silencieuse et pensive.

– Je suis sûr, Serena, que vous me tenez pour un original mal élevé parce que je n'ai pas offert à Mrs. Adley de la ramener dans ma voiture ?

Elle dit sincèrement :

– Il est vrai que... j'ai été surprise...

Il eut un rire mordant.

– Enfant naïve !... n'avez-vous pas vu qu'elle serrait la main de sa fille, pour lui rappeler la leçon apprise ?

Serena répéta d'un air stupéfait :

– La leçon ?

– Eh oui ! Elle joue en ce moment la sacrifiée, la pauvre femme qui n'ose plus même, à Leinborough-Castle, demander une voiture pour la conduire. Avant de partir, elle a ordonné à

l'enfant : « Tu diras devant lady Felborne que tu es très fatiguée, que tu ne peux plus marcher... » C'était très attendrissant ! Et lord Felborne ne pouvait manquer d'être touché par tant de détresse et d'humilité !... Malheureusement, il est devenu sceptique à un point inimaginable... et il a déjoué la petite comédie, tout aussitôt !

Serena s'écria :

– Oh ! Je ne puis croire !... Vous êtes en effet trop sceptique. Ralph !

Il dit entre ses dents :

– Je suis payé pour cela !

Puis, levant les épaules, il ajouta :

– Laissons ce sujet et admirez votre domaine, qui en vaut la peine réellement.

Oui, c'était un magnifique domaine. Ce que Serena en vit, ce matin-là, suffit à le lui prouver. Et tous les gens que croisait la voiture du château saluaient avec une déférence qui en disait long sur l'importance du comte de Felborne.

En rentrant, les deux époux aperçurent dans le parc lady Sabina, qui se promenait à pas lents.



Elle les salua de loin, avec un sourire... Serena demanda à son mari :

– Vos cousines appartiennent à la religion anglicane, n'est-ce pas ?

– Oui. Dorothy est assez tiède, je crois, mais Sabina se montrait fervente.

Serena dit avec compassion :

– Pauvre femme, son infirmité doit être bien pénible !... Est-elle ainsi depuis longtemps ?

– Cela lui advint deux ans avant mon départ, à la suite d'un incendie qui lui causa une violente frayeur. Depuis lors, elle est restée non seulement sourde, mais un peu déséquilibrée, un peu étrange. Néanmoins, c'est une excellente personne, que j'ai toujours de beaucoup préférée à son aînée, caractère faux et sans bonté.

Au bout d'un instant de silence, Ralph ajouta :

– Cette surdité est, en effet, bien désagréable d'abord pour elle, et ensuite pour autrui. En outre, elle a été cause de la mort d'Emil Adley.

– Comment cela ?

– Voici ce que m’a raconté Dickson : Emil souffrait d’un mal intérieur, qui s’aggrava à la suite d’une chute de cheval. Le médecin interdit alors absolument, sous peine de crise mortelle, les vins généreux qu’aimait un peu trop le malade. « Pas même un verre. », précisa-t-il... Quand il fit cette défense, les deux sœurs et Mrs. Adley se trouvaient là. Sabina ne l’entendit pas, naturellement, et personne n’eut l’idée de la lui répéter, car, en raison de son infirmité et de son état d’esprit, elle ne s’occupait jamais du malade, près duquel demeurait une garde.

» Un mieux se produisit à quelque temps de là. Emil put se lever, et on renvoya momentanément la garde un soir que Dorothy et Mrs. Adley étaient retenues chez lord Felborne pour sa partie de bridge, Sabina vint voir son cousin, ainsi qu’elle en avait coutume parfois. Il était seul, morose, s’ennuyant terriblement et furieux qu’on le privât de toute boisson alcoolique. Il demanda un verre de porto à Sabina... et elle le lui donna, puisqu’elle ne savait pas. Dans la nuit, Emil fut pris d’une crise violente et, au matin, il avait cessé de vivre...

– Oh ! c'est vraiment terrible !... Comme lady Sabina doit être désolée !

– Il paraît qu'elle resta longtemps sombre, presque muette. Sa sœur et Mrs. Adley ne lui ont jamais pardonné cette erreur et la rendaient fort malheureuse. Maintenant, cela changera, car ce n'est pas moi qui les laisserai faire.

– En effet, elle n'est pas responsable, pauvre femme !... Mais il est certain que Mrs. Adley doit difficilement oublier ce qui changeait à un tel point sa situation !

Ralph eut un sourire de froide ironie en répétant :

– À un tel point, en effet !

## X

Serena dut s'initier, le lendemain, à sa tâche de maîtresse de maison. Ses inquiétudes s'apaisèrent en constatant que Mrs, Beckwint, la femme de charge, lui serait une aide puissante et dévouée. Les autres serviteurs se montrèrent respectueusement empressés, et la jeune femme ne rencontra aucune des difficultés auxquelles, dans son inexpérience, elle avait craint de se heurter.

Après le lunch, elle alla s'asseoir, avec son ouvrage, sur la terrasse, non loin des portes-fenêtres du cabinet où Ralph écrivait. Devant elle, les jardins s'étendaient, féériquement ornés de fleurs ; les gerbes d'eau, traversées par le soleil, retombaient dans les bassins de marbre.

La jeune femme s'émerveillait, en songeant :  
« Tout cela est à Ralph... tout cela... »

Puis sa pensée se reporta sur Jane Adley.

Quelle terrible déconvenue avait dû être la sienne quand il lui avait fallu renoncer à tout espoir de devenir un jour maîtresse de cette fortune, de ces domaines ! Quelle rancœur elle devait conserver à l'égard des nouveaux châtelains... et surtout de la jeune femme qui prenait ici la place qu'elle avait rêvé d'occuper !

Cependant on n'en pouvait rien discerner dans ses manières à l'égard de la nouvelle lady Felborne.

Toujours, elle restait douce, gracieuse... même devant la glaciale attitude de Ralph.

Oui, glaciale et vraiment presque insultante à force d'indifférence. Comme il fallait qu'il en voulût à cette jeune femme !... Mais il semblait à Serena que, placée dans la situation de Mrs. Adley, elle serait partie sur l'heure avec l'enfant plutôt que de supporter cette insulte de la part de l'homme autrefois dédaigné !

Ralph n'avait sans doute pas tort quand il lui déniait tout sentiment de dignité. Et, de constater cette bassesse morale, Serena ne sentait pas diminuer son antipathie à l'égard de la blonde

Jane.

Qu'allait faire la veuve d'Emil Adley ? Serena n'entendait aucunement parler de départ, et Ralph n'était pas revenu sur ce sujet. Avait-il changé d'idée ? Jugeait-il impossible de jeter dans la pauvreté la veuve et la fille de son cousin ?

À ce moment de ses réflexions, Serena entendit la voix respectueusement assourdie d'un domestique qui demandait :

– Lady Dorothy sollicite de Votre Seigneurie un moment d'entretien.

Ralph répondit :

– Informez-la que je l'attends.

Peu après quelqu'un entra, et l'accent doux de lady Dorothy s'éleva...

– Pardonnez-moi de vous déranger, Ralph...

– Vous ne me dérangez pas, ma cousine.

Il y eut un bruit de fauteuil remué. Puis lady Dorothy reprit d'un ton hésitant :

– Vous n'ignorez pas, mon cher Ralph, que, ma sœur et moi, nous étions sous la dépendance

de lord Henry... Et maintenant...

– Maintenant, ma cousine, vous continuerez de vivre ici, ou à Felborne-House, si vous aimez mieux habiter Londres l’hiver. Et je me ferai un devoir de vous servir la même pension qu’auparavant.

– Je vous remercie... je vous remercie bien vivement...

Il y eut un silence, puis la voix hésitante reprit :

– Et... permettez-moi de vous le demander, Ralph... quelles sont vos intentions à l’égard de Jane... de cette petite Nell ?...

– Vous êtes sans doute chargée par Mrs. Adley de vous en informer, ma cousine ?

Quelle froide ironie se discernait dans l’accent de Ralph !

– Je... non... c’est de moi-même... La pauvre enfant m’inspire tant de pitié ! Si jeune, si éprouvée... si courageuse, cependant ! Hier, elle me disait : « Je vais sans tarder m’informer pour trouver une situation, car je ne veux pas

prolonger mon séjour ici, où, maintenant, je ne suis plus qu'une étrangère. »

– Évidemment... Mais je compte faire quelque chose pour la fille de mon cousin Emil. Elle aura la jouissance de White-Cottage, et je lui servirai une rente de cent cinquante livres.

Un silence encore... Puis la voix de lady Dorothy, frémissante de déception contenue...

– Je vais en informer Jane... Elle sera bien reconnaissante... Elle s'inquiétait beaucoup pour l'enfant, qui est délicate...

– L'air de White-Cottage lui sera excellent, en ce cas.

– Oui... Et est-ce que... Jane devra s'y installer bientôt ?

– Mais elle le pourra dès que j'y aurai fait faire quelques réparations indispensables. Le cottage est meublé simplement, mais convenablement, et le jardin est en bon état. D'ailleurs Mrs. Adley reste toujours libre d'aller vivre autre part si elle ne trouve pas cette installation à son goût.



– Vous savez bien, Ralph, que ce serait impossible. La pauvre Jane n’a aucun moyen d’existence. Voici longtemps qu’elle a vu disparaître la petite somme qui lui venait de ses parents – cinq cents livres, je crois. Emil dépensait pour lui une grande partie de la rente que lui faisait lord Henry, et Jane, souvent très gênée, se voyait obligée de prendre sur son petit capital, pour des dépenses nécessaires.

– Chez les couturières, les modistes, les bijoutiers ?

Quelle intonation de glaciale moquerie !

– Oh ! pas seulement cela !... Elle n’est pas frivole, la chère enfant ! Mais il lui fallait tenir son rang... C’est ainsi qu’elle a dû faire quelques petites dettes, en ces derniers temps...

– Des dettes ?... qu’elle me demande de payer ?

– Oh ! Ralph, elle n’oserait pas !... La pauvre petite est si fière, si délicate !... C’est moi qui vous supplie de... d’avoir pitié...

– À combien se montent ces dettes ?

– Trois cents livres, je crois... peut-être plus...

– Veuillez me faire remettre les factures. Je les payerai, afin que la situation se trouve liquidée de ce côté.

Il y eut un remerciement confus de lady Dorothy, un bruit de sièges remués, de portes refermées. Puis, de nouveau, ce fut le silence.

Serena restait pensive, les mains croisées sur son ouvrage. Elle songeait : « Comment cette femme peut-elle avoir si peu de fierté ?... Ou bien est-ce vraiment lady Dorothy qui fait cette démarche de sa propre autorité ?... Oui, ce doit être... Et Ralph se montre bien peu généreux ! »

Elle se sentait mal à l'aise, inquiète. La nature de son mari demeurait pour elle, sur quelques points, tout à fait impénétrable. Elle craignait de la découvrir vindicative, sans élévation. Et pourtant, à son égard, il était bon, très bon...

Oui... Mais là encore n'avait-elle pas l'impression de quelque chose d'insaisissable qui tenait en bride le cœur de Ralph ?

Vers quatre heures, la jeune femme se leva,

rangea son ouvrage et vint au seuil du cabinet de travail.

– J’ai envie de faire une courte promenade dans le parc, Ralph. Mais je serai rentrée pour l’heure du thé.

Lord Felborne, qui écrivait, leva la tête en répondant :

– C’est cela, prenez un peu d’exercice, ma chère enfant. Dès que je serai moins occupé, nous ferons ensemble de longues promenades à pied et en voiture, et je vous montrerai mes endroits préférés.

Elle s’éloigna et gagna le parc. Au hasard, elle prit une allée qui s’enfonçait et aboutissait à un rond-point garni de bancs. Sur l’un de ceux-ci étaient assises lady Dorothy et Nell. La petite fille, à la vue de la jeune femme, se leva et vint à elle.

– Oh ! bonjour, milady !

– Bonjour, petite Nell !

Serena se pencha, embrassa l’enfant, puis s’approcha de lady Dorothy et prit la main

osseuse qui lui était tendue.

– Vous vous promenez, Serena ?

– Un peu, ma cousine. Mais je crains de me perdre dans ce parc, qui est immense, m’a dit Ralph.

– Il vous faudrait la compagnie de Jane, qui le connaît si bien. Mais la pauvre enfant n’est pas en humeur de promenade !

Et lady Dorothy soupira.

– ... Il lui faut songer au départ, à sa nouvelle installation... Ralph donne à Nell la jouissance d’un petit cottage situé à la lisière du parc, et c’est là, dans cette demeure isolée, modeste, presque pauvre, que Jane va établir sa résidence, avec l’enfant... elle qui a connu le confort, le luxe de Leinborough-Castle !

Lady Dorothy leva les yeux au ciel, en joignant les mains.

– ... Elle, si élégante, si raffinée !... Et il lui était permis d’attendre un peu mieux que cela, de la part d’un ami d’enfance.

– Un ami d’enfance ?

– Mais oui, tous deux ont été élevés ensemble, et ils avaient une vive affection l’un pour l’autre. Ralph défendait Jane contre les sévérités de sa mère, qui n’était pas toujours bienveillante pour la chère petite. Celle-ci lui en a gardé la plus vive reconnaissance... Et elle pensait retrouver chez lui un peu de l’ami d’autrefois. Mais il n’en est rien, hélas ! Le comte de Felborne ne se souvient plus des sentiments de Ralph Hawton !

Nell annonça :

– Voilà maman !

Jane s’avançait d’un pas glissant, en retenant sur sa poitrine une longue écharpe de tulle noir. Ses yeux s’attachaient sur Serena, et celle-ci remarqua qu’ils étaient pleins de larmes.

– Je suis heureuse de vous rencontrer, lady Felborne...

Sa main se tendait vers la jeune femme, d’un mouvement plein de grâce alanguie.

– ... Je venais chercher Nell, pour la faire goûter. Maintenant, c’est moi qui m’occuperai entièrement d’elle, car il n’est plus question de

gouvernante...

Sa main se posait sur les cheveux de l'enfant et attirait contre sa jupe le petit visage au teint trop blanc, en un geste d'ardente tendresse.

– ... Oui, ma Nell, vous n'aurez plus que votre maman près de vous ! C'est moi seule qui vous soignerai, qui préparerai vos repas... Oh ! nous ne serons peut-être pas trop malheureuses !

Un sanglot lui coupa la voix.

Elle murmura :

– Pardonnez-moi... mais, à certains moments, mon courage fléchit... Cette demeure a été mon home si longtemps ! La quitter me brise le cœur !

Elle porta son mouchoir à ses yeux brillants de larmes et dit dans une plainte pathétique :

– Ah ! je n'aurais pas attendu cela de « lui » !

... Quand Serena, quelques minutes plus tard, quitta les deux femmes et l'enfant, elle ne savait plus que croire, que penser au sujet de Jane Adley.

Était-il exact, comme le prétendait Ralph,

qu'elle jouait la comédie?... Cette douceur résignée, ce regret qui se permettait à peine une plainte contre lord Felborne..., était-ce mensonge ?

Ou bien Ralph, dans son ressentiment, exagérât-il le scepticisme ?

Ce soir-là, quand, avant le dîner, il entra dans le salon de la reine Marie, Jane vint à lui et dit d'un ton ému :

– Je vous remercie, lord Felborne, de ce que vous voulez bien faire pour ma petite Nell.

Il répliqua froidement :

– J'accomplis mon devoir à l'égard de la fille de mon cousin Emil, comme chef de famille. White-Cottage sera, dans une dizaine de jours, à votre disposition. Dès maintenant, je puis vous en faire remettre les clefs, si vous souhaitez le visiter ?

– Je ne demande pas mieux, milord.

Quelle mélancolique douceur, dans le regard qui s'attachait sur lord Felborne !

Mais Ralph, sans paraître s'en apercevoir,

s'asseyait près de lady Sabina et lui demandait avec intérêt des nouvelles de sa santé. Au cours du repas, il causa avec plus d'entrain que les jours précédents et parla d'un séjour prochain qu'il allait faire à Londres pour le règlement de diverses affaires.

Mrs. Adley demanda :

– Vous ne connaissez pas notre capitale, lady Felborne ?

– Non, pas du tout.

– Vous la verrez à un bon moment... en pleine *season*.

Ralph déclara :

– Ma femme ne m'accompagnera pas. Mon absence sera fort courte, et ce voyage serait pour elle une inutile fatigue, car je n'aurais guère le temps de lui montrer quelque chose. Cet hiver seulement elle fera connaissance avec Londres, après sa présentation à la cour.

Serena attachait sur son mari un regard de surprise attristée. De ce projet de voyage, il ne lui avait pas dit un mot. Pourquoi l'annonçait-il ainsi



avant de lui en avoir parlé ?

Elle s'aperçut tout à coup que Jane la regardait avec une curiosité contenue. Alors elle se força de sourire, en disant :

– Oh ! Cette présentation !... Ne m'en parlez pas, Ralph ! Je n'en dormirai pas plusieurs semaines à l'avance.

– Vous aurez tort, ma chère, car il n'y a pas lieu de se tourmenter, quand on va vers un triomphal succès... Qu'en dites-vous, mistress Adley ?

Le blanc visage frémit un peu, les yeux se voilèrent un instant sous le regard de Ralph. Mais ce fut d'une voix calme, avec le plus céleste sourire que la jeune veuve répondit :

– Je crois, en effet, que lady Felborne n'aura rien à désirer sous ce rapport, et qu'elle sera l'ornement du prochain *drawing-room* de Sa Majesté la reine.

– Vous voyez, Serena ?... Mrs. Adley vous prédit également le succès. Avec votre beauté, une toilette sortant d'une des premières maisons

de Paris et les célèbres bijoux de Felborne, qui pourrait donc rivaliser avec vous ?

Quelque chose, dans l'accent de Ralph, frappa Serena. Par une association d'idées qui lui parut bizarre, elle revit Eustache Beckford s'amusant à torturer un martinet qui l'avait cruellement mordu... Une gêne douloureuse l'envahissait. Les yeux baissés, elle pelait un fruit, machinalement, tandis que Ralph continuait à parler de leur future installation hivernale dans la vieille et superbe demeure des comtes de Felborne, à Londres.

Jane, cependant, de la même voix tranquille, aux notes très douces, très suaves, disait quelques mots, émettait une réflexion. Lady Dorothy parlait aussi, rappelant des souvenirs de sa jeunesse, alors qu'elle habitait Londres avec ses parents. Mais, chez elle, un observateur eût senti l'effort et la colère étouffée.

Quand, un peu plus tard, Serena se retrouva seule avec son mari, elle lui demanda :

– Vous ne m'aviez pas dit, Ralph, que vous comptiez vous absenter ?

Ils se tenaient dans le salon meublé de vieux chêne et tendu d'étoffe violette à grandes arabesques d'argent, qui faisait partie de l'appartement autrefois occupé par la défunte M<sup>me</sup> Hawton, mère de Ralph. Celui-ci l'avait attribué à sa femme, comme étant l'un des mieux situés du château, et Serena s'y était installée le matin même.

En adressant cette question à son mari, la jeune femme, tenant à la main un livre machinalement ouvert, venait s'asseoir près de Ralph sur le grand canapé où il avait pris place.

Il laissa retomber un peu le journal qu'il parcourait en répondant :

– Il est vrai que je n'y ai pas songé. Cette absence sera d'ailleurs fort courte, car j'ai beaucoup à faire ici.

– Et puis vous ne me laisseriez pas seule trop longtemps ?

Elle penchait vers lui sa tête charmante et l'enveloppait de ce regard de tendresse à la fois timide et ardente qui donnait un charme si

profond à ses yeux magnifiques.

Il eut un rire d'ironie forcée.

– Auriez-vous peur de rester ici sans moi ?

– Peur, non... mais je trouverais les jours infiniment longs et tristes.

– C'est que vous êtes encore un peu trop sentimentale. Mais cela vous passera... Donc, la semaine prochaine, je pars pour Londres, où je séjournrai une dizaine de jours.

Serena s'exclama :

– Dix jours !... Et vous dites que ce n'est pas pour longtemps !

Il rit de nouveau, en détournant son regard des beaux yeux veloutés.

– Que vous êtes enfant, Serena ! Prétendez-vous donc que je ne vous quitte jamais ?

– Oh non !... Ce serait trop peu raisonnable... Mais c'est la première fois, Ralph... Alors, cela m'est dur...

– Vous verrez que ces quelques jours passeront vite.

Elle murmura :

– Oh ! non... non !

Déjà Ralph se replongeait dans sa lecture. Et Serena, lentement, se redressa, le cœur triste, en tournant d'un geste machinal une feuille du livre qu'elle tenait à l'envers.

## XI

Les jours suivants, Serena vit peu son mari, occupé avec les hommes d'affaires. Elle se sentait encore toute désorientée dans cette immense demeure où les rouages du service, si compliqué qu'ils fussent, fonctionnaient supérieurement sans qu'elle eût à s'en préoccuper. Fort heureusement, elle avait le travail, la lecture, les promenades dans le parc auxquelles l'engageait Ralph.

– Prenez de l'exercice, ma chère enfant ; profitez de l'air excellent dont nous jouissons ici, lui répétait-il.

Elle s'en allait donc, seule, un peu mélancolique... Parfois, cependant, elle avait une petite compagne. Deux ou trois fois, Nell s'était trouvée sur son passage, et elle l'emmenait dans sa promenade, s'amusant de ses réflexions, jouissant de l'affection si vive que lui témoignait

cette petite créature.

Ralph, quand elle lui en parla, eut un léger froncement de sourcils.

– Prenez garde de ne pas vous laisser accaparer, Serena... D'ailleurs, j'y aurai l'œil. Si cette enfant vous distrait, je ne m'oppose pas, pour le moment, à ce que vous la voyiez quelquefois.

Il partit un matin après avoir embrassé tranquillement sa femme et lui avoir recommandé de se distraire le plus possible en faisant de longues promenades en voiture.

Une fois seule, Serena, qui avait pu retenir ses larmes devant lui, les laissa déborder enfin.

Elle avait l'impression qu'il devenait plus froid à son égard depuis quelque temps – depuis leur arrivée ici. Avaient-elles donc vu juste, M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne, en lui prédisant qu'il regretterait vite ce mariage ?

Sans doute la trouvait-il plus gauche, plus enfantine, en la comparant à Jane Adley, si femme du monde, toute pétrie d'aisance

élégante ?

Certes, il restait bon pour elle, mais, en ces derniers jours, elle ne retrouvait même plus chez lui ces rares élans d'affection qu'il avait eus à son égard dans les premiers temps de leur mariage et au début de leur séjour à Leinborough-Castle.

Et elle qui l'aimait tant !... qui l'aimait chaque jour davantage !

Dans l'après-midi, elle se fit conduire à la chapelle catholique et y pria longtemps. Au retour, elle se sentait plus calme et un peu consolée... Dans le hall, elle croisa Mrs. Adley qui s'apprêtait à sortir.

– Je vais jusqu'à White-Cottage, expliqua-t-elle. Cela me fera un but de promenade... Et vous voilà toute seule, lady Serena ? Les jours vont vous paraître longs. Il me semble que lord Felborne aurait pu vous emmener, quand même.

– Je l'aurais gêné pour ses affaires, qu'il veut mener rapidement.

– Oh ! Une femme très aimée gêne-t-elle jamais son mari ?



Serena eut un léger tressaillement et rougit un peu.

Une femme très aimée ?... Était-elle cela pour Ralph ?

M<sup>me</sup> Adley poursuivait d'un ton de compatissante douceur :

– Ce séjour à Londres vous aurait été certainement agréable. Il me semble, d'ailleurs, que lord Felborne aurait pu le prolonger à son gré pour se donner le temps de vous faire voir quelque chose... Mais, enfin, il n'en a pas jugé ainsi. Et il faut, raisonnablement, accepter ces petites manifestations de l'indépendance, de l'égoïsme masculin. Je le sais par expérience, chère milady !

Elle soupira, serra de nouveau la main de Serena et s'éloigna d'un pas lassé.

Cette rencontre, ces paroles de Jane détruisirent quelque peu l'effet de la visite à la chapelle. De nouveau tourmentée par l'anxiété, au sujet des sentiments de Ralph à son égard, Serena se sentait envahie par une mélancolie

contre laquelle échouaient les gentillesse de Nell que sa mère lui envoyait « pour la distraire un peu ».

Deux jours après le départ de Ralph, elle prit froid en restant le soir à songer, sur la terrasse, sans prendre garde à la fraîcheur humide. Un très gros rhume se déclara, qui dégénéra bientôt en bronchite. Mrs. Beckwint, qui l'entourait de soins dévoués, appela le médecin en répondant aux protestations de la jeune femme que « lord Felborne lui avait confié milady et qu'elle se trouvait donc responsable de sa santé ».

Le docteur Dugvil, bon vieillard à mine souriante, ne manifesta pas d'inquiétude et déclara qu'avec des soins le mal serait vite enrayé.

Mrs. Beckwint, quoi qu'en pût dire Serena, écrivit aussitôt à lord Felborne pour l'informer de la maladie de sa femme. C'était, disait-elle, son devoir, Sa Seigneurie lui ayant expressément recommandé de le faire au cas où lady Felborne serait sérieusement souffrante.

Depuis le départ de Ralph, une lettre de lui

était arrivée, lettre assez brève, d'ailleurs. Il se disait très occupé, parlait de la chaleur excessive qui sévissait à Londres et assurait sa femme de « son affectueux souvenir ».

Serena lui avait répondu sans oser épancher la tendresse dont elle était toute pénétrée. À la suite de la lettre de Mrs. Beckwint, elle lui écrivit encore quelques mots pour lui apprendre qu'elle se sentait mieux et qu'elle pensait se remettre rapidement.

Trois jours plus tard arrivait une lettre de Ralph. Il s'informait de la santé de sa femme, sans faire allusion à sa maladie, et annonçait qu'il prolongerait son absence, ayant à se rendre en France.

Cette indifférence affecta cruellement Serena. La fièvre revint plus forte, la toux augmenta. Le médecin hochait la tête eu disant à Mrs. Beckwint :

– J'aimerais mieux que lord Felborne fût là !

La femme de charge demandait :

– Dois-je lui télégraphier ?

– Non, nous n'en sommes pas là. Mais il y a certainement une petite aggravation dans l'état de la malade.

Près du lit de Serena venaient s'asseoir lady Sabina, lady Dorothy, Mrs. Adley. La première restait presque constamment silencieuse, et sa présence, la douceur affectueuse et triste de son regard étaient bonnes à Serena. Les deux autres irritaient secrètement la jeune femme, par leurs airs de compassion. De quoi la plaignaient-elles ?... D'être malade ?... Mais il lui semblait que c'était d'autre chose encore.

Jane parlait de son installation à White-Cottage, qu'elle commençait d'organiser. Elle disait avec une souriante résignation :

– C'est bien petit... c'est à peine meublé. Mais avec ce que je puis emporter du mobilier ayant appartenu à mon mari, j'espère m'en tirer convenablement.

Lady Dorothy lui jetait ses bras autour du cou en larmoyant :

– Ma pauvre chérie, quel courage !... Vous

êtes admirable !

Un peu de mieux se manifesta enfin, de nouveau, dans l'état de Serena. Ce jour-là, elle écrivit à son mari quelques lignes, aussi froides qu'elle put, sans dire un mot de sa santé. La réponse lui parvint de Paris. Ralph annonçait son retour pour la fin de la semaine.

Quand Serena apprit cette nouvelle à lady Dorothy et à Jane, la première s'écria :

– Ah ! il se décide enfin à revenir ?... Heureusement, il vous trouvera presque remise, ma chère enfant. Il y compte bien, sans doute, car... les hommes n'aiment guère les malades !

Jane approuva, en ajoutant avec une douce mélancolie :

– Il nous faudrait jouir toujours de la plus parfaite santé pour ne pas les mécontenter.

Quand à lady Sabina, lorsqu'elle sut que lord Felborne revenait, elle marmotta :

– Il est temps, vraiment... il est temps...

Ce fut avec un mélange d'angoisse et de désir que Serena attendit ce retour. Elle voulut se lever,

pour ce jour-là, et revêtit un peignoir de laine blanche qu'elle avait fait au pavillon. La maladie avait communiqué à sa beauté un caractère plus délicat encore, plus touchant et, dans cette robe toute simple, avec ses cheveux superbes, retenus par un nœud de faille blanche au bas de la nuque, elle était si délicieusement jeune et jolie que Bessie, sa femme de chambre, s'arrêta un moment pour la contempler quand elle fut étendue sur une chaise longue, dans le salon voisin de sa chambre.

Jane Adley eut sans doute la même impression quand elle vint s'asseoir un instant près de la jeune femme, dans l'après-midi, car ses yeux s'attachaient avidement sur elle et semblaient ne pouvoir s'en détourner.

La blonde veuve avait une mine dolente et expliqua qu'elle se trouvait très fatiguée. Ces allées et venues à White-Cottage étaient vraiment exténuantes !

Serena proposa :

– Vous pourriez prendre, une voiture ?...  
Voulez-vous que je dise à Dashood ?...

– Oh ! non, merci !... Non, je ne veux déranger personne ! Lord Felborne pourrait en être mécontent...

– Je doute qu'il y trouve à redire.

– Vous croyez ?... C'est que vous êtes si bonne !... Mais lord Felborne n'a aucune sympathie pour moi, et je ne veux certes pas paraître profiter de son absence pour m'attirer les bienfaits de la vôtre... Mais celle-ci m'est tellement précieuse, lady Felborne !... tellement précieuse !

Elle serra longuement la main de la jeune femme, qui ne répondit pas à cette étreinte. Il semblait à Serena qu'elle n'avait guère donné à Mrs. Adley des preuves de sympathie... Mais, enfin, s'il faisait plaisir à celle-ci d'y croire, peu importait !

Jane se leva au bout de cinq minutes. Il lui fallait répondre à une de ses amies qui venait de lui écrire une lettre désespérée.

– La pauvre chère est si malheureuse ! Son mari, sous prétexte d'affaires, passe une partie de

sa vie loin d'elle, occupé à se distraire, tandis qu'elle se morfond avec ses deux petits garçons dans un vieux manoir... Je vais essayer de la consoler, de l'encourager un peu... Pauvre petite Lizzy ! elle aimait tant son Andrew ! Et moi-même je le croyais si sérieux ! Ah ! vraiment, qu'il est difficile de savoir ce que vaut un homme !

Elle se tut un moment, le regard songeur, et, secoua la tête.

– C'est une si tendre petite nature, cette Lizzy ! Avec cela, une santé délicate... Elle faillit mourir lors de la naissance de son dernier enfant. À ce moment-là, Andrew Murchill se trouvait sur le continent – à Deauville, je crois, où il était assidu au Casino. Il prétendit n'avoir jamais reçu la dépêche lui annonçant l'état si grave de sa femme et arriva tranquillement une quinzaine de jours plus tard... Charmant, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête, en souriant avec amertume.

– Je ne dis pas qu'ils sont tous ainsi... mais beaucoup, du moins... Enfin, il faut se résigner, continuer d'accomplir son devoir. C'est ce que je



vais écrire à ma pauvre Lizzy.

Quand elle fut partie, Serena appuya contre le coussin brodé de la chaise longue sa joue pâlie. Son cœur se serrait sous l'étreinte d'une anxieuse tristesse. Un effroi jusqu'alors ignoré s'insinuait en elle... Effroi de quoi ? Elle ne savait au juste... Mais Jane Adley, en lui parlant du malheur de son amie, venait d'entrouvrir une porte sur des horizons encore nouveaux pour elle.

Cependant elle ne s'arrêtait pas à l'idée que Ralph avait usé d'un prétexte pour cette absence. Non, elle était bien certaine que ses affaires l'appelaient réellement à Londres. Mais il prolongeait peut-être son séjour parce qu'il n'était aucunement pressé de revoir cette petite Serena, épousée par on ne sait quelle fantaisie, – peut-être un peu aussi par compassion – et qu'il n'aimait plus, sans doute..., qu'il n'avait peut-être jamais véritablement aimée ?

Ainsi tourmentée de ces angoissantes pensées, la jeune femme vit arriver l'heure qui allait ramener lord Felborne. Un tremblement fébrile l'agita quand elle entendit dans le corridor son

pas ferme. La porte du salon s'ouvrit, et Ralph entra vivement, la physionomie tendue, le regard anxieux...

– Que me dit-on, Serena ?... Vous avez été malade ?

Il venait à elle, se penchait en lui prenant la main entre les siennes, un peu frémissantes et en attachant des yeux émus, inquiets, sur le visage amaigri où montait en ce moment une vive rougeur.

Elle balbutia :

– Comment !... vous le saviez... Je vous l'ai écrit et Beckwint aussi...

– Que me dites-vous là ? Je n'ai jamais reçu un mot de Beckwint... Et quant à vous, rien dans vos lettres n'a pu me donner l'idée que vous ne fussiez pas en parfaite santé.

– Cependant, Ralph, je vous assure !... Ces deux lettres ont été écrites ! Bessie a pris la mienne pour la joindre au courrier. Et celle de Beckwint était partie deux jours avant.

– Voilà qui est véritablement

incompréhensible ! Je vais faire une enquête immédiate à ce sujet. Deux lettres perdues, c'est un peu trop fort !... Mais parlons de vous, Serena. Que vous est-il donc arrivé ?

Il s'asseyait près d'elle, mettait un baiser sur son front, sans quitter la main brûlante qui tremblait un peu dans la sienne. Son regard adouci, ému, enveloppait la jeune femme... Et le cœur de Serena se dilata soudainement.

En quelques mots, elle lui parla de sa maladie. Il l'interrogea sur les prescriptions du médecin, s'informa avec sollicitude de ce qu'elle ressentait et se déclara très mécontent de ce qu'on ne lui eût pas télégraphié.

– J'aurais remis mon voyage en France à plus tard. Rien ne pressait... Beckwint s'est conduite ridiculement, eu cette circonstance !

– Mais elle vous avait écrit...

– Oui, évidemment... C'est bizarre, cela !... Avez-vous dîné, ma chère Serena ?... Non ?... Eh bien !

– Je vais donner l'ordre qu'on nous serve tous

deux ici. Voulez-vous sonner Bessie ?

Quand la femme de chambre appelée se fut retirée pour prévenir le maître d'hôtel, Ralph se leva en disant :

– Je vais maintenant quitter mes vêtements de voyage, et je reviens. À tout à l'heure, Serena !

Il fit un pas vers la porte, puis s'arrêta en regardant la jeune femme.

– Dites-moi donc pourquoi, dans vos dernières lettres, vous ne faisiez pas allusion à votre santé ?... Ceci, encore, n'a pas peu contribué à me maintenir dans l'erreur.

Elle rougit, et ses cils battirent sur son regard gêné.

– Je pensais que... je ne voulais pas vous ennuyer à ce sujet...

– Comment ?... Je ne comprends pas. Il pouvait être question, en cette circonstance, d'inquiétude, mais non d'ennui...

Elle balbutia :

– Comme vous ne m'en parliez pas dans vos

lettres, je croyais que... que vous n'y attachiez pas d'importance.

– Ah ! bon ! vous me jugiez complètement indifférent à votre maladie ?

Une lueur d'ironie traversait le regard qui s'attachait sur la jeune femme avec une sorte d'ardeur concentrée.

Elle rougit plus fort, sans répondre. Des larmes remplissaient les beaux yeux, à l'ombre des cils tremblants... Ralph s'avança et mit sa main sur la chevelure brune.

– Il faut calmer cette folle imagination-là, Serena. Elle vous conduirait, voyez-vous, trop loin, ma chère enfant... Et je dois vous assurer que je suis quelque peu peiné de constater combien vous doutez de mon affection pour vous.

Elle se souleva un peu, en le regardant avec une surprise joyeuse.

– Oh ! Ralph !... pardonnez-moi !... Je suis folle, c'est vrai ! Toujours vous avez été si bon !... Oh ! ne croyez pas que je sois ingrate ! C'est parce que je vous aime tant, au contraire,

que je... que je m'inquiète à tort...

D'un geste spontané, elle saisit la main de son mari et y appuya ses lèvres.

C'était la première fois qu'elle se laissait aller à lui révéler aussi vivement sa pure et profonde tendresse.

Ralph tressaillit. Un frémissement courait sur son visage, et son regard se troubla pendant quelques secondes.

Il retira sa main avec une sorte d'impatience, en disant d'une voix dont les intonations mécontentes et railleuses à la fois semblaient un peu forcées :

– Quelle petite fille romanesque vous êtes ! Enfin, c'est de votre âge ! Bientôt vos idées évolueront, par la force des choses, et vous deviendrez une jeune femme très raisonnable... telle que je désire que vous soyez...

Il s'éloigna, laissant Serena toute frémissante, partagée entre une joie indécise et la tristesse inquiète que venaient de jeter en son âme les dernières paroles de Ralph.

## XII

En même temps que lord Felborne était revenu Christopher, qui avait terminé en France les divers arrangements nécessités par le départ de son maître. Le mobilier avait été vendu au nouvel ingénieur qui venait de s'installer au pavillon. Ralph, au passage, s'était arrêté pour saluer les Sorbin et serrer la main de M. Beckford, Quant à Simonne et à sa grand-mère, il les avait volontairement oubliées, ainsi qu'il le dit en souriant à Serena, le lendemain.

La jeune femme murmura :

– Pauvre cher petit pavillon !... Je l'aimais bien... J'y ai été heureuse...

Ralph dit d'un ton de brève ironie :

– Croyez-vous ne pas l'être ici ?

– Oh ! je ne veux pas dire cela !... Mais l'existence était plus simple, là-bas, plus

appropriée à l'éducation modeste que j'ai reçue...

Elle n'osa ajouter : « Il me semble que nous étions aussi plus proches l'un de l'autre. »

Ralph eut un rire légèrement sardonique.

– Je doute que vous regrettiez longtemps cette existence-là ! Dans trois mois d'ici, vous aurez changé de sentiments, je vous l'affirme !... Et, tenez, voici qui va peut-être commencer de dissiper vos regrets...

Il se levait, allait prendre sur une table des écrins qu'il y avait déposés en entrant dans le salon de sa femme et revenait à Serena.

– Ceci vous prouvera que je ne vous oubliais pas. D'ailleurs, le voyage que j'ai fait à Paris était surtout à votre intention. Je me suis entendu avec l'un des premiers faiseurs pour qu'il envoie prendre vos ordres, au sujet de vos toilettes...

Tout en parlant. Ralph ouvrait les écrins. Serena eut un éblouissement. Sur le satin, sur le velours, des gemmes précieuses étincelaient, admirablement serties.

– Oh ! que c'est beau !... Vraiment, c'est trop



beau !... Je n'ai jamais rien imaginé de semblable !

– Que direz-vous devant les pierreries des Felborne ? Je vous les montrerai un de ces jours, et je les ferai monter pour vous, cet hiver.

Il détacha un collier d'émeraudes et le mit un instant autour du cou de la jeune femme.

– Oui, cela vous ira très bien... Dans quelques mois, vous pourrez le porter : votre deuil sera fini.

Serena considérait les bijoux superbes, un à un, avec admiration. D'un coup d'œil aigu et presque anxieux, eût-on dit, Ralph suivait sur sa physionomie toutes ses impressions.

– Oh ! c'est vraiment merveilleux !... Je vous remercie, Ralph, de m'avoir ainsi gâtée !... royalement gâtée !

Ses yeux souriants et tendres se levaient sur lui, tandis qu'elle lui tendait la main en un geste de grâce timide.

– Oh ! Je suis très remercié, du moment où vous êtes contente !... D'ailleurs, avec des bijoux,

des toilettes, on est toujours sûr de faire plaisir à une femme.

Le sourire s'effaça des lèvres de Serena. Dans l'accent de Ralph, une note de froid sarcasme venait de la surprendre, de l'impressionner désagréablement.

Elle dit d'un ton sérieux :

– Oui, et c'est assez naturel – à condition que nous ne mettions pas ces satisfactions inférieures en première ligne dans notre existence.

– Voilà !... mais combien résisteront à cette tentation ? Combien feront passer les satisfactions inférieures après le devoir, après la simple honnêteté ?

Elle dit gravement :

– Oh ! beaucoup plus que vous ne le pensez, je l'espère !

Il eut un léger mouvement d'épaules. D'une main un peu nerveuse, il remit les bijoux dans leurs écrins... Serena appuyait sa tête contre les coussins de la chaise longue. L'animation un instant apparue sur son visage s'évanouissait, et

ses yeux, tout à l'heure brillants, redevenaient mélancoliques.

Ralph jeta un coup d'œil vers elle, et son regard s'assombrit.

– Je crois, ma chère amie, que nous ferons bien de mettre en pratique, dès demain, l'une des prescriptions que le docteur vous a faites ce matin, c'est-à-dire la promenade en voiture. Votre mine a besoin de se refaire. Pour obtenir très vite ce résultat, nous irons chercher l'air vivifiant de la forêt.

Elle eut un sourire qui éclaira tout son visage un peu émacié en répondant :

– Oh ! je ne demande pas mieux !

Car ces promenades avec Ralph, ce serait délicieux... Et peut-être, peu à peu, arriverait-elle à vaincre cet obstacle indéfinissable qu'elle sentait entre lui et elle !

Vers la fin de l'après-midi, elle vit apparaître lady Dorothy avec Nell. La vieille demoiselle avait sa mine la plus mélancolique. Elle apprit à Serena que Mrs. Adley quitterait demain

Leinborough-Castle, pour aller s'installer à White-Cottage.

– Auparavant, elle viendra vous faire ses adieux, si vous le voulez bien.

– Mais je ne serai pas ici demain dans l'après-midi, précisément ! Je sortirai en voiture avec Ralph... Dites à Mrs. Adley que j'irai lui rendre visite dans sa nouvelle demeure, ma cousine... Et j'espère bien que nous verrons encore quelquefois Nell par ici ?

L'enfant, qu'elle tenait sur ses genoux, appuya câlinement sa joue contre son épaule.

– Oh ! oui, lady Serena, je viendrai !... C'est-à-dire... si lord Felborne le veut bien !

Son regard inquiet faisait le tour du salon, comme si elle craignait que le nouveau seigneur de Leinborough-Castle lui apparût tout à coup.

– Certainement, il le voudra, Nell.

Lady Dorothy murmura en prenant un air pathétique :

– Ma pauvre Jane s'imagine que Leinborough-Castle lui sera fermé... Je lui dis bien cependant

que la... l'antipathie de lord Felborne à son égard n'ira pas jusque-là et qu'elle pourra venir me voir quelquefois...

– Mais certainement ! Je suis persuadée que Ralph trouvera cela fort naturel !... Mrs. Adley exagère, je le crois.

Lady Dorothy leva les yeux au ciel, en marmottant :

– Je le lui dis... je le lui dis... Pauvre chère !

Quand, le lendemain, Serena parla à son mari de la visite promise à White-Cottage, Ralph eut un léger froncement de sourcils.

– Ceci ne me convient pas beaucoup, ma chère amie. Il n'entre pas dans mes idées que vous soyez en relations avec Jane Adley.

– Je n'y tiens aucunement. Mais j'ai pensé qu'il serait peut-être poli...

– Oui, évidemment... Faites cette visite, mais tenez-vous toujours sur la réserve avec Mrs. Adley, car elle est du bois dont on fait les intrigantes.

– Vous êtes peut-être trop sévère, Ralph !

– Non, certes. Je la connais bien, et il est de mon devoir de vous prémunir contre elle – d’autant plus que je ne suppose pas qu’elle ait à votre égard des sentiments très bienveillants.

Ces paroles laissèrent la jeune femme un peu intriguée et désireuse d’en savoir davantage. Mais ses habitudes de discrétion, et cette timidité dont elle conservait toujours quelque chose près de Ralph arrêtaient les questions sur ses lèvres.

Jane qui n’avait pas, la veille, paru au dîner, – elle souffrait de névralgies, avait dit lady Dorothy – vint, ce soir-là, s’asseoir pour la dernière fois à sa place, près de Serena. Elle était gracieuse, doucement souriante à son ordinaire. Pas une fois elle ne fit allusion à son départ, jusqu’au moment où, prenant congé de Ralph et de Serena, elle dit à celle-ci :

– J’aurai donc, lady Serena, le très grand plaisir de vous voir à mon nouveau logis ?

La jeune femme répondit d’un ton réservé :

– Je compte, en effet, vous y faire une visite, mistress Adley.

– Vous serez la très bienvenue !... Et, une fois de plus, lord Felborne, laissez-moi vous remercier au nom de ma petite Nell...

Elle attachait sur Ralph ses yeux bleus, suavement doux. Puis elle ajouta d'un ton de timide déférence :

– Si vous vouliez accompagner lady Felborne, lors de sa visite, ce serait un précieux honneur pour White-Cottage et pour ses occupantes.

Ralph dit avec une froide politesse :

– Je ne vois pas que cela me soit possible, mistress Adley... Mais je vous souhaite heureuse existence dans votre nouveau logis.

Serena, qui regardait en ce moment la jeune veuve, vit se contracter le fin visage et s'assombrir les yeux si bleus... Cela ne dura que deux secondes. Tout aussitôt, Jane dit du même air doux et grave :

– Je vous remercie, milord.

Une huitaine de jours plus tard, Serena se rendit à White-Cottage.

Ce petit logis s'élevait à deux kilomètres environ du château. Il se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage en pierre grise, que recouvraient des feuillages grimpants. Un étroit jardinet le précédait, et un autre, un peu plus grand, s'étendait par derrière.

Les pièces, petites, étaient garnies de vieux meubles sans valeur et de tentures fanées. Ainsi que l'apprit Jane à Serena, ce cottage, bâti un siècle auparavant, avait toujours abrité des parentes pauvres.

Elle dit cela sans amertume, de son air invariablement calme et résigné.

Une fillette d'une quinzaine d'années faisait le service. Quant à Nelly, sa mère seule s'en occupait.

La petite semblait triste, un peu souffrante. Jane expliqua, en caressant tendrement les cheveux blonds, qu'elle ne pouvait se consoler



d'avoir quitté Leinborough-Castle.

– C'est une petite nature très sensible, ajouta-t-elle mélancoliquement. Puis, ici, nous sommes bien solitaires !... Si au moins, chère lady Felborne, elle pouvait vous voir quelquefois ! La chérie s'est prise pour vous d'une affection incroyable !

Serena, emportée par son attrait pour l'enfant et par la compassion que lui inspirait son petit air mélancolique, dit spontanément :

– Mais amenez-la-moi souvent !... Je ne demande pas mieux !

– Vous êtes mille fois bonne, lady Serena !

Deux mains fraîches saisissaient celles de Serena, les pressaient fortement...

– Mais je n'oserais... Lord Felborne pourrait en être mécontent...

– Je ne crois pas... En tout cas, je puis l'envoyer chercher quelquefois, ou bien venir moi-même...

– Oh ! oui, venez !... venez voir une pauvre solitaire, je vous en prie !

Serena regretta aussitôt cette offre imprudente, en songeant à ce que son mari lui avait dit au sujet des relations avec Mrs. Adley.

Elle s'était laissée emporter par son bon cœur qui, malgré sa prévention contre cette jeune femme, éprouvait quelque pitié pour elle – et surtout pour l'innocente Nell.

Mais elle pensa :

« Je m'arrangerai pour voir la mère le moins possible. Il me sera facile d'envoyer chercher Nell, de temps à autre. Elle me tiendra compagnie quand Ralph ne sera pas là. »

Car, après avoir accompagné pendant quatre jours de suite sa femme dans ses promenades en voiture, lord Felborne la laissait maintenant les faire seule. Il était, disait-il, fort occupé avec ses régisseurs. Le domaine se trouvait en mauvais état, et le nouveau lord entrevoyait déjà maintes améliorations à y apporter.

Tout ceci, naturellement, lui prenait beaucoup de temps, et il lui en restait bien peu pour s'occuper de sa jeune femme.

Cependant Serena pensait parfois que, s'il l'eût voulu, il pouvait...

Mais elle s'efforçait de ne pas s'attacher à cette idée que Ralph s'éloignait d'elle volontairement. Devant, lui, elle restait discrètement gaie, d'humeur égale et charmante, sans oser lui montrer son amour si profond. Quand elle était seule, son dur souci s'imposait plus fortement à elle. Mais elle priaît avec une confiante ferveur, et Dieu ramenait la paix en son cœur.

Sa santé se remettait vite, au bon air de Leinborough-Castle. Ralph, sur ce point, lui témoignait de la sollicitude et veillait à ce qu'elle exécutât les prescriptions du docteur Dugvil. D'ailleurs il ne négligeait rien de ce qui pouvait la distraire ou lui être agréable. Des livres, des revues arrivaient pour elle ; d'élégantes toilettes de deuil étaient commandées dans les premières maisons de Paris... Une quinzaine de jours après son retour, Ralph lui offrit une charmante voiture attelée d'un petit cheval, qu'elle pouvait conduire elle-même.

– Ce sera plus agréable pour vous, déclara-t-il. Vous emmènerez Jack comme groom ; c'est un garçon doux et tranquille, en qui vous pouvez avoir toute confiance.

Serena remerciait, mais sans élan. Ralph, en ces occasions, avait trop l'air de remplir un devoir... Et, en se rappelant certaines de ses paroles, Serena songeait :

« S' imagine-t-il, vraiment, que tout son luxe, tous ses présents et ces plaisirs du monde qu'il me promet pour la fin de notre deuil peuvent compenser l'affection qu'il semble me retirer, après me l'avoir montrée un peu – si peu ! – dans les premiers temps de notre mariage ? »

## XIII

Un après-midi, Serena vint s'asseoir avec Nell au bord du petit lac que des arbres centenaires entouraient d'un cadre majestueux.

Elle avait été chercher l'enfant à White-Cottage, situé à une courte distance de là. Dans la salle à manger, elle avait trouvé Mrs. Adley astiquant les vieux meubles d'acajou, la jeune servante, très inexpérimentée, n'arrivant pas à faire la moitié de l'ouvrage. Le sourire aux lèvres, Jane disait :

– Heureusement, je puis l'aider... Cela m'occupe... de manière un peu fatigante, il est vrai, car je n'y suis pas accoutumée.

Serena lui offrit de l'aider. Mais la jeune veuve se récria, avec un regard sur les doigts fins, où brillaient deux gemmes superbes :

– Oh ! par exemple !... Avec vos jolies mains !

Serena se mit à rire.

Mes jolies mains se connaissent à ces sortes de travaux... et à d'autres plus durs !

– Comment cela ?

En quelques mots, Serena lui dit quelle avait été sa vie, avant son mariage.

Jane, en l'écoutant, laissait échapper des petites exclamations de pitié...

– Oh ! vraiment !... Pauvre chère !... Oui, je vois que, vous aussi, vous avez connu des jours durs... Mais ! Maintenant, c'est fini ! Vous voilà au port, heureuse, comblée... Ralph... lord Felborne, veux-je dire, a agi à votre égard de façon chevaleresque. D'ailleurs, vous le méritez bien... et vous faites une très jolie comtesse de Felborne.

Maintenant, hors de la présence de Mrs. Adley, Serena regrettait de lui avoir ainsi parlé d'elle-même. De nouveau, les conseils de défiance donnés par Ralph lui revenaient à l'esprit... Mais, devant Jane, elle les avait oubliés. Il existait chez cette femme tant de souple

séduction !... Elle semblait sincère, véritablement sincère... Non prévenue, Serena aurait eu confiance en elle. Mais Ralph devait la connaître, lui... À moins que le ressentiment ne le rendît injuste, peut-être ?

Le regard pensif de Serena suivait le vol d'une libellule, parmi les nénuphars, qui s'étendaient sur l'eau d'un vert profond, éclairée par le soleil lentement abaissé derrière les frondaisons du parc. Puis ce regard vint à Nell et s'y arrêta...

L'enfant était assise sagement, avec Trib sur ses genoux. Serena ne retrouvait plus chez elle la vivacité des premiers temps ni cette spontanéité si délicieuse. Il semblait qu'une préoccupation demeurât sans cesse dans ce petit cerveau et gênât jusqu'aux mouvements de Nell.

Était-elle malade ? Quand la jeune femme l'interrogeait, elle répondait négativement. Mais son visage était amaigri et ses yeux fatigués – trop sérieux aussi !

Elle témoignait à Serena une affection très ardente, et restait longuement assise près d'elle, occupée à la regarder, comme en ce moment.

La jeune femme lui sourit, puis reprit machinalement l'ouvrage de crochet qu'elle emportait dans ses promenades.

Il y avait maintenant presque deux mois qu'elle était arrivée avec Ralph à Leinborough-Castle. Elle commençait d'y avoir ses habitudes, ses occupations réglées, et de s'attacher à la vieille demeure seigneuriale, où tout d'abord elle s'était sentie si dépaysée. Chaque matin, elle se rendait à la messe, puis elle conférait avec la femme de charge et le maître d'hôtel et travaillait ensuite à des ouvrages destinés aux œuvres charitables. L'après-midi, elle faisait une promenade et lisait, prenait des notes, pour compléter son éducation intellectuelle.

Elle ne voyait guère Ralph qu'aux repas et à l'heure du thé. Parfois, après le dîner, il restait près d'elle, une demi-heure. Distraitement il parcourait un journal, parlait des améliorations en cours sur le domaine, s'informait du but que Serena avait donné à sa promenade. Puis il se retirait pour travailler dans son appartement.

Combien, plus que jamais, la jeune femme



regrettait leur existence modeste dans le petit pavillon de la fabrique Sorbin !

Elle souffrait profondément de cette froideur que ne pouvaient compenser les attentions courtoises de Ralph, l'empressement qu'il mettait à prévenir ses désirs.

Pourquoi semblait-il ainsi s'écarter d'elle ?... Vainement, elle cherchait à en découvrir le motif. Ralph, sous ce rapport, restait énigmatique pour la jeune femme aimante et inquiète, qui s'imaginait que lord Felborne regrettait de l'avoir épousée.

Et pourtant — Serena l'avait remarqué, particulièrement un jour où un étranger, sir Andrew Birney, membre du Parlement, avait dîné à Leinborough-Castle — Ralph était fier de la beauté de sa femme. En outre, il lui avait déclaré, plus d'une fois, qu'elle se mettait fort bien à son rôle de châtelaine et qu'elle aurait de grands succès dans le monde... Son orgueil, seul, était donc satisfait, dans ce mariage ? Il se souciait peu, sans doute, du jeune cœur plein de tendresse à son égard et qui souffrait tant de son

indifférence.

Ainsi, une fois de plus, ces pensées inquiètes lui revenaient à l'esprit, tandis qu'elle travaillait distraitement devant le lac aux eaux vertes, caressées par le soleil.

La voix de Nell l'enleva tout à coup à ses réflexions.

– Lady Serena, voilà lord Felborne !

Serena leva la tête et vit son mari qui venait vers elle.

Il tenait une lettre à la main et la tendit à sa femme, en répondant par un bref « bonjour, petite » au craintif salut de Nell, qui s'était levée à sa vue.

– Il y avait ceci pour vous dans le courrier, Serena.

– C'est d'Émilienne... Elle doit être en vacances, maintenant.

C'était en effet une lettre de la cadette des Beckford. Elle se trouvait au logis paternel et confiait à sa cousine combien, au bout de quelques jours seulement, elle s'y trouvait

malheureuse, par la faute de sa grand-mère, de sa sœur et de son frère.

« En outre, je suis malade – très, très anémique, dit le docteur. Mais Simonne prétend que cela se guérira tout seul. En attendant, je me sens très faible, et je crois que je suis en train de m'en aller.

» Si au moins tu étais là, ma chère Serena !... Tu te montrais si bonne pour moi, tu me consolais si bien ! Mais, toi aussi, tu souffrais ici... tandis que, maintenant, tu es heureuse ! Alors, je n'ose rien regretter...

» Grand-mère et Simonne sont furieuses de voir que tu ne leur écris pas. Elles disent que tu fais la fière, maintenant... Mais, moi, je suis bien sûre qu'il n'en est rien et que tu aimes toujours la petite Emmy. »

Des larmes vinrent aux yeux de Serena... Pauvre Emmy, comme on sentait qu'elle souffrait !... Ah ! si elle avait pu faire quelque chose pour elle !... Si, par exemple, elle avait pu la faire venir quelque temps ici, pour jouir de cet air pur, et l'éloigner de sa grand-mère, de sa

sœur.

Mais elle n'oserait le demander à Ralph, mal disposé en faveur de sa famille.

Lord Felborne s'était écarté de quelques pas et paraissait absorbé dans la contemplation de l'étang. En entendant le froissement de la feuille que repliait sa femme, il se détourna.

– Que vous dit votre cousine, Serena ?... Rien de nouveau chez les Beckford ?

– Rien du tout... M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne m'en veut de ce que je ne leur écris pas...

Bien dommage, vraiment !... Il faut convenir qu'elles ont de l'aplomb, après la façon dont elles se sont conduites à votre égard !

– Maintenant, c'est Emmy qui endure leurs méchancetés. La pauvre petite m'écrit une lettre bien triste... Voulez-vous voir ?

Elle lui tendait la feuille. Ralph la prit, la parcourut rapidement et la rendit à sa femme.

– Oui, elle doit être fort malheureuse... Si cela vous fait plaisir, Serena, vous pourriez l'inviter à venir passer un mois ou deux ici ?

Une lueur joyeuse éclaira le regard de la jeune femme.

– Oh ! Ralph, je ne demande pas mieux !... Cela ne vous contrariera pas trop ?

– Mais aucunement, si cette jeune file ne ressemble pas à sa grand-mère et à sa sœur.

– Oh ! non, certes ! Vous comprenez bien que, sans cela, je n'aurais pas tant d'affection pour elle.

Ralph se mit à rire.

– Je m'en doute !... Eh bien ! adressez-lui votre invitation, en la faisant passer par M. Beckford... Les autres vont être furibondes, par exemple ! Elles sont capables d'empêcher la pauvre enfant de venir !

– En effet, ce n'est pas impossible... Il faudrait que mon cousin eût le courage d'imposer sa volonté.

– L'aura-t-il ?... Enfin, nous verrons !... Vous partez ?

Serena, qui rangeait son ouvrage, répondit :

– Oui. Il est cinq heures. Je vais reconduire Nell à sa mère.

Un pli léger se forma sur le front de lord Felborne, et un regard sans bienveillance effleura l'enfant, qui restait muette, les yeux baissés.

Ralph tendit la main à sa femme, pour l'aider à se lever. Puis il ordonna, s'adressant à Nell :

– Passez devant, petite fille.

Ils s'engagèrent dans le sentier qui longeait le lac, sur la droite. De longues traînées de soleil se répandaient sur les eaux vertes, ridées par un vent léger. Des insectes tournoyaient dans la lumière, le long des berges... Ralph, qui suivait sa femme dans la sente étroite, se rapprocha d'elle quand le chemin s'élargit un peu. Il dit d'un ton mécontent :

– Je crains que vous ne voyiez trop souvent Mrs. Adley, en dépit de mes recommandations, Serena.

Elle leva sur lui son regard droit et sérieux.

– Peut-être un peu trop, en effet. J'y ai été entraînée à cause de l'enfant... Puis je n'ose avoir

l'air de repousser les amabilités de cette jeune femme...

Il eut un rire sardonique.

– Vous en avez un peu pitié, au fond, j'en suis sûr ?... Ah ! Je la connais bien là, habile à se servir de tout pour atteindre son but ! Elle a vu que vous étiez bonne, que l'enfant vous intéressait... et elle vous joue la comédie de la veuve malheureuse, de la mère inquiète pour l'avenir de sa fille, de la femme, résignée, courageuse, sous les coups de l'adversité... Oui, je vois cela d'ici !

Il rit de nouveau.

– Ah ! Comédienne !... triple comédienne ! Mais je comprends que vous vous y laissiez prendre, Serena, puisque moi, autrefois... Mieux vaut que je vous le dise. Vous comprendrez alors plus facilement ma façon d'agir à son égard... Elle et moi avons été fiancés, il y a six ans.

Serena ne put retenir un mouvement de surprise et une exclamation étouffée :

– Fiancés ?

– Oui... Pas très longtemps, d'ailleurs. Nous n'en avons encore rien dit à personne, lorsque Emil Adley vint, sur la demande de lord Henry, s'installer à Leinborough-Castle. Aussitôt, Jane lui plut... et elle, de son côté, dressa vite de nouvelles batteries. Celui-là était le futur comte de Felborne, héritier d'une des plus grosses fortunes d'Angleterre. Moi, je semblais destiné à rester Ralph Hawton, dépourvu des biens de ce monde. Comment hésiter dans un tel choix?... Elle partit pour Londres, chez une amie, et de là m'écrivit une lettre, chef-d'œuvre d'hypocrisie, pour se dégager de sa promesse. Entre autres choses, elle disait qu'elle s'était trompée en croyant m'aimer, et qu'elle n'avait pour moi qu'une affection fraternelle. Cela, c'est le moyen classique pour s'excuser, dans un cas semblable...

Il eut un méprisant sourire... Serena l'écoutait avec une attention ardente.

– ... Je ne m'y suis pas trompé, d'ailleurs. Tout aussitôt, mes yeux se sont ouverts, et j'ai reconnu – un peu tard – la vérité de ces paroles dites un jour par ma mère, qui n'avait pas de sympathie



pour Jane : « Je crains que cette enfant ne soit que duplicité... » Il n'y avait bien que cela, en effet, dans cette âme de jeune fille. Jane Delson, coquette, sans cœur, femme perfide, s'était jouée de moi, tout simplement. Allumée de luxe, d'élégance, de grande vie, elle n'avait pas balancé à renier ses promesses, à me rejeter par-dessus bord, pour choisir celui qui, vraisemblablement, devait réaliser ses rêves ambitieux, dans un avenir peu éloigné.

Serena dit d'une voix étouffée par l'indignation :

– C'était odieux, en effet !... Je comprends. Ralph, que vous n'avez pu oublier... que vous avez souffert... ! surtout si vous l'aimiez beaucoup...

Il eut un léger rire plein de sarcasme.

– Oui, comme peut aimer un jeune homme de vingt-quatre ans, tout pétri d'illusions, croyant à mille choses stupides, telles que le désintéressement, la sincérité du cœur féminin. Ah ! Jane Delson s'est chargée de me désabuser !... Mais j'ai fait mon profit de

l'expérience. Quant à elle, vous comprenez maintenant pourquoi je la connais si bien ?

Serena murmura :

– Oh oui ! Je comprends !

– Vous concevez aussi quels doivent être les sentiments de cette femme, à votre égard ?... Ayant perdu, par la mort d'Emil, le bénéfice de sa trahison, il lui faut voir son ancien fiancé en possession de l'héritage de Felborne, et vous jouissant de tout ce qui faisait l'objet de ses rêves. Naturellement, elle ne peut que vous haïr... et chercher à vous nuire.

– Oh ! Ralph, vous pensez ?...

– C'est la simple évidence, avec une nature pareille.

– Eh bien ! Je me tiendrai sur mes gardes, désormais... D'ailleurs, elle ne m'inspirait pas de sympathie. Il n'y a que l'enfant qui est si gentille et qui m'aime beaucoup...

– Oui, c'est regrettable. Mais il faudra l'éloigner, peu à peu, à cause de la mère.

En regardant la petite fille qui marchait

sagement tenant Trib par sa laisse, Serena dit avec tristesse :

– Pauvre petite Nell !

Ralph dit avec ironie :

Mrs. Adley s'en servait pour vous apitoyer et vous attirer. Oh ! elle est habile, très habile ! Sa fausseté, n'est connue que de ceux qui en ont fait personnellement l'expérience, comme moi. Mais, alors, on la connaît bien, je vous assure !

– Il est vrai que si vous ne m'aviez pas prévenue contre elle, je l'aurais peut-être crue sincère... Cependant, dès le premier jour, elle ne m'a pas plu...

– Oui, malgré tout, quelque chose vous repoussait en elle... C'est que vous êtes si différentes... du moins pour le moment...

Serena leva sur son mari un regard surpris.

– Comment, pour le moment ?

Il hésita, puis se mit à rire, avec une froide raillerie.

– Eh oui ! Qui me dit que, dans quelques

années, vous n'aurez pas changé, vous ne serez pas devenue fausse et perfide, comme Jane et comme d'autres ?

– Oh ! Ralph !

Le reproche douloureux des beaux yeux veloutés, de la voix tremblante, fit tressaillir lord Felborne. Son regard s'adoucit aussitôt, et il sourit, en prenant la main de la jeune femme pour la glisser sous son bras.

– Voyons, ne prenez pas mes paroles au tragique ! Je suis persuadé que vous resterez une âme sincère, telle que vous êtes aujourd'hui, et qu'entre vous et Jane Adley il existera toujours un abîme... Avez-vous remarqué sa ferveur, à l'église, sa piété « sans distraction » ?

Serena inclina la tête, affirmativement.

– Elle était ainsi, autrefois. Elle jouait de la religion, supérieurement. J'y ai été pris... Et, à ce point de vue, elle m'a été néfaste. C'est à dater de ce moment que je suis devenu un indifférent.

Serena tressaillit d'émotion.

– Oh ! vraiment, serait-elle cause ?...

– Oui, son hypocrite dévotion m'éloigna à cette époque de la religion. Il faut avouer que j'étais assez tiède, alors. Car, enfin, je conviens volontiers que la fourberie d'une créature, le mauvais usage qu'elle fait des pratiques pieuses ne font pas une religion moins bonne et n'infirmement en rien nos propres devoirs à l'égard de Dieu. Mais la logique n'est pas le fait de l'homme... En définitive, si, au lieu d'une Jane Adley, j'avais rencontré à cette époque une femme loyale et fermement chrétienne, il est fort probable que je serais tout autre aujourd'hui.

Serena dit d'une voix frémissante :

– Vous pouvez changer... vous pouvez revenir à ces jours où vous remplissiez vos devoirs de religion...

– Il est plus difficile de revenir que de continuer, ma chère enfant. !

Le ton était léger, ironique. Néanmoins, Serena crut y sentir passer comme un regret, et elle pensa, toute pénétrée d'espoir :

« Oh ! Il est plus près que je ne le pensais !... »

plus près du retour ! »

Pendant un moment, ils marchèrent en silence. Puis Ralph dit d'un ton railleur :

– Pour achever de vous édifier sur Jane Adley, je vais vous montrer quelque chose...

D'une poche de son vêtement, il sortit un papier qu'il déplia sous les yeux de sa femme.

– ... Voici une note de couturière, toute récente, au nom de Mrs. Adley, mais qui m'est adressée. Comme j'ai payé les factures antérieures à la mort de mon cousin, on s'est imaginé que j'allais continuer ou, tout au moins, on a voulu faire cette tentative... Qu'en dites-vous, Serena ? Que possède-t-elle en fait de fierté, ou même de simple dignité, la femme qui, ayant été souffletée de mon indifférence, de mon dédain, dès le premier jour où j'ai paru à Leinborough-Castle, ne craint pas de s'abaisser à de telles manœuvres, par intérêt, par esprit de lucre ?

Serena, stupéfaite, murmura :

– Est-ce vraiment possible ?... Après la façon

dont elle s'est conduite à votre égard ! Vraiment, est-elle inconsciente ou...

– Cynique ?... La seconde hypothèse est la bonne, croyez-moi. Malheureusement pour elle, je suis devenu trop clairvoyant. Aussi vais-je, de ce pas, lui reporter la note qui s'est « égarée » chez moi. Elle comprendra et n'y reviendra plus.

Il remit la lettre dans sa poche et ajouta en jetant un coup d'œil sur la physionomie très émue de la jeune femme ;

– Maintenant, ne parlons plus de cette peu intéressante personne... Et, puisque nous voilà près du nouveau cottage des Molwell, allons le visiter.

## XIV

Sur une éminence boisée, au-dessus de la torrentueuse petite rivière qui longeait le parc, s'élevait un grand cottage à peine achevé. Lord Felborne le destinait à la famille de son fidèle Christopher. Jusqu'alors, les Molwell, petits tenanciers de Leinborough-Castle, vivaient dans une très modeste demeure. Ralph, connaissant l'affection que Christopher portait à sa sœur Esther et à ses neveux, leur donnait une situation qui les mettait tout à coup dans l'aisance.

Esther Molwell se trouvait à la porte du cottage avec sa fille Janic quand apparurent les châtelains. Aussitôt elle s'avança, en donnant les témoignages de la plus profonde déférence. Avec elle, lord et lady Felborne visitèrent l'habitation non encore meublée, tandis que Nell restait près de Janie, qu'elle aimait beaucoup... En sortant, Ralph dit à sa femme, en lui désignant la jeune



filles, une gentille blonde toute rougissante :

– Vous plairait-il, Serena, d’avoir cette jeune personne comme seconde femme de chambre ?... Je sais, par Christopher, que ce serait son rêve...

– Oh ! bien volontiers !

– Donc, c’est entendu ?... Vous êtes consentante, mistress Molwell ?

– Je crois bien, Votre Seigneurie !... C’est un honneur pour nous et une grande joie !...

Tandis que Ralph et Serena s’éloignaient, la mère et la fille les suivirent des yeux. Et Janie dit avec enthousiasme :

– Comme elle est belle, la jeune lady, maman. Quels yeux magnifiques !... Elle est tout à fait assortie à lord Ralph, qui est si bien !

Esther secoua la tête.

– Oui... mais votre oncle Christopher prétend qu’elle n’est pas bien heureuse. Non pas que lord Felborne soit mauvais pour elle !... Mais, enfin, il n’est pas ce qu’il devrait être... Et pourtant elle est si charmante ! Il y a des choses bien difficiles à comprendre en vérité !

White-Cottage se trouvait à cinq minutes de la nouvelle habitation des Molwell. Comme Ralph et Serena s'en approchaient, les sons d'un piano parvinrent jusqu'à eux.

Lord Felborne dit avec un petit ricanement sec après avoir écouté un instant :

– Elle joue une romance de Mendelssohn, autrefois mon morceau préféré ! Quelle coïncidence ! C'est à demander si elle n'a pas une double vue !... Écoutez !... Quel art, dans la façon de nuancer ! Quelle souplesse dans ce jeu !... Et, là encore, elle sait exprimer des sentiments qu'elle n'a jamais éprouvés.

Nell, ayant pris les devants, sonnait à la porte du cottage. Ce fut lady Dorothy qui ouvrit. Elle eut un sursaut à la vue des visiteurs ; puis, aussitôt, un sourire forcé vint à ses lèvres.

– Ah ! Vous venez faire une petite visite à la solitaire ?... Elle en sera charmée...

Ralph dit tranquillement :

– Non, il s'agit seulement de réparer une erreur.

Le piano s'était tu. Dans le vestibule étroit apparut Jane, souriante, fort jolie dans sa toilette d'une élégante simplicité.

– Lord et lady Felborne !... Quelle bonne surprise !... Entrez donc, je vous en prie !

– Inutile, mistress Adley. Je voulais simplement vous remettre ce papier, qui s'est égaré chez moi par erreur d'adresse.

– Il lui tendait la note qu'il avait, tout à l'heure, montrée à Serena.

Une vive rougeur monta aux joues de Jane, et Serena crut voir trembler les lèvres fines.

La jeune veuve s'écria d'un ton de confusion :

– Oh ! pardon !... Quelle ridicule erreur, en effet ! Veuillez l'excusez, milord !... Sans doute cette couturière aura perdu l'adresse que je lui avais donnée...

– Sans doute. Enfin, vous pourrez remédier à cela, maintenant.

– Certes et tout aussitôt !... Quoiqu'il n'y ait rien de pressant, car, maintenant, je n'aurai pas besoin de ses services d'ici longtemps !

Elle dit cela d'un air grave et modeste. Puis, souriant de nouveau, elle demanda :

– Vous allez nous faire le plaisir de prendre le thé avec nous ?

– Je regrette de devoir vous répondre par un refus. Ma femme et moi rentrons à l'instant au château...

Le ton, froid et péremptoire, ne laissait pas place à l'insistance.

Jane s'adressa à Serena :

– Chère lady Serena, décidez lord Felborne ! Je serais si heureuse de vous offrir un instant ma modeste hospitalité !

Froidement, elle aussi, Serena répondit :

– Cela nous est impossible, mistress Adley.

Tous deux prirent congé, brièvement, de la jeune femme et de lady Dorothy. Quand ils furent à quelque distance du cottage, Ralph se tourna vers Serena.

– Eh bien ! vous l'avez vue ?... Je lui donne un soufflet et elle n'en est que plus aimable ! C'est

vraiment délicieux !

Il laissa échapper un rire mordant.

Serena murmura :

– Oh ! je ne puis comprendre comment elle ose !... Vraiment, Ralph, si ce n'était vous qui me l'aviez appris, j'aurais peine à croire que de tels souvenirs sont entre elle et vous !

– Il est certain qu'elle joue supérieurement son rôle !... Mais il est une chose que je voudrais savoir c'est si Dorothy est sa dupe ou sa complice. Vous avez remarqué comme elles sont intimes ?

– En effet. Lady Dorothy se rend presque quotidiennement chez Mrs. Adley, et l'on voit qu'elle l'a en grande affection.

– Il en a toujours été ainsi. Dorothy, nature cauteleuse, est d'ailleurs faite pour s'entendre avec cette femme. Tout au contraire, Sabina, comme ma mère, n'a jamais eu de sympathie pour Jane.

Serena fit observer :

– Je la crois bien atteinte, cette pauvre Sabina

Elle a, par moments, une mine blafarde qui n'annonce rien de bon, et on la sent très fatiguée, à certains jours surtout.

– Oui, je l'ai remarqué. Mais elle dit cependant qu'elle n'est pas plus mal... C'est une bonne personne celle-là...

Au bout d'un instant de silence, il conclut, d'un ton d'impérieuse décision :

– Je ferai comprendre à Dorothy que ces relations me déplaisent et qu'il lui faut choisir entre Leinborough-Castle et White-Cottage.

Serena fit observer :

– Ce serait peut-être exagéré... et trop cruel.

Il la regarda d'un air ironique.

– Vous vous imaginez que ces femmes-là ont un cœur sensible comme le vôtre ?... Elles ne souffriront pas, du moins pas comme vous le pensez. La sympathie qui les rapproche est faite simplement de défauts communs, de haines semblables.

– De la haine ?... Pourquoi lady Dorothy en aurait-elle ?

– Le sais-je ? Il y a des êtres qui la cultivent tout au long de leur vie. Dorothy est ainsi. Elle détestait, lord Felborne parce qu'elle était sous sa dépendance ; ma mère, parce qu'elle était bonne et que lord Henry lui témoignait beaucoup de considération... moi, parce que j'étais franc, que je la perçais à jour... et maintenant parce que j'ai irrévocablement rejeté dans le néant les rêves ambitieux de sa chère Jane... Quant à vous, Serena... son regard glissa sur le charmant visage, sur les yeux émus et graves.

– ... Quant à vous, il apparaît très évident qu'en dépit de ses airs doucereux à votre égard vous n'êtes pas beaucoup mieux partagée. Ainsi donc, déliez-vous d'elle, déliez-vous de Jane. Tenez la première à l'écart, discrètement ; et quant à l'autre... eh bien ! Tournez-lui le dos si cela vous convient ! C'est tout ce qu'elle mérite.

Serena dit pensivement :

– C'est la petite fille qui me fait de la peine. Elle a l'air triste, je trouve, depuis quelque temps.

– Sa mère la rend malheureuse, sans doute ?

– Je ne sais... Quand je l’interroge, elle paraît embarrassée et je ne puis obtenir de réponse...

– Eh bien ! C’est clair : on lui a fait la leçon ! Elle ne doit rien dire de ce qu’elle peut voir ou entendre à White-Cottage : les colères de la douce Jane, ses conversations avec Dorothy, etc. Et la petite, devant vos questions, ne sait trop comment s’en tirer.

– Vraiment, vous pensez ?...

– Oh ! c’est très clair, vous dis-je. Aussi est-il préférable de ne pas vous prêter à cette comédie, dont l’enfant est l’instrument inconscient.

– Oui, je le comprends...

Avec émotion, la jeune femme ajouta :

– Pauvre petite Nell !

– Je le regrette, puisqu’elle était une distraction pour vous... Mais nous vous en trouverons d’autres. Dans quelques jours, la première période de notre deuil étant passée, je vous mènerai rendre visite aux principales personnalités des alentours, et vous pourrez prendre part à quelques réunions, en donner



même à Leinborough-Castle, car nous ne sommes pas très rigoureux, en Angleterre, pour le deuil.

Serena murmura :

– Je ne sais trop si ce sera une distraction pour moi...

– Que dites-vous là ?

– Je serai gauche, gênée... Je ne suis pas du tout accoutumée au monde...

Il répéta avec un petit rire d'ironie :

– Gauche ?... gênée ?

Son regard enveloppait la jeune femme, souple, aisée, infiniment élégante dans sa robe de foulard sobrement ornée de broderies mates. Et les derniers rayons du soleil éclairaient l'harmonieuse beauté de ce visage, le pur et doux éclat de ces yeux noirs veloutés.

Ralph détourna les siens, en ajouta d'un ton moqueur :

– Vous vous calomniez, ma chère. Si j'étais plus habile faiseur de compliments, je vous en adresserait un, pour vous rassurer. Mais point

n'en sera besoin je crois. Vous devinerez vite ce que l'on pensera de vous, et toute inquiétude disparaîtra.

Cette ironie impressionna désagréablement la jeune femme. En silence, maintenant, elle continua d'avancer près de son mari. Ils arrivèrent ainsi au château, et chacun d'eux gagna son appartement. Bessie se mit en devoir d'habiller sa maîtresse pour le dîner. Ce faisant, elle apprit à Serena que lady Sabina s'était trouvée souffrante, cet après-midi, et qu'elle ne quitterait pas sa chambre, ce soir.

– Elle n'est vraiment pas bien, depuis quelque temps, la pauvre lady, ajouta-t-elle. Et puis si triste, si sombre... Son infirmité en est cause, certainement. Avec cela, cette maladie de cœur... Oui, je la crois bien malade, milady !

Aussitôt habillée, Serena, voyant qu'il lui restait encore un quart d'heure avant le dîner, se rendit chez Lady Sabina. Celle-ci, avec sa sœur, occupait un appartement situé dans l'aile ouest du château. Sa chambre, très vaste et garnie de vieux meubles confortables, donnait sur les jardins.

Serena la trouva assise dans un fauteuil, avec une Bible ouverte sur ses genoux.

Une lueur de contentement passa dans les yeux mélancoliques à la vue de la jeune femme.

– Ah ! que vous êtes gentille de venir. Rien que de voir votre joli visage et vos beaux yeux, si droits, si pleins de lumière, je me trouve mieux !

Serena s’assit près d’elle et prit la main fine, aux os saillants.

– Je suis malheureusement rentrée tard ; sans quoi, je serais venue plus tôt vous tenir compagnie.

– Vous vous promeniez, ma chère enfant ?

– Oui, j’avais été chercher Nell, et nous sommes restées assises près du lac. Puis Ralph est arrivé. Comme il avait un mot à dire à Mrs. Adley, il est venu avec moi reconduire l’enfant. Ensuite, nous avons regagné le château.

Un pli se forma sur le front de lady Sabina.

Elle demanda d’un ton hésitant :

– Vous voyez souvent Jane ?

– Assez souvent, à cause de Nell, que j’aime bien. Mais la mère ne m’est pas sympathique, et Ralph m’ayant aujourd’hui tout à fait éclairée à son sujet, je vois qu’il me faut cesser presque complètement les rapports avec elle.

– Éclairée ?... C’est-à-dire qu’il vous a appris... leurs fiançailles d’autrefois, déloyalement rompues par elle ?

– Oui, c’est cela.

Lady Sabina secoua la tête. Un sourire de mépris, glissait entre ses lèvres pâlies.

– Ah ! Je comprends que Ralph n’oublie pas une pareille insulte !... Un homme comme lui rejeté de côté pour se voir préférer un Emil Adley !... Et après avoir reçu des promesses, des assurances d’éternel attachement !... Quel abîme de duplicité que le cœur de cette femme !

– Oui, vraiment !... Je ne puis comprendre !...

Le regard ému de lady Sabina enveloppa la jeune femme.

– Oh non ! vous ne pouvez la comprendre, car vous êtes tout autre !... On voit dans vos yeux que

vous êtes loyale, incapable d'une bassesse ou d'une hypocrisie... Et si bonne, avec cela !... Si charmante, de toute façon ! Ah ! Ralph doit être bien heureux !

Les yeux de Serena se détournèrent légèrement, et le joli visage frémit un peu.

Heureux ?... Il ne lui avait jamais dit qu'il le fût par elle.

Sentant peser sur elle le regard de lady Sabina, la jeune femme se força à sourire, en disant :

– Vous me jugez avec beaucoup d'indulgence, ma cousine.

– Non pas ! Je suis même certaine de ne connaître qu'une partie de vos qualités... Mais, pour en revenir à Jane, je dois vous dire : méfiez-vous ! Elle ne peut que vous détester !

– Ralph m'a donné le même avertissement.

– Il a bien fait !... Je parle peu, mais j'observe beaucoup. Aussi ai-je pu saisir quelques inquiétantes lueurs dans les yeux de cette jeune femme quand elle vous regardait. Ne vous le dissimulez pas, ma chère enfant : elle vous fera

tout le mal qu'elle pourra.

Il y eut un long silence... Serena, pensive, laissait errer son regard autour d'elle, sur les vieux meubles noyés dans l'ombre, car le crépuscule commençait. Lady Sabina la considérait avec une émotion mélancolique. Sur ses genoux, ses mains croisées avaient un incessant tremblement, et la pâleur blafarde de son visage prenait une teinte de cendre, dans la pénombre.

Serena dit d'une voix légèrement frémissante :

– Je me demande si cette femme n'est pas cause de l'indifférence religieuse qui existe chez Ralph. Quelques mots prononcés par lui me le donnent à penser...

– Ce n'est pas impossible. Il était assez bon chrétien, à cette époque-là. Et Jane jouait sagement de la dévotion... Elle a pu lui être funeste sous ce rapport. Mais, maintenant, Serena, vous qui êtes sincèrement pieuse, à n'en pas douter, vous le ramènerez à de meilleurs sentiments.

La jeune femme dit gravement :

– Dieu le veuille !

Une question était sur ses lèvres : « Savez-vous s'il l'aimait beaucoup ? » Elle n'osa la formuler... D'ailleurs, lady Sabina semblait lasse, et, le jour s'évadant, elle ne devait plus suivre qu'avec difficulté le mouvement des lèvres de son interlocutrice.

Serena la quitta et descendit pour rejoindre Ralph. Celui-ci s'entretenait avec lady Dorothy. À la seule vue de la physionomie de celle-ci, la jeune femme comprit qu'il venait de lui laisser entendre son déplaisir au sujet des rapports trop fréquents avec White-Cottage... Mais elle ne vit pas le coup d'œil sournoisement haineux dont, au passage, la gratifiait la vieille demoiselle.

## XV

La révélation de Ralph avait expliqué à Serena une certaine face du caractère de son mari : ce scepticisme au sujet des sentiments féminins qu'il lui avait plus d'une fois laissé entrevoir.

Parce qu'une femme s'était jouée de lui, avait marché sur sa promesse, par intérêt, par amour du luxe, de la vie élégante, il semblait s'imaginer que toutes – ou presque – étaient capables de semblables vilénies.

N'avait-il pas laissé entendre à Serena qu'il s'attendait à la voir changer, moralement, au bout de quelque temps ?

La déception d'autrefois avait introduit en lui le poison de la défiance. Ainsi, cette femme lui avait été funeste à tous points de vue.

Puis une autre souffrance s'imposait à Serena : cet amour que Ralph lui refusait, silencieusement,



une autre l'avait connu... Et, s'il fallait en croire la vivacité de son ressentiment que les années ne semblaient pas avoir affaibli, il avait aimé de toutes les forces de son cœur la femme fourbe et ambitieuse qu'il accablait aujourd'hui de son mépris.

Mais celle qui lui était si tendrement attachée, celle qui était prête pour lui à tous les sacrifices ne trouvait plus chez lui que cette défiance, fruit de son amère désillusion.

Il fallut à Serena toute la force qu'elle puisait dans la fervente pratique de sa religion pour dominer les sentiments de mépris et de malveillance qui s'agitaient en son âme à l'égard de Jane Adley... Et, n'eût été Nell, la perspective de demeurer éloignée de White-Cottage et de ne plus voir la jeune veuve à Leinborough-Castle l'aurait entièrement satisfaite.

Elle avait écrit à Émilienne pour lui faire part de l'invitation de Ralph. La fillette répondit aussitôt, en disant toute sa joie à l'idée de passer quelque temps près de sa chère Serena, loin des tracasseries dont l'accablaient sa grand-mère et sa

sœur. Celles-ci furieuses d'être laissées de côté par lord Felborne, avaient essayé d'empêcher qu'elle répondît par une acceptation. Mais M. Beckford, inquiet de voir sa fille si faible, avait parlé ferme, contre son habitude, et les deux femmes devaient baisser pavillon.

« Donc, dans huit jours, ma chère Serena, je serai près de toi, concluait Émilienne. Papa, me voyant très fatiguée, veut m'accompagner jusqu'à Londres. Là, il me mettra dans le train, et j'espère arriver sans encombre à Tringham. »

Ralph, quand sa femme lui lut ceci, déclara :

– Il faut inviter votre cousin à venir passer quelques jours ici en y accompagnant sa fille. Nous ne pouvons agir autrement.

Elle objecta :

– Je ne voudrais pas que ce fût un ennui pour vous ?

– Mais aucunement ! Je n'ai toujours reproché qu'une chose à M. Beckford : sa faiblesse coupable, qui laisse tyranniser les innocents. Autrement, je n'aurais eu que sympathie pour lui,

sans restrictions

À quelques jours de là, Ralph emmena sa femme dans une tournée de visites.

Serena avait déjà vu ces personnalités du voisinage, au moment des obsèques de lord Henry, et un peu après, quand elles étaient venues faire à Leinborough-Castle leur visite de condoléances. Les nouveaux châtelains furent accueillis avec un empressement plein de déférence. Le comte de Felborne était, de beaucoup, le plus important personnage de la contrée : une sorte de petit suzerain, nanti de prérogatives que nul ne songeait à lui contester.

Serena, délicieusement vêtue de blanc, n'avait jamais été plus jolie. Sans doute Ralph ne s'en aperçut-il pas, car il ne sortit de ses lèvres aucun compliment, aucune marque d'approbation même, ainsi qu'il lui en accordait naguère. Et, en retour, il sembla à la jeune femme qu'il était distrait, préoccupé, presque sombre.

L'arrivée d'Émilienne vint faire diversion aux secrets soucis de Serena. La fillette, ravie, déclara dès le premier instant qu'elle guérirait

certainement ici. Pourtant Serena la trouvait bien changée ! Son visage déjà si maigre s'était émâcié encore ; le teint devenait jaunâtre, et des cernes bleus soulignaient la mélancolie du regard, doux et franc.

Emmy plut aussitôt à lord Felborne, ainsi que le déclara celui-ci à sa femme. Et la sympathie fut réciproque.

– Comme il est bien, ton mari ! répétait la fillette à Serena, tandis que celle-ci lui montrait l'appartement préparé pour elle. Et très aimable, vraiment, très accueillant... Ce n'est pas ainsi que me le représentaient grand-mère et Simonne ! Figure-toi qu'elles m'ont prédit : « Tu ne tarderas pas à revenir, car tu en auras bientôt assez de la morgue de lord Felborne et des manières de Serena, qui doit en faire des embarras, maintenant ! »

Jetant ses bras autour du cou de sa cousine, Emmy ajouta avec un rire ému :

– Quant à ce dernier point, je n'en ai rien cru du tout. Il me semblait bien que tu n'aurais pu changer ainsi, ma Serena... Et, au sujet de lord

Felborne, me voici pleinement rassurée. Oh ! je me doutais bien que tout cela n'était que racontars de jalouses.

M. Beckford, de son côté, se trouvait dans l'enchantement, Leinborough-Castle l'émerveillait. Pendant les quatre jours qu'il y demeura, Ralph le promena dans le domaine, et il partit convaincu que son ancienne pupille, maintenant comblée des dons de la fortune, était la plus heureuse femme de la terre.

Le lendemain de son départ, Serena, au retour de la messe où elle assistait presque chaque jour, se rencontra avec son mari, qui revenait de sa quotidienne promenade à cheval.

Jetant les rênes de sa monture à un domestique, il vint l'aider à descendre de la légère voiture qu'elle conduisait... Tandis que tous deux gravissaient les degrés qui conduisaient au hall, Ralph dit d'un ton d'ironie légère :

– Vous devenez de plus en plus fervente, il me semble ?... Vous allez faire l'édification des catholiques du pays, comme autrefois la « pieuse » miss Delson.

La jeune femme rougit et s'arrêta pour le regarder bien en face, tandis qu'elle ripostait d'un ton frémissant :

– Penseriez-vous que, moi aussi, je joue la comédie de la dévotion ?

Il eut un tressaillement, un geste de vive protestation.

– Oh ! non, non !... Ne vous imaginez pas cela, Serena ! Jamais je n'ai eu cette pensée, qui serait une injure pour vous !... Sur ce point-là, je vous crois sincère, absolument sincère !

– Sur ce point-là ?... Pas sur d'autres ?

Les yeux bruns se troublèrent, sous l'afflux d'une émotion mêlée de gêne.

Avec un sourire forcé, Ralph répondit :

– Mais sur d'autres aussi, ma chère amie ! Soyez sans crainte, je n'ai aucune idée de vous confondre en quoi que ce soit avec une Jane Adley !

À l'extrémité du hall apparut à ce moment une forme féminine. C'était lady Dorothy, dont la mine paraissait soucieuse.

Elle annonça :

– Je viens de faire demander le docteur Dugvil pour Sabina. Elle a passé une très mauvaise nuit et, ce matin, les étouffements ne cessent pas.

Quand Serena eut quitté sa robe de sortie, elle se rendit près de la malade. Celle-ci l'accueillit avec une sorte de sourire, qui détendait à peine ses lèvres pâtes.

– Vous êtes bonne de vous déranger... Je vous remercie...

Les mots étaient hachés par la respiration haletante.

– Ralph va venir vous voir dans un moment, dit Serena en serrant la main qui lui était tendue.

– Ralph est très bon aussi... J'ai beaucoup d'affection pour lui... beaucoup.

Une crispation passa sur le visage blêmi, et les paupières bleuâtres s'abaissèrent un instant.

– Il vous la rend, je vous assure, ma cousine. Là-bas, dans notre petit pavillon, il m'avait déjà parlé de vous en me montrant votre photographie...

La jeune femme s'interrompit. Oubliant un instant l'infirmité de la vieille demoiselle, elle venait de lui parler vainement, puisque ses yeux étaient clos.

Mais les paupières se soulevèrent, et lady Sabina dit à mi-voix :

– Oui, ma photographie... Il l'a emportée avec celle de lord Henry, quand il a quitté Leinborough-Castle...

La jeune femme, stupéfaite, songea : « Mais elle entend donc mieux qu'on ne le pense ?... J'ai parlé d'un ton ordinaire, et même plutôt bas, cependant... »

Lady Sabina poursuivit de sa voix haletante :

– C'est encore cette Jane qui a été cause de tout à ce moment-là... Lord Henry se laissait volontiers circonvenir par elle alors, et elle en profita pour l'exciter en dessous contre Ralph, à propos de légères contestations qui s'étaient élevées entre eux. Peu après ses fiançailles avec Emil, elle s'arrangea pour faire survenir une brouille complète entre ces deux hommes, qui



s'aimaient cependant...

La malade fit une pause... Serena l'écoutait avec une attention ardente. Elle souhaitait si vivement connaître tout ce qui avait trait à ce passé de Ralph ! Cependant elle objecta :

– Vous allez vous fatiguer, ma cousine !

– Non... Cela me fait du bien de vous parler. Je disais qu'elle les avait brouillés... Mais lord Henry je crois, ne fut pas longtemps dupe. Peu après mariage d'Emil, il commença de se montrer froid, l'égard de Jane, en dépit des cajoleries de celle-ci. Et j'ai idée qu'il regrettait beaucoup d'avoir rompu avec Ralph, dès ce moment-là... Mais il était trop orgueilleux pour revenir en arrière... À ses derniers moments, c'est le nom de Ralph qu'il a prononcé. J'étais là, j'ai entendu...

Elle s'interrompit, balbutia quelques mots inintelligibles, tandis qu'une faible rougeur montait à ses joues blêmes.

– ... Je veux dire... Dorothy m'a répété... Et puis j'avais vu sur ses lèvres...

Ses doigts, machinalement, froissaient le drap

de fine toile.

On frappa à ce moment. C'était Ralph qui venait prendre des nouvelles de la malade.

Elle dit en secouant la tête :

– Oh ! je ne vais pas bien du tout !... Ce cœur m'étouffe... Et il n'y a rien à faire : je l'ai bien compris sous les encouragements du docteur... Bientôt, peut-être...

Son visage s'altéra et ses yeux s'emplirent d'effroi.

Elle dit en frissonnant un peu :

– J'ai tellement peur de mourir !

Serena pressa la main brûlante.

– Oh ! ma cousine, n'avez-vous pas confiance en la miséricorde de Dieu ?

– Il n'y a pas de miséricorde pour moi !

Ces mots passèrent, comme un murmure sur les lèvres de la malade, dont les yeux se voilaient sous les paupières tremblantes.

Serena protesta :

– Il y en a pour tous ! Dieu accueille tous les repentirs... Et d'ailleurs, ma pauvre cousine, je ne crois pas que vous ayez de biens grands crimes sur la conscience.

Le blême visage frissonna, les paupières se soulevèrent un instant, et, dans les yeux d'un bleu d'ardoise, Serena crut voir passer une lueur de tragique désespoir.

Puis, aussitôt, ils se refermèrent, et la malade murmura :

– Dieu est juge !

## XVI

Une légère amélioration se manifesta dans l'état de lady Sabina, le surlendemain.

Serena venait fréquemment la voir et veillait à ce que tous les soins nécessaires lui fussent donnés. Sa charmante sollicitude semblait reconforter la malade, non moins que l'affectueux intérêt de Ralph. Mais lorsque sa sœur venait près d'elle, sa physionomie changeait, devenait sombre, douloureuse, et ses lèvres ne s'ouvraient plus que pour de rares monosyllabes.

Elle semblait toujours poursuivie par la terreur des jugements divins... Un jour, elle dit à Serena :

— Ah ! Que vous êtes heureuse d'avoir la confession !... Vous ne vous rendez peut-être pas bien compte du secours inappréciable que vous possédez là.

Serena dit avec émotion :

– Mais vous pouvez y recourir aussi, ma cousine !... Il vous suffit de reconnaître que dans le catholicisme se trouve la vérité et d'abjurer l'erreur. Alors le pardon divin vous sera donné, comme à nous.

Lady Sabina joignit les mains en murmurant :

– Ah ! le pardon !... le pardon !

Serena, parfois, devant cette angoisse, se demandait si quelque grande faute secrète ne pesait pas sur la conscience de la malade. Mais elle ne s'arrêtait pas à cette idée. Il lui semblait beaucoup plus probable qu'il s'agissait de crises de scrupules, exagérées encore par le cerveau un peu exalté.

La jeune femme s'occupait beaucoup d'Émilienne, faisait avec elle de longues promenades en voiture. Elle voyait peu son mari, occupé toute la journée, car il faisait faire, dans le château et dans le domaine d'importants aménagements. Il continuait de lui témoigner la même sollicitude tranquille et froide. Et de cette

attitude, de tout ce qu'elle avait appris depuis quelque temps, ressortait pour Serena le soupçon qu'il l'avait épousée uniquement dans le but de réaliser une triomphante vengeance contre Jane Adley.

Elle avait beau s'efforcer d'éloigner, cette idée, elle lui revenait sans cesse et s'enfonçait en son cœur avec une acuité douloureuse.

Des habitants de White-Cottage, on n'entendait plus parler. Serena évitait de diriger par là ses promenades... Mais, bien souvent, elle pensait avec émotion à Nell, qu'elle soupçonnait de n'être pas très heureuse près de sa mère.

Un après-midi, tandis qu'elle se trouvait près de lady Sabina, Deborah, la femme de chambre attachée au service des deux sœurs, entra tout à coup, la mine bouleversée...

– Milady... on ramène lord Felborne... blessé !

– Blessé ?

En jetant ce cri de terreur, Serena se levait, s'élançait hors de la chambre. Elle ne sut jamais comment ses jambes tremblantes lui avaient

permis de descendre l'escalier...

Dans le hall était posée à terre une civière, sur laquelle était étendu Ralph, entouré de domestiques consternés. Des linges tachés de sang enveloppaient sa tête. Mais il avait toute sa conscience... À la vue de sa femme, il fit un mouvement pour se soulever en disant avec vivacité :

– Ce n'est rien, Serena !... rien absolument !

Elle lui prit la main en attachant sur lui un regard d'angoisse profonde.

– Oh ! Ralph, qu'est-ce donc ?... Il faut faire demander le docteur Dugvil, tout de suite !...

Ces mots s'adressaient aux domestiques. L'un d'eux répondit :

– Une automobile va partir pour Tringham, milady.

Alors, portez lord Felborne dans sa chambre et prévenez Christopher.

Le premier saisissement passé, la jeune femme, dominant son émotion et son inquiétude, se révélait énergique, adroite, aidant avec

beaucoup d'intelligence le fidèle Christopher, puis, ensuite, le médecin, très vite accouru.

L'accident était dû à un madrier tombant sur la tête de Ralph tandis qu'il visitait l'usine d'électricité en construction près de la rivière.

Le docteur Dugvil déclara :

– Votre Seigneurie a de la chance d'en être quitte pour peu de chose, après tout ! La blessure est profonde, mais sans gravité réelle. Des soins, du repos, et, dans peu de temps, milord, vous pourrez reprendre vos occupations habituelles.

Ralph avait refusé que personne ne demeurât près de lui pendant la nuit... Mais, vers une heure, une silhouette féminine, enveloppée d'un peignoir blanc, se glissa dans sa chambre et vint à son lit. Serena, inquiète, venait voir s'il dormait, s'il n'avait pas besoin de quelque chose...

Elle se penchait vers le blessé qui attachait sur elle des yeux brillants.

– Donnez-moi un peu de quinine, si vous le voulez, Serena. J'ai la fièvre, je crois.

La jeune femme constata qu'il disait vrai...



Elle lui prépara la quinine et déclara d'un ton résolu qu'elle allait rester là, étendue dans un fauteuil.

Mais Ralph répliqua :

– Non, je ne le veux absolument pas ! À quoi sert de vous fatiguer ainsi ? Je suis sûr que Christopher s'est mis tout habillé sur son lit. Aussitôt que je sonnerai, il sera là...

– Je ne doute pas du dévouement et des bons soins de Christopher. Mais, à moi, il est doux de vous donner ces soins, Ralph, de veiller sur vous...

Elle se penchait, posait sa main souple et fraîche sur le front brûlant, en couvrant le blessé d'un regard de tendresse émue.

Il tressaillit un peu. Ses doigts se levèrent, prirent cette main, la firent descendre jusqu'à ses lèvres qui s'y appuyèrent. Puis il dit d'une voix étouffée :

– Eh bien ! restez, ma petite Serena, si vous voulez.

Elle s'installa dans un fauteuil, au pied du lit.

Le blessé ne bougeait guère. Mais, chaque fois que Serena dirigeait ses yeux vers lui, elle rencontrait son regard qui se détournait aussitôt,

Au bout de quelque temps, la jolie tête s'inclina sur le dossier du fauteuil, et Serena tomba dans une somnolence qui l'engourdisait... Alors le regard ne la quitta plus jusqu'au moment où, à son tour Ralph céda au sommeil.

Ainsi que l'avait prévu le docteur Dugvil, son état prit très vite une tournure favorable, les jours suivants. Il put se lever, s'asseoir sur la terrasse, s'occuper à lire ou à écrire. Près de lui se tenait Serena, qui ne le quittait guère. Attentive et discrète, elle semblait deviner tous les désirs de son mari. Celui-ci paraissait apprécier sa présence et trouvait des mots délicats pour la remercier. Parfois il avait un geste affectueux, un regard ému, qu'il semblait aussitôt regretter.

Souvent Émilienne venait s'asseoir près de lui, et il s'entretenait cordialement avec elle. La fillette commençait à prendre meilleure mine, à devenir gaie. Ralph le faisait remarquer à sa femme avec satisfaction.

Serena ripostait :

– C'est à vous qu'elle le doit. Si elle était restée près de sa grand-mère et de sa sœur, elle aurait dépéri complètement, pauvre petite... Aussi vous en est-elle bien reconnaissante, je vous assure !

Parfois aussi, des voisins venaient rendre visite à lord Felborne, en s'enquérant de ses nouvelles. Parmi ceux-là, Ralph appréciait particulièrement le châtelain de Wysmarch-Court, sir Valerius Burnett, brave homme très sensé, dont la conversation ne manquait pas d'agrément. Sa femme et ses filles plaisaient également à Serena, car elles étaient simples, aimables et bonnes. Aussi, plusieurs fois déjà, avaient-elles été invitées à venir prendre le thé à Leinborough-Castle.

Lady Dorothy et sa sœur se tenaient à l'écart : la première, sans doute parce qu'elle avait conscience de n'être pas dans les bonnes grâces de Ralph, et lady Sabina à cause de son état de santé, toujours menaçant.

Un matin, en venant s'informer comment elle

avait passé la nuit, Serena trouva la vieille demoiselle plus sombre qu'à l'ordinaire.

Elle répondit d'une voix morne aux questions sur sa santé. Son regard, voilé par la souffrance morale, s'attachait sur la jeune femme... Et, tout à coup, elle murmura, en joignant les mains :

– Oh ! Priez pour moi, Serena !... priez !... Ce poids sur ma conscience !... C'est affreux !... Si vous saviez !...

Elle haletait et s'affaissa sur ses oreillers dans une crise de suffocation.

Serena appela la femme de chambre. À elles deux, elles donnèrent à la malade les soins nécessaires. Bientôt, la crise se calma... Mais cette nouvelle alerte avait encore affaibli lady Sabina, qui restait immobile, les yeux clos, n'en pouvant plus.

– Je crains que la pauvre cousine ne soit plus pour longtemps avec nous ! dit Ralph, quand sa femme lui rapporta un peu plus tard cet incident. La maladie fait d'effrayants progrès. D'ailleurs, le docteur Dugvil ne m'a pas caché qu'elle avait,

au plus, quelques mois à vivre.

Les deux époux se trouvaient assis, après le dîner, sur la terrasse, devant le cabinet de travail. Par les portes-fenêtres ouvertes, la lumière des lampes puissantes qui éclairaient cette pièce se répandait au dehors sur la belle tête fière de Ralph, encore entourée de bandages, sur la robe blanche de Serena et sur son visage pensif. Lord Felborne, immobile, silencieux, tenait ses paupières demi-baissées. Mais entre les cils clairs un regard attentif et ardent se glissait vers la délicieuse figure de femme, tout éclairée par les grands yeux d'Andalouse et entourée des plis légers d'une mantille de dentelle jetée sur les cheveux.

Serena dit tristement :

– Elle est, en effet, bien changée, depuis quelques jours. En outre, elle se tourmente beaucoup... Elle a des craintes très vives, au sujet de la mort. Et vraiment, parfois, on dirait qu'un lourd fardeau pèse sur sa conscience.

– Oh ! j'en doute !... Pauvre Sabina dont la vie a toujours été si unie, si paisible, si effacée ! Que

pourrait-elle bien avoir à se reprocher de très grave ?

– Je me le demande aussi... Pour la calmer, il lui faudrait le bienfait de la confession. Elle-même le reconnaît, d'ailleurs.

Ralph dit avec un sourire :

– Eh bien ! convertissez-la, Serena !

La jeune femme murmura :

– Je prie tant pour elle !

Pensivement, elle laissait errer son regard sur les jardins éclairés par la lune. Les parterres, les bassins le marbre aux eaux tranquilles se découpaient dans la clarté bleuâtre qui baignait les arbres immobiles.

Serena se souleva tout à coup sur son fauteuil et se pencha en avant...

– Qu'est-ce donc, là-bas ?... Cette petite ombre qui paraît avancer ?... Voyez-vous, Ralph ?

Il se pencha à son tour.

– En effet... C'est une enfant, je crois...

– Une toute petite fille, vêtue de blanc...

Serait-ce... Nell ?

Tout en parlant, la jeune femme se levait, descendait les degrés de la terrasse pour aller au-devant de l'arrivante imprévue.

C'était bien Nell, en effet... Nell, haletante, secouée de frissons, qui se jetait entre les bras de Serena.

– Voyons, Nell, ma petite !... Qu'avez-vous ?... Qu'est-il arrivé ?

L'enfant bégaya :

– Je voulais vous voir !... Il y a trop longtemps... Maman m'empêchait... Elle disait que vous ne vouliez plus...

– Comment, vous seriez-vous sauvée sans rien dire ?

– Oui...

– Mais c'est très mal ! Votre maman va être très inquiète...

Ralph, qui avait suivi sa femme, eut un petit rire sourd, en murmurant :

– Oh, oui ! En effet !

Et, s'adressant à l'enfant, il demanda :

– Comment avez-vous fait pour partir sans qu'on vous entende ?

Les yeux craintifs se levèrent sur lui, tandis que la petite voix tremblante répondait :

– J'avais vu que maman oubliait d'aller fermer la porte avant de se coucher. Alors, quand elle a été bien endormie, je me suis levée tout doucement, j'ai mis ma robe, j'ai descendu l'escalier... et puis j'ai ouvert la porte et je suis sortie. Avec la lune, je reconnaissais bien le chemin. Mais j'avais peur, toute seule... Et puis, il me semblait que quelqu'un me suivait... Une fois, je me suis retournée : j'ai cru voir maman loin sur le chemin... Mais ce n'était pas elle, parce qu'elle dormait trop bien quand je suis partie.

Ralph eut de nouveau le même rire sourd, plein de raillerie.

– Oui, elle dormait... évidemment... Eh bien ! Ma petite, un domestique va vous reconduire à White-Cottage, et je pense que vous n'aurez plus



l'idée de vous enfuir, une autre fois.

Serena laissa échapper une protestation.

– Oh ! Ralph, à cette heure !... On ne peut la renvoyer ainsi... Elle est fatiguée, émotionnée...

Il l'interrompit, d'un ton bref :

– Andrew la portera. Mais je tiens absolument à ce qu'elle rentre ce soir chez sa mère.

La jeune femme n'osa insister. Elle remonta sur la terrasse, tenant Nell pressée contre elle. Ralph sonna, et donna ses ordres au domestique qui se présenta...

Serena, se penchant pour embrasser la petite fille, lui dit avec douceur :

– Vous allez retourner avec Andrew, ma chérie. Soyez bien raisonnable et ne recommencez plus cela.

Nell dit d'une voix étouffée par les sanglots :

– Je voulais vous voir !... Je vous aime tant !... Est-ce que c'est vrai que vous ne voulez plus venir ?

– Je ne peux pas... je suis trop occupée...

– Oh ! Quand vous aurez un petit moment, vous viendrez, dites ?... dites ?

Elle jetait ses bras autour du cou de Serena. Celle-ci baisa la joue humide de larmes, en répondant :

– Oui, peut-être... Allez, ma chérie et n'ayez plus peur, puisque vous êtes avec Andrew.

Nell dit d'une voix sanglotante :

– Maman va se fâcher... je serai battue !

Ralph laissa échapper entre ses dents :

– Ce serait le comble !... mais elle en est capable !

Andrew s'éloigna avec l'enfant dans ses bras. Nell agitait ses mains, en signe d'adieu, à l'adresse de Serena, qui la suivait des yeux. La jeune femme se tenait debout au bord de la terrasse. Ralph s'approcha d'elle et mit la main sur son épaule, en se penchant un peu.

– Une fois de plus, vous me taxez de dureté, Serena ?

Elle leva sur lui ses beaux yeux où brillaient

quelques larmes.

– Cette pauvre petite... Elle obéissait à son affection pour moi...

– ... Et aux habiles suggestions de sa mère.

– Oh ! Ralph !

– Certainement... Voici comment la chose s'est passée. Depuis quelque temps, Jane Adley s'arrangeait pour remplir le cerveau de l'enfant du désir de vous revoir, tout en la persuadant que vous ne reviendriez plus. Quand elle l'a vue à point, elle a feint de s'endormir profondément, en « oubliant » de fermer la porte... Et la petite fille s'est enfuie pour venir vous trouver, – l'idée a pu lui en être suggérée facilement. On escomptait que cette compatissante lady Felborne la garderait cette nuit. Mais, demain matin, nous aurions vu venir une jeune mère éplorée, très touchante dans son inquiétude. Effusions, larmes, remerciements chaleureux, rien n'aurait manqué, je vous l'affirme... Et on espérait que lord Felborne, attendri, lèverait alors l'ostracisme qui pèse sur White-Cottage et sur ses habitantes.

Serena écoutait son mari avec stupéfaction.

– Vraiment, Ralph, comment savez-vous ?...

– Je ne sais pas, je devine... Et je n'ai pas voulu paraître tomber tant soit peu dans le panneau. Évidemment, je regrette d'être obligé d'agir ainsi à l'égard de cette enfant, innocente de tout. Mais je ne puis me dissimuler que sa mère se sert d'elle comme d'un instrument.

Serena dit avec indignation :

– C'est cela que je trouve le plus odieux !

– Vous avez raison. Mais Jane Adley ne regarde pas à une vilénie près... À ce propos, je ne vous ai jamais informée, je crois, du résultat de mon enquête au sujet de ces lettres disparues, pendant mon absence ?

La jeune femme fit un signe négatif.

– Eh bien ! Non sans difficulté, je suis arrivé, je ne dis pas à la certitude, mais au soupçon qu'elles ont été soustraites par cette femme.

– Par Mrs. Adley ?... Oh ! En vérité !

– Toute la correspondance est jetée dans la

boîte du hall, dont il existe deux clefs : une qui est entre les mains de John, chargé de l'ouvrir pour remettre ce qu'elle contient au facteur, l'autre, que je détiens. Mais Jane, du temps déjà de lord Henry, avait pu en faire faire une autre. Cette idée m'a été donnée par Sabina, qui m'a appris que, lorsqu'elle m'écrivait, elle avait soin de faire porter sa lettre à la poste de Tringham par Beckwint, tant elle se défiait de cette femme.

– Ce serait incroyable !

– Rien ne m'étonne d'elle.

– Mais dans quel but ?

– Tentative de désaccord entre nous, sans doute. Vous pouvez imaginer de quelle jalousie féroce son cœur est rempli à votre égard. Vous occupez la place qu'elle avait rêvé d'être la sienne – près d'un autre homme il est vrai, mais cette considération-là n'a guère d'importance pour elle. Il suffit que ce soit le comte de Felborne, jeune ou vieux, bien ou mal bâti, intelligent ou stupide... Car c'est sa fortune, sa haute position qu'on épouse avant tout...

Il eut un rire de froid sarcasme.

– ... Et la comtesse de Felborne, c'est vous, au lieu d'elle. En vérité, ma pauvre Serena, comment voulez-vous qu'elle ne vous déteste pas ?

Il se penchait vers elle, et ses lèvres effleurèrent le front tiède.

Serena eut un tressaillement léger. Une joie soudaine gonflait son cœur... À son oreille, la voix émue de Ralph murmura :

– Vous m'avez admirablement soigné ! Je vous en remercie, ma chère Serena.

## XVII

Dans la matinée du lendemain, un billet de Mrs. Adley fut remis à Serena.

La jeune veuve exprimait tous ses regrets au sujet de l'escapade de Nell.

« Je m'étais endormie très fatiguée, ajoutait-elle, et je n'ai rien entendu... J'espère que lord Felborne n'en voudra pas trop à la pauvre petite, qui n'a agi que par excès d'affection pour vous. »

Serena froissa la carte bordée de noir, en pensant avec mépris :

« Fourbe !... hypocrite !... ah ! il me semble que Ralph doit bénir le ciel qui lui a épargné l'épreuve de devenir l'époux d'une pareille femme ! »

Dans l'après-midi, la jeune femme se rendit avec son mari à Wysmark-Court, où lady Burnett donnait une petite réunion intime. L'élégance

discrète de sa toilette blanche rehaussait encore sa beauté, qui s'était complètement développée depuis ces quelques mois. En outre, elle prenait plus d'aisance mondaine, sans rien perdre de sa simplicité, de son charme si naturel. Il était impossible de rêver femme plus charmante, ainsi que le déclara miss Violet Treenby, tante de lady Burnett, à lord Felborne, avec qui elle s'entretenait pendant qu'on servait le thé.

Une lueur d'orgueil et d'émotion passa dans les yeux bruns, qui s'attachèrent pendant un moment à Serena, assise un peu plus loin.

Ralph dit avec un sourire :

– Je crois, en effet, que ma femme est douée de toutes les perfections, physiques et morales.

Au retour, dans l'automobile qui les ramenait à Leinborough-Castle, il demanda :

– Eh bien ! Avez-vous pris plaisir à cette réunion, Serena ?

– Très grand plaisir. Tous les Burnett me sont sympathiques, et j'aime ce milieu sérieux, distingué...



– Bien des jeunes femmes le trouveraient trop sérieux. Vous-même, quand vous aurez goûté aux grandes mondanités, quand vous serez devenue l'une des personnalités à la mode...

Serena mit sa main sur le bras de son mari.

– Ralph, tenez-vous beaucoup à ce que je devienne une femme telle que celles-là ?

– Moi ?... mais pas du tout ! Je crois simplement que vous le deviendrez, parce que vous prendrez goût au monde, à la flatterie, aux adulations, quand vous les connaîtrez. C'est chose presque inévitable, pour une femme jeune et jolie surtout.

Il essayait de parler ironiquement. Mais son regard, éclairé d'une chaude lueur, enveloppait longuement le charmant visage, qui se redressait en un mouvement de protestation.

– Vous vous trompez !... Avec l'aide de Dieu, j'espère échapper aux périls de ce monde, où je ne paraîtrai qu'autant que vous l'exigerez. Car, quoi que vous en pensiez, je ne désire aucunement une vie de plaisirs, soyez-en assuré.

– Oui, j’en suis certain, car je sais que vous êtes sincère, vous.

Serena eut un frisson de joie. Rien ne pouvait lui être plus précieux que cette parole, dans l’état d’inquiétude où se trouvait son cœur. Ralph, ainsi, l’assurait-il de sa confiance... Et elle savait, par expérience, qu’il ne l’accordait pas facilement, depuis le lâche abandon de Jane Delson.

Comme l’automobile approchait du château, elle croisa précisément la jeune veuve. Deux yeux investigateurs fouillèrent au passage l’intérieur de la superbe voiture, tandis que Jane s’inclinait pour saluer les promeneurs...

Ralph fit observer :

– Elle vient sans doute d’un rendez-vous avec Dorothy. J’ai appris que celle-ci continuait de la voir, clandestinement. Il faudra que cela cesse, car je ne me soucie pas d’avoir chez moi une espionne.

– Croyez-vous vraiment ?

– J’en suis persuadé. Mrs. Adley se renseigne

ainsi sur nos faits et gestes, dans l'espoir de nous nuire.

Après un instant de silence, il murmura, les sourcils froncés :

– Je regrette de lui avoir laissé la jouissance de White-Cottage.

Le soir de ce jour, comme lord Felborne et sa femme, ayant passé une heure sur la terrasse, allaient regagner leur appartement, un domestique apparut en annonçant :

– Deborah fait prévenir Vos Seigneuries que lady Sabina semble très mal.

Ils montèrent aussitôt chez la malade. Elle étouffait, les lèvres violacées, les yeux pleins d'angoisse... Sur l'ordre de Ralph, on partit aussitôt à la recherche du médecin. Pendant ce temps, Serena et la femme de chambre donnaient à lady Sabina les soins indiqués en cas de crise semblable. Peu à peu, le cœur affolé se calma. Cette fois encore, la mort s'éloignait... Quand le docteur Dugvil arriva, tout péril immédiat semblait conjuré.

En s'éloignant un peu après, le médecin dit à Ralph :

– Elle passera dans une autre crise, très prochainement, sans doute.

Comme lord Felborne revenait vers la chambre de sa parente, il se heurta presque, dans le corridor desservant l'appartement des deux sœurs, à lady Dorothy, qui rentrait, la tête enveloppée d'un voile noir, en se glissant le long des murs comme une conspiratrice.

Elle étouffa une exclamation en s'arrêtant devant Ralph, qui lui barrait le chemin.

– Ah ! c'est vous, Dorothy ?... Vous étiez en promenade ?

– O... ui... La soirée est si belle...

– En effet... Et la société de Mrs. Adley vous paraissait plus agréable que celle de votre sœur malade, qui a failli mourir pendant ce temps-là...

Lady Dorothy bégaya :

– Mourir !... Sabina ?... Et que dites-vous ?...  
Je n'ai pas vu Jane...

– Vraiment ?... elle ne vous a pas donné rendez-vous, ce soir, dans le parc ?

Le blême visage, les yeux pâles de lady Dorothy se troublèrent sous le dur regard moqueur de Ralph.

– Mais non... aucunement... Je ne me serais pas permis, connaissant votre désir...

Il l'interrompit froidement :

– Trêve de mensonges, je vous prie ! Tout cela est inutile avec moi. Je sais que vous continuez de voir Mrs. Adley, en dépit de ce désir formel que je vous ai exprimé. Eh bien ! Il me paraît beaucoup plus simple que vous vous installiez complètement chez elle. Il est vrai qu'elle sera ainsi privée des petits renseignements que vous lui fournissiez. Mais on ne peut pas tout avoir, et vous vous consolerez ensemble des déboires éprouvés au cours de vos manœuvres perfides.

Lady Dorothy dit d'une voix rauque :

– Ralph !... je ne sais ce que signifie...

– Mais si, vous le savez parfaitement. Toujours, vous avez été l'alliée de cette femme,

et vous avez cherché à servir ses desseins ! C'est avec votre aide qu'elle a circonvenu Emil et m'a fait tort aux yeux de lord Henry. Maintenant encore, vous cherchez un moyen de mettre la désunion entre ma femme et moi...

– Je vous assure...

– Oh ! ne niez pas ! Dès le début de notre séjour ici, j'ai vu le jeu se dessiner. Par le moyen de l'enfant, on cherchait à capter la confiance de Serena. Mais j'y ai mis ordre aussitôt. Maintenant, votre plan est déjoué... Et je vous conseille de renoncer à toute tentative de ce genre si vous ne voulez que je prenne des mesures radicales.

Il s'inclina légèrement et se dirigea vers la chambre de la malade, laissant lady Dorothy anéantie.

En le voyant entrer, lady Sabina demanda :

– Qu'a dit le docteur, Ralph ?

– Mais qu'il faut vous tenir bien calme, ma chère cousine, et que cette crise n'est pas plus grave que les autres.

– Si, je le sens... Une encore, peut-être, et ce sera fini...

Ses yeux, pleins d'angoisse, semblaient s'enfoncer dans les orbites creusées.

Ralph lui prit la main et se pencha vers elle.

– Ne vous tourmentez pas, Sabina ! Vous allez vous remettre et, en vous soignant beaucoup, vous éviterez une nouvelle crise...

Elle secoua la tête.

– Non, je ne crois pas... Mais enfin !

Elle se tut un moment, les lèvres crispées, puis demanda :

– Et Dorothy, où est-elle ?... Comment ne l'ai-je pas vue ?

La physionomie de Ralph se durcit.

– Dorothy ?... elle était avec sa chère Jane, en grande conférence dans le parc. Je viens de lui signifier ma façon de penser à ce sujet, et je crois qu'elle a compris, cette fois.

La malade eut un geste d'indignation.

– Toujours sa sympathie pour cette Jane !...

Défiez-vous de celle-ci, Ralph... et vous, Serena...

– C'est bien ce que nous faisons, ma cousine !... Mais je me retire, car le docteur Dugvil a recommandé pour vous le calme, le repos absolu... Restez-vous encore un peu, Serena ?

Ce fut lady Sabina qui répondit :

– Oh, oui ! Oui, je vous en prie !... encore un moment !

La jeune femme dit aussitôt :

– Mais je ne demande pas mieux !... Par exemple, il faudra essayer de dormir, chère cousine.

La malade murmura :

– Dormir !... voilà longtemps que je ne peux plus !

Ralph baisa la main de sa cousine, appuya ses lèvres sur le front de Serena en lui souhaitant le bonsoir, et se retira, laissant les deux femmes seules dans la grande chambre éclairée par une lampe voilée de vert.



Pendant un moment, ce fut un silence complet. On n'entendait que le tic tac de la pendule et la respiration entrecoupée de lady Sabina... Puis la voix de la malade s'éleva, faible, tremblante d'angoisse...

– Oh ! Serena, j'ai peur !

La jeune femme se pencha et posa sur les cheveux grisonnants sa main fraîche et douce.

– Ayez confiance en Dieu, ma cousine ! Demandez-Lui son secours et abandonnez-vous à Sa miséricorde.

– Il n'y a pas de miséricorde pour une criminelle comme moi !

Les mots glissèrent entre les lèvres sèches, et leur accent tragique fit tressaillir la jeune femme.

Les traits du visage blafard semblaient tout à coup se tirer davantage. Dans les yeux bleus passait une lueur d'épouvante... La malade saisit la main gauche de Serena qui s'appuyait sur le lit et la serra entre ses doigts fiévreux.

– C'est affreux !... Comment ai-je pu faire cela ?... Je détestais cette Jane... Je ne voulais pas

qu'elle triomphât... Serena, je veux tout vous dire !... Ce remords m'étouffe !...

Elle appuya sa main libre contre sa poitrine haletante.

– ... D'abord, je ne suis plus sourde... plus du tout...

Cet aveu ne surprit pas Serena qui, en voyant plus souvent la parente de son mari, avait bien cru s'apercevoir que cette surdité n'existait pas.

– ... Je l'ai été pendant quelque temps. Puis, un jour, je m'aperçus que j'avais recouvré l'ouïe... Je n'en dis rien cependant et m'arrangeai pour que nul ne s'en doutât. Pourquoi ? C'est que je pouvais ainsi mieux surveiller les agissements de Jane et de Dorothy, qui ne se défiaient pas de moi. Une sourde et dont le cerveau, en outre, paraissait affaibli !... On pouvait chuchoter tout à son aise, sans crainte d'être entendues, et comploter les meilleurs moyens, de circonvenir lord Henry, qui devenait peu bienveillant à l'égard de Mrs. Adley, comme s'il se fut enfin douté que les soi-disant actes et propos de Ralph, rapportés naguère par elle avec une diabolique

habileté, n'étaient que d'odieux mensonges.

» Puis advint la maladie d'Emil... »

Ici, la voix de la malade fléchit, devint indistincte, s'interrompit.

Et Serena, se rappelant les circonstances de la mort d'Emil Adley, comprit tout à coup.

Un tressaillement d'horreur la secoua, tandis qu'elle se redressait, en retirant sa main toujours posée sur les cheveux gris.

Les lèvres agitées d'un tremblement subit, elle demanda, en hésitant :

– Vous aviez entendu... la défense du médecin ?

Un « oui » rauque sortit de la bouche crispée.

Serena joignit les mains, dans un geste de stupeur terrifiée.

– Oh... non ! Ce n'est pas possible !

Lady Sabina gémit sourdement :

– Si !... oh ! Je crois que j'étais vraiment folle, ce jour-là !... Je ne sais pas comment j'ai pu...

– Mais pourquoi ?... pourquoi ?

– Je ne voulais pas que Jane arrivât à son but et qu'elle devînt comtesse de Felborne... Je voulais que Ralph prît sa revanche... Et j'ai commis ce... crime...

Pâle, frissonnante d'émotion et d'horreur, Serena recula instinctivement.

La malade murmura d'un ton douloureux :

– Ah ! vous me méprisez, maintenant ?... vous vous éloignez de moi ?

Se ressaisissant aussitôt, Serena se pencha vers elle.

– Non, ma cousine... Mais je me demande... comment vous avez pu...

– Moi aussi, je me le demande !... Et aussitôt que ce fut fait, je connus le remords. Depuis, il ne m'a plus quittée. Voilà pourquoi j'ai tellement peur de mourir !

La main de Serena se posa doucement sur les doigts maigres, agités d'un tremblement.

– Dieu pardonne à tous les repentirs. Il suffit

de s'accuser humblement...

– S'accuser ?... À l'un de vos prêtres ?... Oui, voilà ce que je voudrais !... voilà ce que je désire, depuis quelque temps !

– C'est chose facile. Je puis aller demander à l'abbé Twinks, le chapelain de Lexton, de venir vous voir. Si vous êtes disposée à devenir catholique, il prendra rapidement toutes les dispositions nécessaires pour votre abjuration.

– Oui, oh oui !... à cause de la confession... Ce poids, sur ma conscience... je voudrais l'enlever... Et puis, quand ce sera fait... vous me mépriserez peut-être un peu moins, Serena ?

La jeune femme se pencha et appuya ses lèvres sur le front brûlant.

– Je ne vous méprise pas, ma pauvre cousine. Je n'en ai pas le droit, car, tous, nous sommes sujets à la tentation, et nous ne sommes pas assurés de n'y pas succomber.

– Oh ! vous, non !... jamais vous n'auriez fait cela !... jamais ! Vous êtes une âme forte, une âme toute de lumière. Mais, moi, j'avais une

piété sans profondeur... Et puis, j'ai toujours eu l'esprit un peu exalté, sous une apparence paisible... Enfin, j'ai commis cette faute... ce crime... Et j'en demande pardon à Dieu...

– Demain, de bonne heure, j'irai avertir l'abbé Twinks que vous désirez le voir, ma cousine.

– Merci, mon enfant !... ma chère enfant ! Vous êtes bonne d'avoir pitié d'une pauvre âme telle que la mienne... Je vous demande encore une grâce : c'est de répéter à Ralph l'aveu que je viens de vous faire... Moi, je n'aurais pas le courage... Je pressens qu'il sera si... si indigné !... Cependant, c'est pour lui que je l'ai fait... Mais son âme d'honnête homme se révoltera... Et il me serait trop pénible de voir le mépris dans ses yeux !

– Je ferai selon votre désir, ma cousine... Maintenant, calmez-vous, je vous en prie ! Chassez vos inquiétudes, car déjà, devant votre repentir et votre résolution de vivre et de mourir catholique, Dieu vous a pardonné, j'en suis certaine.

Pendant un long moment encore, Serena

demeura près de la malade, l'encourageant, la fortifiant par d'affectueuses et chrétiennes paroles... Quand elle la quitta, lady Sabina lui dit avec émotion :

– Ah ! chère enfant, béni soit le jour où vous êtes entrée dans cette demeure !... Sans vous, je n'aurais peut-être pas eu le courage d'avouer... et je serais morte avec tout ce poids sur mon âme !

La jeune femme gagna son appartement et se laissa tomber au hasard sur un siège... Cette révélation l'avait bouleversée jusqu'au fond de l'être. Et elle prévoyait quel effet elle produirait sur Ralph... Car ce haut rang, cette fortune qui lui étaient échus, il les devait au crime de la malheureuse femme, emportée par on ne sait quelle folie, cédant à sa haine secrète contre Jane et à son affection exaltée pour Ralph...

Serena joignit les mains en murmurant :

– Seigneur, quelle terrible chose !

La femme de chambre entra, venant offrir ses services. Serena se laissa machinalement revêtir d'un peignoir et coiffer pour la nuit. Mais, quand

Bessie se fut retirée, elle s'assit de nouveau près de la fenêtre ouverte et retomba dans ses réflexions, mêlées d'élangs et d'appels vers Dieu.

Un air lourd entraît dans la chambre, éclairée par une forte lampe que la jeune femme n'avait pas songé à baisser. Le silence s'était fait partout au dehors et à l'intérieur du château. Serena songea : « Ralph doit être couché... Il est encore faible et a besoin de repos... Peut-être ferai-je mieux d'attendre quelques jours pour lui apprendre cette triste chose, qui va lui donner tant d'émotion... »

Un bruit de porte qui s'ouvre la fit légèrement sursauter. Quelqu'un entraît dans le salon voisin, qui était obscur. Puis un pas foula le tapis, et la haute silhouette de Ralph apparut au seuil de la chambre.

– Comment, pas encore au lit, Serena ?... En me mettant au balcon, j'ai vu la lumière qui s'échappait de votre fenêtre... Vous n'êtes pas fatiguée ?... souffrante ?

Tout en parlant, il s'approchait et se penchait vers la jeune femme.



– Non, pas du tout... Je m'attardais, en pensant... Mais vous-même, Ralph, comment êtes-vous encore debout ? Vous savez qu'il vous faut des ménagements...

– Mais non, je me sens très fort, maintenant. D'ailleurs, j'ai simplement grillé quelques cigarettes, bien étendu dans un fauteuil, ce qui n'a rien de particulièrement fatigant.

Il se tut un moment. Son regard ne quittait pas le joli visage, agité de tressaillements, ni les yeux qui semblaient gênés, hésitants... Et, en posant sa main sur les cheveux bruns qui tombaient en natte sur le léger peignoir blanc, il demanda tout à coup :

– Qu'y a-t-il, Serena ?... Quelque chose vous tourmente, vous inquiète ?

Le teint ambré se colora, et les yeux noirs se voilèrent un instant sous leurs cils tremblants.

– Mais, Ralph... qui vous fait penser ?...

– Je le vois sur votre physionomie... Allons, dites-moi ce que c'est...

Il s'asseyait sur l'accoudoir du fauteuil, en

laissant glisser son bras autour des épaules de la jeune femme. Et il répéta :

– Dites-moi, Serena...

Elle murmura, en l'enveloppant d'un profond regard de tristesse :

– J'aurais voulu attendre encore, parce que la communication que j'ai à vous faire sera pénible...

– Qu'est-ce donc ?... Parlez vite...

Alors elle lui répéta l'aveu de lady Sabina... Il sursauta avec un cri d'indignation, se mit debout, le teint empourpré, les yeux étincelants...

– Elle a fait cela ?... Elle a sciemment amené la mort d'Emil ?... Ah ! C'est odieux !

Serena, se levant à son tour, appuya sur son bras ses mains frémissantes.

– La malheureuse est tourmentée par le remords... et elle se repent avec tant de sincérité !

– C'est possible, mais il n'en reste pas moins que je suis le bénéficiaire de son crime !... Et cette pensée m'est odieuse, je vous le répète !

– Oh ! certes, je le comprends !... C'est pourquoi j'aurais voulu retarder encore...

Elle attachait sur lui ses beaux yeux émus, si profondément tendres. Le visage contracté se détendit, le regard irrité s'adoucit. Ralph, étendant le bras, attira contre lui la jeune femme, en disant d'une voix changée :

– Vous êtes délicieusement bonne toujours, ma petite Serena. Mais il vaut mieux que je sache tout, dès maintenant... Je vais essayer de lui pardonner... La pauvre femme a commis cette faute par affection pour moi, je le comprends, avec l'idée de me venger...

Il s'interrompt, et sa joue s'appuya un instant sur les cheveux de Serena. Puis il dit d'une voix un peu étouffée :

– Vous aviez raison, la vengeance est une chose mauvaise, indigne, qui conduit plus loin qu'on ne pouvait le penser, qui fait souffrir coupables et innocents...

Serena eut un léger tressaillement... Parlait-il pour lui, en ce moment ? Pour lui qui s'était

vengé de Jane avec tant de subtil raffinement ?

Regrettait-il d'avoir fait servir à ces reprèsailles la jeune fille candide et aimante, épousée par lui sans amour, simplement pour pouvoir bien montrer à Mrs. Adley que la place était prise et qu'elle n'avait rien à espérer ?

Les beaux yeux veloutés qu'éclairait un émoi profond se levèrent sur le visage penché. Mais ils virent de si merveilleuses choses dans le regard de Ralph qu'ils se fermèrent un moment, comme éblouis.

Une voix frémissante murmura :

– Ma Serena si chère !... C'est vous qui m'avez appris la beauté supérieure du pardon... Ah ! Ne me cachez pas vos yeux ! Ils ont été ma lumière, depuis que je vous connais... Et, maintenant, je ne puis plus leur résister ! Ah ! Serena. vous avez vaincu ma défiance !... Mais prenez garde de ne pas me décevoir jamais, car je souffrirais trop, vous aimant comme je vous aime !

## XVIII

Dans la matinée du lendemain, l'abbé Twinks répondit à l'appel de Serena, en venant près de la mourante. Celle-ci affirma, devant témoins, sa volonté de mourir catholique. Après quoi, elle se confessa, et, dans l'après-midi, le prêtre revint lui apporter le viatique et l'extrême-onction.

Un changement subit s'était fait en elle. Maintenant, la mort ne l'effrayait plus, puisqu'elle était pardonnée. Elle offrait en expiation ses souffrances et l'impression pénible causée par la réprobation qu'elle devinait chez Ralph, bien que celui-ci ne lui en témoignât rien.

Il n'y avait eu entre eux aucune explication à ce sujet. Humblement, quand il était entré le matin dans sa chambre, la malade avait demandé : « Voulez-vous me pardonner ? » Et il avait répondu : « Vous avez le pardon de Dieu, ma cousine. Le mien ne peut vous être refusé... »

Tout s'était borné là. Ralph était venu fréquemment, dans le cours de la journée, passer quelques instants près du lit de la mourante, que Serena ne quittait guère. Il se montrait attentif, affectueux, et lady Sabina le remerciait par un regard chargé de reconnaissance.

Le soir, une légère amélioration se produisit dans l'état de la malade. Elle persistait le lendemain, quand revint le docteur Dugvil ; mais celui-ci, néanmoins, ne put donner aucun espoir.

— Il est possible qu'elle dure quelques jours encore, et c'est tout.

Dans l'après-midi, lord Felborne emmena sa femme en voiture, jusqu'à l'usine dont il surveillait l'installation. Au milieu de la tristesse que lui causait la fin toute proche de lady Sabina, le cœur de Serena tressaillait de bonheur. Car, enfin, elle se savait aimée !... si profondément aimée ! Les ombres qui commençaient de s'écarter légèrement, depuis deux jours, s'étaient évanouies subitement hier.

Ralph ne s'était pas étendu en explications sur les causes de cette froideur qui avait tant alarmé

la jeune femme. Mais elle comprenait qu'il s'était défié d'elle, qu'il avait craint de lui donner son amour, après la dure expérience déjà subie, du fait de Jane Delson. Sous sa froideur apparente, sous son calme orgueilleux, il avait une âme sensible, passionnée, capable de se donner toute entière, mais redoutant les heurts, les mécomptes, les déceptions.

Ainsi avait-il essayé longtemps de se cuirasser contre le sentiment si fort que lui inspirait Serena. Cependant, à mesure que passaient les jours, il découvrait toutes les qualités délicieuses de cette jeune âme et s'assurait de sa droiture, de son dévouement, de la pure et ardente affection dont il était l'objet. Alors il avait enfin laissé parler son cœur qui l'étouffait, depuis des mois.

Et, comme il le disait ce matin, en contemplant Serena avec une tendre admiration, c'était vraiment maintenant leur lune de miel.

Appuyée à son bras, la jeune femme visita l'usine et suivit avec intérêt les explications qu'il lui donnait. Puis, quand il eut jeté un coup d'œil sur les travaux en cours et adressé quelques

observations aux ouvriers, il renvoya la voiture, ayant décidé avec Serena de rentrer à pied, pour qu'elle fît un peu d'exercice...

Chemin faisant, elle lui dit :

– Beckwint m'a appris ce matin que la petite Nell est très malade.

– Vraiment ?... cette pauvre enfant ! Je crains qu'elle ne soit guère bien traitée par sa mère !

– Non, pauvre chérie ! Et quelle éducation lui donnera-t-elle ?

– Probablement, elle en fera une hypocrite, comme elle... Mais, à ce propos, Serena, l'aveu de lady Sabina m'impose un changement dans la décision que j'avais prise au sujet de cette personne et de sa fille. Un tort grave leur a été fait – sans que j'en sois responsable, évidemment. Néanmoins, et quelle que soit la piètre valeur morale de Mrs. Adley, je me crois tenu, en toute justice, après ce que je viens d'apprendre, d'assurer très largement son existence pécuniaire et celle de sa fille.

– Oui, vous le devez, en effet, mon ami,



puisque, sans la faute de notre pauvre cousine, Mrs. Adley serait probablement aujourd'hui la comtesse de Felborne.

– Je verrai à arranger cela... Mais il faudra qu'elle quitte ce pays. Je ne veux pas la savoir si près de vous, ma Serena.

Il prenait la main de la jeune femme et la glissait sous son bras, en accompagnant ce geste d'un long regard d'amour.

Serena lui sourit en répliquant :

– Qu'ai-je à craindre d'elle maintenant, Ralph, puisque nous sommes sûrs de notre affection réciproque ?

– Oh ! pas grand-chose, évidemment !... Néanmoins, il m'est désagréable de la savoir là. D'ailleurs, elle ne demandera pas mieux que d'échapper à l'existence médiocre qui est la sienne, à White-Cottage. Elle pourra habiter Londres, y mener la vie élégante. Cela lui suffira, je pense... Et il est probable que Dorothy la suivra.

– Elle n'a toujours pas reparu au château ?

– Non. Deborah lui a porté ce qui lui appartenait et, en même temps, l’a informée de ma part qu’elle pouvait venir voir sa sœur mourante. Je ne sais si elle usera de l’autorisation. Les rapports ont toujours été froids, entre Sabina et elle.

– Cependant, au moment de la mort ?...

– Je crois Dorothy inaccessible à tout autre sentiment que son idolâtrie pour Jane Adley. Celle-ci en a toujours fait la docile esclave de ses volontés... Dites-moi, Serena, puisque le temps est si beau, voulez-vous que nous allions jusqu’à l’abbaye ?

La jeune femme acquiesça joyeusement. Les ruines de l’abbaye étaient un de ses lieux de prédilection. D’ailleurs, quelle promenade ne lui eût semblé délicieuse, faite au bras de Ralph, en écoutant la voix devenue si chaude, qui lui murmurait des mots enivrants !

Il restait d’assez importantes parties de ce lieu de prière et de travail, dévasté par les soldats de la reine Élisabeth. L’église, du plus beau style ogival, n’avait plus de voûtes, mais on pouvait

encore admirer la sveltesse de ses colonnes, l'élégance de ses fenêtres, dont les ouvertures béantes étaient envahies par une folle végétation de lierre et d'arbustes échevelés. Sur le sol herbeux gisaient des débris sculptés, en partie recouverts de mousse. Serena, un peu fatiguée s'assit sur l'un d'eux, tandis que Ralph s'éloignait pour aller voir une source qui coulait à quelque cent mètres de là et que son régisseur lui avait dit être prêt à tarir.

Un soleil adouci déjà, car l'après-midi s'achevait, baignait les ruines et les feuillages qui surgissaient de toutes parts entre les pierres dégradées. Il venait éclairer la robe blanche de Serena, son visage pensif, ses yeux animés d'une joie discrète et profonde... Les minutes s'écoulaient, et elle songeait, évoquant une fois de plus les doutes, les inquiétudes des mois passés, puis le bonheur qui, tout à coup, lui était donné...

Une voix de femme – une voix douce et suave, bien connue – vint l'enlever à sa rêverie.

– Ah ! Lord Felborne !... Quelle bonne

surprise !

Serena tressaillit. C'était Jane Adley... Elle devait se trouver sur le chemin un peu en contrebas des ruines et où, sans doute, elle rencontrait Ralph qui revenait de la source.

La voix de lord Felborne s'éleva, froide et sarcastique.

– Bonne... cela dépend. Je ne puis, d'ailleurs, vous interdire de la considérer comme telle.

– Oh ! non, vous ne le pouvez pas !... Et il n'est pas en votre pouvoir de me faire oublier mes torts... ma folie...

La voix de la jeune veuve devenait pathétique. Serena comprit mieux, à cette minute, quelle avait dû être la puissance de séduction de cette femme, alors que Ralph était aveuglé par elle et croyait à sa sincérité.

– Vos torts ?... votre folie ?... En effet, ils doivent vous apparaître maintenant formidables. Mais ceci est de la vieille histoire sur laquelle il me semble tout à fait inutile de revenir.

Le ton de Ralph était glacial, ironique et devait

rester tel durant tout l'échange de paroles qu'entendait Serena, frémissante et attentive.

– De la vieille histoire ?... Oh ! Ralph, si vous saviez ce que j'endure !... Mais vous ne l'ignorez pas, j'en suis sûre !... Mon remords... mon désespoir... vous les connaissez... vous vous en réjouissez...

Elle s'interrompt un instant, attendant peut-être une protestation qui ne vint pas.

– ... Vous me détestez, maintenant, après m'avoir aimée... Car vous m'avez aimée, Ralph !

– J'ai commis cette erreur, en effet. Mais rassurez-vous, la racine de ce sentiment n'était pas bien profonde, et il y a beau temps que cette amourette de jeune homme trop naïf a été oubliée, enterrée, anéantie. Ainsi donc, n'ayez aucun remords à ce sujet...mistress Adley.

– Le remords ?... Il me poursuivra toute ma vie ! Je ne puis oublier quels jours heureux j'ai vécus pendant nos fiançailles... Puis un vent de démence a soufflé sur moi, et... et j'ai essayé de me persuader, que je ne vous aimais plus... Oui,

j'ai essayé !... Mais, bientôt, j'ai dû reconnaître que c'était impossible... que je m'étais trompée en croyant pouvoir vous oublier...

La voix se brisa dans un sanglot.

– Bientôt, vraiment ?... Oh ! ce dut être seulement après la mort d'Emil, quand vous avez vu que je devenais le futur comte de Felborne ?

– Ralph !... Ah ! ne m'insultez pas ainsi par votre cruelle raillerie ! Déjà, vous vous êtes si bien vengé !... Car votre mariage lui-même a concouru à ce but, j'en suis certaine ! Cette jeune femme, vous ne l'aimez pas ou, du moins, vous n'avez pour elle que la plus tranquille affection... Oui, j'en suis sûre ! Avouez-le donc !... avouez que j'ai raison, en assurant que vous l'avez épousée simplement dans un but de représailles contre moi ?

Son accent devenait violent, presque tragique.

Ralph dit avec le même calme dédaigneux :

– Je pourrais ne pas répondre à cette question fort indiscreète. Mais enfin, pour couper court à vos oppositions, je veux bien vous apprendre

ceci : oui, j'ai eu d'abord, en épousant miss Dochrane, l'idée de me venger plus sûrement, plus complètement de vous. Mais, puisque vous la connaissez, vous devez vous imaginer que je n'ai pas été long à mettre ce motif au second plan et à voir en elle non un instrument de représailles, mais une femme ardemment, uniquement chérie.

– Non, je ne le crois pas... Non, je ne veux pas le croire !

– Libre à vous !... Bonsoir, mistress Adley.

– Non !... un instant !... Ralph, écoutez !... Votre ressentiment me fait mourir !... Je ne puis le supporter !... Il me faut votre pardon !... Oh ! pour l'obtenir, je ferai ce que vous voudrez !... Je vous le demanderai à genoux !

– Ce serait tout à fait inutile. Le mélodrame n'a aucune prise sur moi. Demandez pardon à Dieu, que vous offensez chaque jour par vos mensonges et votre hypocrisie. Quant à moi, vous m'êtes complètement indifférente, et la rancune que j'avais pu conserver à votre égard s'est évanouie de ce fait.

Le pas de Ralph résonna sur les cailloux du chemin et, quelques minutes après, Serena voyait apparaître son mari.

Il avait la physionomie calme et sérieuse, avec un pli de mépris aux lèvres, qui s'effaça dès qu'il eut rencontré le regard ému de Serena.

Il vint à la jeune femme et s'assit dans l'herbe, près d'elle.

– Vous avez tout entendu, sans doute, ma chérie ?

Elle fit oui de la tête, en s'inclinant sur son épaule.

– Vous voyez l'absolu manque de dignité qui caractérise cette femme ? Elle croyait, probablement, pouvoir me reconquérir à force de platitude. Ah ! Si elle voyait le mépris dont mon cœur est plein à son égard !... et la place souveraine qu'occupe dans ce cœur ma bien-aimée Serena !

Elle murmura, d'une voix étouffée par l'émotion heureuse :

– Mon Ralph !



Et, dans la lumière adoucie du couchant, ils restèrent longtemps sans paroles, savourant leur bonheur.

## XIX

Pendant les deux jours suivants, l'état de lady Sabina resta stationnaire.

Elle avait de courtes petites crises d'étouffement, succédant à des moments très calmes. Fréquemment, Serena, Ralph, Émilienne, qu'elle avait prise en affection, venaient s'asseoir près d'elle. Quant à lady Dorothy, bien qu'elle eût été informée de la gravité de son état, on ne la voyait toujours pas.

Puis, un matin, Deborah, en entrant dans la chambre de sa maîtresse, la trouva sans vie. Soudainement, la mort était venue, emportant vers Dieu une âme heureusement prête pour affronter son jugement.

La femme de chambre fit aussitôt prévenir lord Felborne, qui accourut près de la défunte. Serena ne se trouvait pas là. Dans sa petite voiture qu'elle conduisait elle-même, elle avait

été à la messe d'abord, et, de là, porter un secours à une jeune femme qui venait d'avoir son neuvième enfant.

Eu revenant, elle laissa au passage chez sa mère le jeune groom Jemmy. La distance était courte jusqu'au château, le pays très sûr et le cheval fort paisible. D'ailleurs, il lui était arrivé plus d'une fois de revenir ainsi seule, de Lexton à Leinborough-Castle. Pour éviter le soleil de la grand-route, elle avait pris un chemin sous bois. Le cheval allait au pas, et elle laissait les guides flotter, en aspirant l'air tiède à travers lequel passaient les parfums sylvestres qu'elle aimait. Sa pensée s'en allait vers Ralph, et elle bénissait Dieu d'avoir enfin permis que se dissipât entre eux toute équivoque. Maintenant, ils étaient sûr l'un de l'autre. Ce matin encore, il lui avait dit – et de quel ton d'ardente affection :

– J'ai toute confiance en vous, Serena. Je sais que rien au monde ne pourrait vous contraindre à la plus petite déloyauté.

Comme la voiture tournait, à un coude du chemin, Serena vit, venant vers elle, une

silhouette de femme. Elle reconnut aussitôt lady Dorothy et pensa avec déplaisir : « Quelle ennuyeuse rencontre ! »

Elle espérait que la promeneuse passerait sans lui adresser la parole. Mais il n'en fut rien. Lady Dorothy s'arrêta, en disant avec autant de calme que si rien ne s'était passé entre Ralph et elle :

– Bonjour, Serena... Vous seriez bien aimable de me donner des nouvelles de Sabina ?

La jeune femme, faisant stopper son cheval, répondit, froidement :

– Elle est très mal. Il y a un peu de répit depuis deux jours, mais le D<sup>r</sup> Dugvil ne cache pas qu'il craint une terminaison subite.

Aucune émotion n'apparut sur la physionomie de lady Dorothy.

– Ah ! elle est vraiment si mal ?... Je ne puis me rendre près d'elle après ce que Ralph m'a dit... D'ailleurs, je suis exténuée, car je soigne depuis plusieurs jours cette pauvre Nell... Vous avez su peut-être qu'elle était bien malade ?

– Oui, Beckwint me l'a dit... Ne va-t-elle pas

mieux ?

Lady Dorothy secoua la tête.

– Non, hélas ! Je la trouve même plus affaiblie, ce matin.

– Qu’a-t-elle donc ?

– Une bronchite, d’abord bénigne, et qui a pris ensuite une tournure grave.

– Pauvre petite !... Le docteur paraît-il vraiment inquiet ?

– Oui, depuis hier soir surtout... La malheureuse Jane est au désespoir ! Son unique enfant !

Et lady Dorothy porta son mouchoir à ses yeux, où montaient quelques larmes.

– ... Cette chère enfant !... Elle parle très souvent de vous. Ce matin encore, elle disait de sa petite voix toute faible : « Est-ce que lady Serena ne viendra pas me voir, maintenant que je suis si malade ?... » Nous ne savions trop que répondre... Ralph est si... si dur... Il ne vous permettrait pas...

Une émotion avait saisi la jeune femme, à la pensée de la petite fille, douce et tendre, qui se mourait si près d'ici. Elle aussi aurait aimé à la revoir, la chère petite innocente... Mais Ralph l'autoriserait-il ?... et elle-même éprouvait une vive répugnance à l'idée de franchir le seuil de White-Cottage...

Lady Dorothy lisait sans doute ses hésitations sur l'expressif visage de la jeune femme, car elle dit d'un ton insinuant :

– Ne pourriez-vous entrer un instant, simplement ?... Nell, si elle doit nous quitter, emporterait au moins cette dernière joie... Car elle vous aime tant !... C'est au point qu'une nature moins généreuse que celle de Jane en serait jalouse !

Serena réfléchit un moment... Ralph la désapprouverait peut-être ?... Et, d'autre part, cette pauvre petite mourante...

Lady Dorothy insista :

– Ce serait tellement bon de votre part !... Oubliez un instant les griefs de Ralph contre

Jane... Si vous saviez comme elle les expie durement ! Et voici, pour l'achever, cette maladie de sa petite Nell !

Serena était quelque peu sceptique au sujet de l'affection maternelle de Mrs. Adley. Elle soupçonnait au contraire, la jeune veuve de traiter l'enfant sans douceur... Mais elle voyait là une raison de plus pour donner à la petite mourante la consolation qu'elle demandait.

Après une dernière hésitation, elle déclara :

– Eh bien ! Je vais voir Nell, ma cousine.

Sur l'invitation de la jeune femme, lady Dorothy monta près d'elle dans la légère voiture. White-Cottage se trouvait à une courte distance. Serena arrêta son cheval devant la porte et descendit. Lady Dorothy la précéda jusqu'à la chambre de l'enfant, au premier étage, et, ouvrant la porte, elle annonça :

– Nell, voici celle que vous demandiez.

Nell tourna vers la porte son pâle petit visage et jeta une exclamation.

En se soulevant dans son lit, elle tendit les

bras.

– Lady Serena !... Oh !

Serena vint à elle, se pencha, l’embrassa longuement.

– Ma petite chérie !... Comme c’est vilain d’être malade ! Il faut guérir bien vite, entendez-vous ?

L’enfant eut un navrant petit sourire.

– Je ne guérirai pas... Je vais mourir.

– Mais non, chérie ! Que dites-vous là ?

– Si, je sais bien... Mais cela m’est égal. Maman ne m’aime pas. Alors je suis malheureuse, et je suis contente d’aller voir le Bon Dieu.

Serena retint les larmes qui montaient à ses yeux.

Elle s’assit près de Nell et lui parla tendrement, en caressant les cheveux blonds. Les prunelles bleues ne la quittaient pas et, de temps à autre, l’enfant appuyait calmement contre la joue de la jeune femme son petit visage brûlant.



Lady Dorothy avait disparu... Dix minutes s'étaient, écoulées, quand une porte s'ouvrit, laissant apparaître Jane, en souple déshabillé de foulard mauve garni de broderies dans le même ton.

Elle vint à Serena la main tendue.

– Chère lady Felborne, quelle bonté de votre part ! Ma petite Nell ne désirait qu'une chose : vous revoir !

Serena, laissant glisser le bras qui entourait l'enfant, se leva, en attachant sur l'arrivante ses yeux fiers.

– C'est en effet pour Nell seulement que je suis venue. Maintenant je me retire, en souhaitant que la chère petite se remette bien vite.

Et, se penchant vers Nell, la jeune femme ajouta, d'un ton doux et tendre :

– Au revoir, ma chérie. Laissez-vous bien soigner, tandis que, de mon côté, je prierai beaucoup pour que vous soyez très vite rétablie.

Elle embrassa la petite fille. Celle-ci demanda d'un ton suppliant :

– Est-ce que vous reviendrez, dites ?... Est-ce que je vous reverrai ?

Devant ce pauvre petit visage d'enfant malade et ce regard de prière, Serena répondit. :

– Je ne sais... Je tâcherai, ma petite Nell.

– Oh ! oui, vous demanderez à lord Felborne !... Vous lui direz que je serais si, si contente !

Les petites mains serraient celles de Serena, comme si elles ne pouvaient les quitter. La jeune femme se dégagea doucement, après avoir mis un dernier baiser sur la joue de Neil et, sans paraître voir Mrs. Adley, elle se dirigea vers la porte.

Jane la suivit. Toutes deux descendirent l'escalier. Dans le vestibule, la veuve dit d'un ton suave :

– Merci encore, lady Serena. Je n'oublierai pas le sacrifice que vous avez fait pour mon enfant, en risquant de mécontenter lord Felborne, si dur à mon égard...

Serena se tourna vers elle, en la regardant avec un calme dédaigneux.

– Gardez vos remerciements, mistress Adley. Il est inutile de feindre avec moi, car, grâce au ciel, je sais maintenant à quoi m'en tenir !

Une lueur traversa les yeux bleus, fixés sur lady Felborne.

– Vous voulez dire, sans doute, que vous partagez les injustes préventions de votre mari ?

– Injustes ?... N'ayez pas l'aplomb de prononcer ce mot-là ! Mais ce sujet n'a pas à être traité entre nous...

– Au contraire, je désire beaucoup que nous le traitions ! Ce sera fort intéressant !

Serena fit un pas vers la porte. Mais Jane, en un souple mouvement, lui barra le chemin.

– Comme vous êtes pressée !... Lord Felborne vous attend peut-être et va s'irriter de votre retard ?... Il ne doit pas être toujours facile, le beau Ralph ! C'est pourquoi, ayant découvert certains côtés fâcheux de son caractère, j'ai moins hésité à accepter la demande d'Emil, en dépit de l'amour que j'éprouvais pour Ralph.

Serena dit avec mépris :

– Ne mentez pas, madame ! Toutes vos fourberies sont inutiles avec moi.

Jane eut un petit rire aigu.

– Vraiment ?... Peut-être allez-vous encore m'accuser de mensonge, si je vous dis que Ralph m'aimait ardemment, qu'il composait pour moi de délicieux petits poèmes, que je conserve précieusement dans un coffret, avec les fleurs qu'il m'a données ?

Serena retint un mouvement de surprise. Ralph poète ?... Il ne lui en avait jamais parlé !...

Jane poursuivait, les yeux brillants de haine contenue :

– Il m'aimait et, si je le voulais, maintenant encore, je le reprendrais. Vous, il ne vous a épousée que par esprit de vengeance. Mais déjà, je le sais, il vous délaisse...

Serena l'interrompit froidement :

– Vous êtes complètement dans l'erreur, mistress Adley. Près de lord Felborne, je n'ai rien à désirer en fait de bonheur... Quant à l'opinion que peut avoir mon mari à votre égard, je la

connais, ayant entendu votre échange de paroles, l'autre jour, près des ruines de l'abbaye.

Elle fit de nouveau un mouvement pour sortir. Cette fois, Jane s'écarta, lui laissant le chemin libre. Et la voix de la jeune veuve, dépourvue de toute suavité maintenant, ricana :

– Eh bien ! je vous souhaite la continuation de votre bonheur conjugal, belle lady. Je souhaite à lord Felborne toutes les prospérités possibles. Voilà ma seule façon de me venger.

Serena, sans la regarder, sortit et détacha le cheval qui donnait des signes d'impatience. Puis elle monta en voiture et s'éloigna, avec un soupir de soulagement.

Quelle fausse et mauvaise créature était cette femme ! Pour la première fois aujourd'hui, elle avait laissé tomber son masque de douceur, et Serena avait vu, avec un frémissement de répulsion, la haine et la fureur éclater dans ce regard...

Heureusement que Ralph la connaissait bien, maintenant, et qu'il n'y avait pas à craindre

qu'elle le reprît jamais, comme elle s'en vantait !

Mais une impression pénible saisissait la jeune femme à la pensée que le premier amour de Ralph était allé à cette Jane, à cette créature fourbe et mauvaise, qui, vraisemblablement, était incapable d'affection et n'avait su que se jouer de lui.

Serena fut interrompue dans ses réflexions par une embardée de la légère voiture. Le cheval, si paisible à l'ordinaire, donnait depuis un instant des signes d'agitation... Serena essaya de le calmer, de le maintenir. Mais, au bout d'un moment, elle s'aperçut avec inquiétude qu'elle n'en était plus maîtresse. La bête s'emballait sur l'étroite route du bois où sursautait la voiture.

La jeune femme se raidissait, tenait ferme les guides, sans s'affoler, tout en songeant avec anxiété : « Pourvu qu'un obstacle ne se trouve pas devant lui ! »

Au bout de quelques minutes, le bois était franchi. Maintenant s'allongeait devant le cheval emporté une route encaissée entre deux talus... L'animal s'y engagea furieusement. Les roues

dansaient sur le sol rocailleux, et Serena se demandait si la voiture n'allait pas verser ou se briser...

Puis les talus s'abaissèrent, une prairie apparut, coupée par le chemin et plus loin, la rivière...

Serena étouffa un cri de terreur.

La rivière !... le cheval galopait dans cette direction. En quelques minutes, il y serait, et, si rien ne l'arrêtait, il s'y jetterait, entraînant la voiture...

Serena, frissonnante, jeta un ardent appel vers le ciel :

– Ô mon Dieu, ayez pitié de moi !

La bête affolée allait droit à la rivière. Celle-ci, assez profonde à cet endroit, coulait, vive et bouillonnante, entre de hautes berges. Serena songea : « C'est fini !... Ralph, mon cher Ralph, vous ne me reverrez plus ! »

Et elle remit son âme à Dieu, courageusement.

Le cheval atteignait la rivière. Il y eut un choc, une plongée terrible... Serena sentit à la tête une

vive douleur et perdit connaissance.

Un cri s'éleva dans le silence de la campagne :

– Au secours !... au secours !

En même temps, un homme accourait vers le lieu de l'accident. C'était Christopher, le valet de chambre de lord Felborne. Il avait aperçu la voiture emportée par le cheval furieux, mais, en dépit de tous ses efforts, n'avait pu arriver à temps pour empêcher le drame.

Maintenant, debout sur la berge, il enlevait son veston, tout en clamant encore :

– Au secours !... au secours !

Puis il plongea... Le corps inanimé de la jeune femme n'avait pas encore coulé. Christopher réussit à saisir le bras de Serena. Excellent nageur, il se maintint sur l'eau, en soutenant la noyée et essaya de remonter sur la berge. Il y serait parvenu difficilement, sans l'aide de paysans qui, ayant entendu ses cris d'appel, accouraient en grande hâte.

Avec l'un d'eux, il emporta la jeune comtesse vers le château. Comme ils y atteignaient, le



docteur Dugvil, appelé près de lady Sabina pour constater sa mort, traversait le hall en compagnie de lord Felborne. Celui-ci, avec une exclamation de terreur, s'élança vers la jeune femme, qui semblait une morte, avec son visage livide, ses yeux clos, ses vêtements ruisselants.

Christopher expliqua :

– Le cheval était emballé et a précipité milady dans la rivière. Heureusement, j'étais là, j'ai pu arriver à temps !

– À temps ?... Sera-ce à temps ?

Ralph saisissait la main glacée de Serena et attachait sur le visage immobile des yeux pleins d'angoisse.

– Je l'espère, milord ! Sa Seigneurie est peu restée dans l'eau, et elle n'a pas eu le temps de beaucoup se refroidir, car nous n'avons pas mis plus de dix minutes, en courant, pour la ramener ici.

Peu après, Serena était étendue dans son lit, entourée de boules chaudes, et le docteur Dugvil s'occupait de lui faire reprendre connaissance.

Cette syncope semblait occasionnée par une forte contusion à la tête, due probablement à un choc contre une partie quelconque de la voiture, au moment où celle-ci s'abîmait dans la rivière. D'ailleurs, elle céda bientôt aux soins du médecin, et Ralph, avec un soupir de soulagement, vit se soulever les paupières mates et se fixer sur lui les beaux yeux noirs, un peu vagues d'abord, puis interrogateurs.

Penché vers la jeune femme, un bras entourant ses épaules, il lui dit tendrement :

– Ce ne sera rien, ma Serena ! Rien du tout, je vous assure !

Elle demanda :

– Mais qu'ai-je donc ?

– Il vous est advenu un accident qui, heureusement, n'aura pas de suites fâcheuses.

– Un accident ?... Quoi donc ?

Puis la mémoire lui revint...

– Ah ! Oui, Kalet s'était emballé !... je ne pouvais pas le retenir... il allait droit à la rivière... et je suis tombée...

– Oui, c’est cela. Mais, grâce à Dieu, notre fidèle Christopher s’est trouvé là pour vous sauver, pour vous conserver à moi.

Elle frissonna en murmurant :

– Oh ! mon ami, j’ai bien cru que tout était fini, que je ne vous reverrais jamais !

Un peu de fièvre se manifesta dans l’après-midi et dans la nuit, avec des symptômes de bronchite. La jeune femme ne s’endormit qu’assez tard. Quand elle se réveilla, Ralph était assis près de son lit.

– Eh bien ! comment vous trouvez-vous, chère Serena ?

– Mieux, mon ami. Hier, j’avais comme un voile sur le cerveau – effet, sans doute, de la secousse nerveuse. Ce matin, il s’est écarté... Et il me semble aussi que je suis moins oppressée.

– Je vous trouve en effet une mine meilleure. Allons, je crois que vous serez vite sur pied, ma chérie !

– Je l’espère aussi !... Mais qu’a-t-il pu avoir, ce pauvre Kalet, pour s’emporter ainsi, lui si

paisible à l'ordinaire ?

Une lueur traversa le regard de Ralph.

Ce qu'il a eu ?... Je puis vous le dire. Hier, on l'a retiré de la rivière et, sous son harnais, on a trouvé des feuilles d'une certaine plante qui occasionne des démangeaisons terribles au point que l'animal le plus tranquille devient furieux.

La jeune femme eut une exclamation.

– Est-ce possible ?... Mais comment expliquer la présence de cette plante ?

– Ah ! voilà !... c'est un point qu'il faut élucider, à tout prix.

Serena attachait sur lui des yeux stupéfaits qui, peu à peu, devenaient chercheurs, puis s'emplissaient d'effroi et d'une sorte d'horreur...

Ralph se pencha-vers elle.

– Vous soupçonnez quelqu'un ?

Elle mit les mains sur sa figure.

– Oh ! ce serait trop affreux !

– Dites-moi ce que vous pensez !

– Je n’ose... Et, vraiment, ce n’est pas possible !... Non, Ralph, c’est une mauvaise imagination de ma part !... Et, d’ailleurs, comment aurait-elle pu ?

La jeune femme s’interrompit, en laissant retomber ses mains. Il semblait qu’une idée lui vînt subitement...

– Qui elle ?... Jane Adley ?

– Oh ! Ralph, je n’ose l’imaginer !... Mais je sortais précisément de chez elle...

– Comment ?... À quel propos ?

Serena lui raconta ce qui s’était passé, comment elle n’avait osé refuser cette dernière joie à la pauvre petite mourante. Et elle n’omit rien des paroles échangées entre Jane et elle.

Ralph, dont la physionomie décelait une colère contenue, déclara :

– Il n’y a pas de doute. C’est cette misérable qui a tenté de vous faire périr. Tandis que vous étiez près de sa fille, elle a glissé la plante sous le harnachement du cheval.

– Vous le croyez vraiment Vous croyez

qu'elle serait capable ?...

– Je vous le répète, pour moi, il n'y a pas de doute. D'ailleurs, qui aurait pu le faire ? Tout concorde à nous prouver qu'elle est le criminel auteur de cette tentative de meurtre... tout, jusqu'aux paroles qu'elle a prononcées à votre départ.

Serena joignit les mains.

– C'est épouvantable !... Je ne puis le croire encore ! Si mauvaise que soit cette femme, aller jusque-là !... jusqu'au crime !

– Elle vous hait, ma chère petite Serena. À tout prix, elle voulait détruire notre bonheur. Dieu a permis qu'elle n'y réussît pas. Béni soit-il !... Et, maintenant, il s'agit de lui infliger la punition qu'elle mérite. En justice, il serait peut-être difficile d'apporter la preuve formelle de cet attentat, car, en dehors de Dorothy, qui ne compte pas, votre arrêt à White-Cottage n'a pas eu de témoins. Mais je saurai l'atteindre d'autre manière – si, toutefois, elle n'a pas déjà fui, en apprenant que vous étiez vivante.

Cette prévision de Ralph se trouva réalisée. Quand, une heure plus tard, il arriva à White-Cottage, il n'y trouva que lady Dorothy, demeurée près de la petite Nell, morte dans la nuit.

Elle semblait affaissée et ahurie. En la questionnant, Ralph se rendit compte qu'elle ignorait la tentative criminelle de Jane. Celle-ci était partie la veille, à la nuit, en déclarant qu'elle ne pouvait supporter la vue de l'agonie de sa fille. Elle se rendait à Londres, d'ou elle devait envoyer son adresse à lady Dorothy.

Ralph dit avec ironie :

– Vous l'attendrez longtemps !

– Pourquoi donc ?

– Parce que cette misérable a tenté de faire périr ma femme et ne se soucie guère que je découvre sa retraite !

Lady Dorothy bégaya :

– Elle a... ?

– Oui, et moi, qui la connais bien, je ne m'en étonne guère. Vous aviez vraiment bien placé

votre affection, ma cousine !... Et, pendant ce temps, vous négligiez votre pauvre sœur. Elle est morte hier matin. Au milieu des inquiétudes et des émotions d'hier, je n'ai pas songé à vous en faire prévenir.

– Sabina est morte !... Et... et Jane aurait ?... Non, ce n'est pas possible !

– Cela est cependant... Et dites-moi, je vous prie, à quel motif vous obéissiez, quand vous avez si vivement, engagé ma femme à venir voir l'enfant mourante ?

– À quel motif ?... Mais... parce que Nell désirait beaucoup...

Il l'interrompit froidement :

– Pas de fausses raisons !... Vous obéissiez à Mrs. Adley ; vous étiez sa complice pour attirer Serena dans un guet-apens...

Dorothy eut un mouvement de vive protestation.

– Oh ! non, non !... Je vous affirme que je ne connaissais rien de ses projets. Mais elle m'avait dit ce matin-là même : « Je voudrais voir cette



Serena seule à seule et lui parler de tout ce qui me gonfle le cœur, lui montrer que, moi aussi, j'ai été aimée de Ralph, et lui faire craindre un retour de cet attachement ». Alors, rencontrant peu après lady Felborne, j'ai eu l'idée de l'amener jusqu'à White-Cottage, afin que Jane pût réaliser son désir... Je vous demande pardon, Ralph ! Elle faisait de moi ce qu'elle voulait... Je ne croyais pas qu'elle fût si mauvaise...

Il dit avec un mépris irrité :

– Vous auriez pu cependant le constater depuis longtemps. Et, en tout cas, vous n'ignoriez pas sa haine pour ma femme, ni ses menées sournoises contre elle. Sur ce point, vous étiez même sa complice. Je ne l'oublierai pas, soyez-en sûre.

Blême et tremblante, lady Dorothy baissait les yeux sous le regard de Ralph. Celui-ci ajouta :

– Je vais donner des ordres pour les obsèques de l'enfant, qui sera enterrée dans le cimetière de Lexton. Tout ce qui appartient à Mrs. Adley, dans cette maison, sera prochainement vendu. Je vous laisserai la jouissance du reste, ainsi que celle de White-Cottage, avec une rente suffisante pour

vos besoins – car, naturellement, Leinborough-Castle continuera de vous être fermé, plus que jamais.

Sur ces mots, il quitta le cottage, laissant lady Dorothy effondrée, sous le poids de cette réprobation qui la reléguait, jusqu'à sa mort, dans la solitude de White-Cottage.

## XX

Une dizaine de jours plus tard, Serena, convalescente, pouvait se promener dans les allées du parc au bras de son mari.

Ralph l'avait entourée de soins et d'une sollicitude jamais démentis. De plus en plus, la jeune femme se sentait aimée, profondément aimée. Et, à son tour, elle montrait la vive tendresse qui remplissait son cœur.

Émilienne avait aidé à soigner sa cousine. Aimante et dévouée, elle savait se montrer fort discrète, et Ralph appréciait mieux de jour en jour ses charmantes qualités.

— Il faudra l'enlever tout à fait à la tyrannie de sa grand-mère et de sa sœur, disait-il à Serena. Nous ferons achever son éducation et nous assurerons largement son sort matériel. M. Beckford ne demandera pas mieux, certainement. Quant aux autres, elles seront furieuses ; mais

peu importe !...

Un après-midi, en revenant d'une promenade. Ralph et Serena rencontrèrent, dans le parc, la fillette qui tenait une lettre à la main. Elle avait la figure bouleversée, les yeux pleins de larmes... Serena s'écria :

– Qu'as-tu, Emmy ?... Une mauvaise nouvelle ?

– Oui... Papa m'écrit qu'il est ruiné, et grand-mère aussi... Une affaire de banque... Je ne comprends pas bien...

Elle tendait la lettre à Serena. Ralph, penché sur l'épaule de sa femme, lut en même temps qu'elle... M. Beckford annonçait à sa fille qu'un banquier de Rouen, chez lequel se trouvaient sa fortune et celle de M<sup>me</sup> de la Ridière, venait de se suicider, après d'énormes pertes d'argent. La liquidation ne donnerait à chacun de ses clients qu'une somme infime. « C'est donc la ruine, concluait M. Beckford. Il ne me reste que ma situation pour vous faire vivre tous ; Simonne n'a plus de dot, toi non plus... Ta grand-mère et ta sœur sont à demi folles. Heureusement, l'idée de

mettre notre argent dans cette banque vient de M<sup>me</sup> de la Ridière, si bien que je peux rétorquer vertement les reproches qu'elle essaye de me faire... Mais il n'en reste pas moins que nous voici dans une pénible situation, ma pauvre enfant ! Avec les goûts, les habitudes de ces dames, et leur incapacité en fait de travail et de sciences ménagères, qu'allons-nous devenir ? »

Serena dit avec émotion :

– Pauvre cousin ! Quelle catastrophe !... Et que d'ennuis pour lui en perspective !

Ralph approuva :

– Oui, là vie sera intenable, avec ces deux femmes... Mais ne pleurez pas, Emmy. Nous verrons à arranger cela...

Il posait sa main sur l'épaule de la fillette, en la regardant avec affection.

– ... Nous vous conserverons près de nous. Quant à votre père, nous lui apporterons toute l'aide nécessaire, soyez-en certaine.

– Oh ! que vous êtes bon... que vous êtes bon, mon cousin !

Elle ne savait comment exprimer sa reconnaissance. Ralph coupa court à ses remerciements en disant :

– C'est à Serena que vous le devez. Elle m'a appris à être bon et à pardonner les offenses.

Un long et chaud regard enveloppa la jeune femme, qui souriait doucement.

Puis lord Felborne ajouta :

– En octobre, nous irons faire un séjour à Paris. Au passage, nous nous arrêterons à Échanville, et je verrai à m'arranger avec M. Beckford.

Quelques jours plus tard, Serena reçut une lettre de Simonne. D'un bout à l'autre, ce n'étaient que plaintes sur son triste sort, récriminations contre son père et sa grand-mère « qui avaient si sottement confié leur fortune à ce filou ».

« Quelle situation que la mienne ! gémissait-elle en terminant. Sans dot, obligée de mener une existence gênée, privée de distractions, de tout... Ah ! j'en deviendrai folle, ma chère petite

Serena ! Tu ne peux t'imaginer ce que c'est, toi qui vis dans le luxe, dans toutes les jouissances que procure une immense fortune... »

Quand Ralph, à qui sa femme avait donné la lettre à lire, parvint à cette phrase, il s'exclama :

– Eh bien ! Elle est pourvue d'une fameuse dose d'inconscience, votre cousine, ma chère amie ! Comment, elle ose écrire cela après vous avoir fait la vie si pénible, après vous avoir vue privée de tout !... Eh bien ! Je me charge de lui redresser le jugement, si jamais, quelque jour, elle fait devant moi une allusion de ce genre !

Serena secoua la tête.

– Oui, c'est une pauvre inconsciente. Mais elle a été si mal élevée !... Et Eustache, que va-t-on en faire ? Paresseux, gâté à outrance, il n'a jusqu'ici jamais voulu se plier au travail. Pauvre cousin Beckford, je me demande comment il va se tirer de tout cela !

En souriant à sa femme, Ralph répondit :

– Nous l'y aiderons, puisqu'il est le parent d'une chère petite Serena que je connais bien et

qui est si bonne, si délicieusement charitable !

\*

Un après-midi d'octobre, M. Beckford, l'air animé, entra dans le salon, où sa belle-mère et sa fille ressassaient, une fois de plus, leurs doléances et leurs récriminations.

– Lord Felborne et Serena viennent de débarquer à Douvres. Ils arriveront demain matin, avec Émilienne, et déjeuneront ici !

Simonne s'écria :

– Vous avez reçu une dépêche ?

– Non, lord Felborne m'a téléphoné.

M<sup>me</sup> de la Ridière se leva avec agitation.

– Il faut tout préparer !... A-t-il dit s'il resterait à dîner et passerait la nuit ?

– Non, il ne parle que du déjeuner...

– On tiendra prête une chambre, en tout cas...

Simonne, il faudrait voir à trouver quelqu'un



pour faire le déjeuner. Léonie cuisine si mal !

– Oui, je vais m'en occuper... Et, pour le service ? Nous demanderons Alice Blanc, qui a été femme de chambre. Puis je vais envoyer Léonie chercher une dinde à la ferme...

– C'est cela. Tâche donc aussi qu'Eustache veuille bien aller voir chez Guillou s'il y a moyen d'avoir une anguille. Et vous, Charles, téléphonez à Échanville, chez Martin, le pâtissier, pour qu'il nous expédie un suprême au café, deux assiettes de petits fours, un plum-cake et des gâteaux secs variés, pour le thé.

M. Beckford objecta :

– Mais il me semble que nous n'avons pas besoin de faire tant de cérémonies et de dépenses...

Un foudroyant coup d'œil l'interrompt.

– Vraiment, il vous semble ?... Faudrait-il donc recevoir le comte de Felborne, pair d'Angleterre, comme le premier venu ? Vous n'avez pas le sentiment des convenances, laissez-moi vous le dire, Charles.

M. Beckford s'abstint d'une riposte qui, cependant, lui eût été facile, car il conservait le souvenir du piteux déjeuner de noces offert, quelques mois auparavant, à M. et M<sup>me</sup> Ralph Hawton.

Ce jour-là, et dans la matinée du lendemain, il y eut grand remue-ménage à travers la maison. Léonie, assommée de recommandations contradictoires et vexée qu'on ne la jugeât pas digne de confectionner le repas, montrait une mine de dogue en fureur et faisait claquer les portes chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion. Eustache allait et venait, dérangeant tout, donnant son avis, goûtant les sauces et l'entremets. M<sup>me</sup> de la Ridière et Simonne préparaient leurs toilettes. Aussi étaient-elles resplendissantes, quand, vers onze heures, elles vinrent s'asseoir dans le salon pour attendre les voyageurs.

Sur sa robe de crépon violette, lourdement garnie de broderies multicolores, M<sup>me</sup> de la Ridière avait arboré de nombreux bijoux – ce qu'elle possédait de plus beau : pendentif, broche, chaîne, breloques, etc., etc., tout ceci sans

préjudice des bracelets énormes qui encerclaient ses gros bras inélégants, et des bagues volumineuses, d'un goût douteux, surchargeant ses doigts courts et larges. Il convient aussi de mentionner les brillants ornant les oreilles, et les épingles à monture de strass qui retenaient les torsades de la superbe perruque jaune. Le vieux visage était blanchi, vermillonné, noirci où il fallait, de telle sorte que M<sup>me</sup> de la Ridière se trouvait prête à accueillir comme il convenait les importants visiteurs.

Simonne, très agitée, se levait sans cesse pour aller surveiller la route. Elle se cambrait dans sa robe d'un jaune orangé très vif, qui ne convenait pas à son teint de blonde. Mais c'était la nuance à la mode, on ne pouvait porter que cela ! M<sup>lle</sup> Beckford s'était inclinée, esclave docile, devant cette affirmation doctorale de sa couturière... Pas davantage, il ne lui était venu à l'esprit de protester contre l'étroitesse de la jupe, qui l'obligeait à des pas ridicules, ni contre le décolletage exagéré du corsage ou l'arrangement grotesque des garnitures. Avec cela, elle se croyait charmante, capable de faire regretter à

lord Felborne l'erreur commise par lui lorsqu'il avait choisi cette insignifiante Serena au lieu de M<sup>lle</sup> Beckford.

Un peu avant midi, enfin, Eustache, qui guettait, lui aussi, annonça l'approche d'une automobile, avec un valet de pied assis près du chauffeur.

M<sup>me</sup> de la Ridière et sa petite-fille se précipitèrent devant une glace, jetèrent un dernier coup d'œil sur leur coiffure et leurs atours. Simonne ramena jusque sous l'oreille un bandeau de ses cheveux blonds qui se relevait un peu, et M<sup>me</sup> de la Ridière tapota sa perruque jaune, près de laquelle ressortait agréablement son vieux visage à neuf.

M. Beckford s'était rendu au-devant des arrivants, à la grille du petit jardin qui précédait la maison. Il avait dû subir auparavant une algarade de sa belle-mère, au sujet de sa tenue qu'elle jugeait « trop sans façon ». Recevait-on en simple complet veston un comte de Felborne, pair d'Angleterre, etc. ? Vraiment, il était impossible d'ignorer à ce point tous les usages !...

À quoi M. Beckford, impatienté, avait riposté avec un étonnant courage :

– Je crois être mieux dans la note que vous, avec vos falbalas ridicules et votre étalage de bijoux !

À lui seul, lord et lady Felborne témoignèrent de la cordialité. Une politesse froide, hautaine, de la part de Ralph, répondit aux démonstrations d'amabilité et aux avances très empressées de la grand-mère et de la petite-fille. Celles-ci cachaient sous des sourires forcés leur vexation et leur colère de voir Serena si visiblement heureuse, si délicieusement jolie dans un costume dont la sobre élégance faisait paraître plus vulgaires leurs extravagantes toilettes. Simonne, surtout, sentait l'envie gonfler son cœur en constatant combien la beauté de sa cousine s'était harmonieusement développée, en remarquant les deux bagues superbes qui ornaient sa main gauche, les seuls bijoux qu'elle portât aujourd'hui, mais qui disaient assez ce que devait être l'écrin de la comtesse de Felborne... Puis encore, M<sup>lle</sup> Beckford jetait vers sa sœur de

malveillants regards. Elle lui en voulait furieusement d'être la protégée de Ralph et de Serena, d'avoir l'air tranquille et heureux, de jouir du luxueux bien-être qui entourait lord Felborne et sa femme. Mais il fallait contenir ces sentiments, ne laisser voir qu'une mine affable aux hôtes de haute importance pour lesquels tant de préparatifs avaient été faits.

Eustache, impressionné sans doute par la magnifique automobile de voyage et les deux domestiques d'une si parfaite correction – la fortune étant la seule chose qu'on lui eût appris à respecter, – se montra à peu près convenable, au cours du repas. D'ailleurs, il était fort occupé à savourer le déjeuner assez bien réussi. M<sup>me</sup> de la Ridière, avec des mines prétentieuses, crut cependant devoir s'excuser :

– Vous trouverez ce repas bien modeste, milord, près de ceux auxquels vous êtes accoutumé. Nous avons fait de notre mieux, avec les petits éléments dont nous disposons.

– Je n'en doute pas, madame. Mais Serena et moi n'avons pas oublié les temps difficiles, et

nous sommes prêts, croyez-le bien, à nous accommoder de tout.

Simonne, moins inintelligente que sa grand-mère, perçut l'allusion ironique et rougit de dépit.

Après le déjeuner, M. Beckford emmena Ralph fumer dans son bureau. M<sup>me</sup> de la Ridière entreprit de questionner Serena sur son genre d'existence, sur ses relations. La jeune femme avait là une occasion de se venger, en étalant devant l'imagination de ces deux envieuses le spectacle de sa vie de grande dame, entourée de luxe et de considération. Mais elle avait l'âme trop délicate et trop chrétienne pour prendre, ainsi sa revanche. Cependant, ce qu'elle dit en réponse à leurs questions suffit à augmenter leur jalousie furieuse à l'égard de cette jeune femme si radieusement belle, si visiblement heureuse, comblée de tous les dons de la fortune. Et M<sup>me</sup> de la Ridière émit cette réflexion ahurissante :

– C'est égal, ma chère Serena, c'est à nous que vous devez ce beau mariage, reconnaissez-le. Si nous ne vous avons accueillie près de nous, il est bien évident que vous n'auriez pas connu M.

Hawton !

Serena riposta, avec une ironie que perçut cette fois la vieille dame :

– Oh ! c'est absolument évident, madame ! Mais je ne crois pas me tromper en en attribuant tout l'honneur à la Providence, qui veille sur les orphelins et qui a si libéralement exaucé mes prières.

Là-dessus Ralph et M. Beckford rentrèrent. Ce dernier paraissait rayonnant. Il adressa à Serena un regard de reconnaissance, auquel la jeune femme répondit par un sourire. Ralph, en s'asseyant, annonça, en s'adressant à Émilienne assise près de sa cousine :

– Eh bien ! Tout est convenu, Emmy. Votre père veut bien vous confier à nous pour la fin de votre éducation.

Le visage de la fillette, sur lequel maintenant se voyaient de bonnes couleurs annonçant une santé meilleure, s'éclaira de joie vive.

– Oh ! mon cousin !... Papa, que vous êtes bon !



Elle se levait, allait à son père et lui jetait ses bras autour du cou.

M<sup>me</sup> de la Ridière s'exclama :

– Comment, milord, vous voulez !... vous voulez vous embarrasser de cette petite fille ?

– Je le ferai avec grand plaisir. Emmy est charmante et a su conquérir mon affection, après celle de Serena.

Simonne jeta vers sa sœur un noir regard.

La mine heureuse de la fillette, sa jolie toilette de voyage et cette affection très visible dans les manières de lord et de lady Felborne à son égard, tout cela excitait déjà la jalousie de l'aînée, traitée par eux d'une manière si différente... Et voici qu'un nouveau motif s'ajoutait aux autres, pour l'exaspérer ! Émilienne vivrait dans cette ambiance de luxe, d'existence aristocratique..., elle ne manquerait d'aucun bien-être et verrait assuré son avenir pécuniaire, tandis que sa sœur, sans dot, mènerait une vie obscure, gênée, sans parvenir à trouver un époux ! Ah ! vraiment, c'était trop !... Et Simonne aujourd'hui, mieux

que jamais, se trouvait la plus malheureuse créature du monde.

Ralph et sa femme repartirent vers cinq heures, laissant Émilienne chez son père. Ils se dirigeaient vers Paris, où ils devaient passer deux semaines. Au retour, ils reprendraient la fillette pour l'emmener à Leinborough-Castle.

Quand l'automobile se fut éloignée, les Beckford rentrèrent dans le salon. M. Beckford annonça d'un ton joyeux :

– Lord Felborne a été admirablement bon et généreux. Savez-vous ce qu'il m'a offert de lui-même ?... Une rente de six mille francs !

M<sup>me</sup> de la Ridière s'exclama :

– Six mille francs !... Mais c'est très joli, en effet... et très inattendu ! Il s'est montré si froid, si peu aimable... pour moi, du moins, et pour Simonne.

– C'est que... vous lui aviez donné, naguère, quelques raisons d'être mécontent de vous, il faut en convenir.

M<sup>me</sup> de la Ridière se redressa, l'air agressif.

– Des raisons ? Lesquelles donc ?... Nous nous sommes toujours montrées excessivement prévenantes à son égard, en dépit de ses grands airs...

– Trop prévenantes d’abord... et ensuite peu agréables, pendant les fiançailles. Ce mariage vous déplaisant, vous le lui avez laissé voir. Or il ne l’a pas oublié, non plus que la façon dont vous traitiez Serena.

M<sup>me</sup> de la Ridière, stupéfaite, demeura un moment sans parole.

Elle ne reconnaissait plus son gendre dans cet homme qui osait parler franchement et lui faire des reproches... à elle, à elle !

Enfin, elle bégaya :

– Je ne sais comment vous osez, Charles !... C’est inouï ! Après tous les soins dont j’ai entouré votre pupille..., tous les ennuis que m’a donnés ce mariage...

Cette fois, M. Beckford éclata tout à fait.

– Ah ! c’est vraiment trop fort ! Vous osez me dire cela, après tout ce que vous avez fait souffrir

à cette pauvre enfant !... Je sais bien que j'ai là dedans ma part de responsabilité, mais la vôtre n'en est pas diminuée pour cela. À la fin, j'en ai assez de toutes ces hypocrisies ! Une fois pour toutes, je vous le dis, si vous n'êtes pas satisfaite, je ne vous retiens pas ici. Mais, quant à des reproches, je n'en entendrai plus, soyez-en avertie !

Et, sur ce, M. Beckford, violent à ses heures, comme tous les faibles, sortit en faisant claquer la porte.

M<sup>me</sup> de la Ridière resta un moment abasourdi, regardant Simonne non moins interloquée... Enfin, elle put balbutier, d'une voix que la colère étouffait :

– Mais il est fou, ton père !... il est fou !... Oser me parler ainsi !... m'insulter !... Ah ! cela ne se passera pas ainsi ! Il me faut des excuses, sans quoi je le prends au mot : je quitte à l'instant cette maison...

Elle s'interrompt, en pâlisant sous son fard. Une pensée lui traversait soudainement l'esprit... Elle n'était plus la belle-mère nantie d'une

fortune indépendante qu'elle faisait sonner bien haut. Maintenant, il ne lui restait rien, et elle se trouvait à la charge de son gendre.

Cette constatation l'atterra. Avec un gémissement, elle s'affaissa sur un fauteuil, le visage entre ses mains,

– Ah ! c'est abominable ! Dans quelle situation je me trouve !... Au moins, si tu étais mariée, ma petite Simonne, j'aurais pu me réfugier près de toi.

Simonne, les yeux sombres, la bouche mauvaise, lança dans un ricanement de rage :

– Mariée !... Ah bien ! Oui, je peux y compter, maintenant ! On se charge de l'avenir d'Émilienne, qui, elle, est destinée à demeurer vieille fille. Mais, de moi, on ne s'occupe pas, on ne paraît pas soupçonner que j'existe !

Elle se détourna, les dents serrées... Dans une allée du jardin passait à ce moment M. Beckford, ayant Émilienne à son bras. Le costume de la fillette avait été coupé avec tant d'art que sa difformité, d'ailleurs assez peu accentuée, se

remarquait à peine. Elle causait gaiement avec son père qui, de temps à autre, passait, une main caressante sur les cheveux bruns, noués en catogan.

L'aînée la suivit d'un regard de colère jalouse. Dire que cette petite fille insignifiante, laide, infirme, aurait un sort plus fortuné que la belle Simonne !... Et là-bas, sur la route de Paris, la superbe automobile emportait une jeune femme très belle, très aimée, et son mari, ce lord Felborne avec lequel bien peu d'hommes eussent pu soutenir la comparaison, en fait de beauté virile et d'élégance aristocratique. Elle semblait fort heureuse, et Simonne avait remarqué combien s'adoucissait la voix brève de Ralph et son regard autoritaire dès qu'il s'adressait à elle... Oui, elle était heureuse, aimée, comblée de tout, celle qu'on avait traitée ici en servante. Elle était une des plus grandes dames d'Angleterre, tandis que Simonne Beckford se voyait destinée à un sort mesquin que, seule, la générosité de lord Felborne pourrait rendre moins pénible... s'il lui plaisait... Et, pour y arriver, il faudrait faire des courbettes à cette Serena qui devait avoir

beaucoup d'influence sur son mari...

Simonne serra les poings en murmurant :

– Oh ! Comme ils prennent leur revanche !...  
Nous sommes à leur discrétion, maintenant... et  
ils le savent !

\*

Cette revanche, Ralph ne la voulut pas pousser jusqu'à l'extrême, car, s'il avait jugé bon de donner une leçon à ces deux femmes vaniteuses et sans cœur, il ne lui convenait pas de mener une œuvre de vengeance, défendue par les sentiments chrétiens reparus en son âme sous l'influence de Serena.

Ayant appris, au cours de l'hiver, qu'un assez bon parti se présentait pour Simonne, il s'employa à faciliter ce mariage au point de vue pécuniaire. Le prétendant, Marcel Brûlard, fils d'un notaire d'Échanville et son futur successeur, était un gros garçon vaniteux et paisible, d'intelligence moyenne et de bonne réputation.

La perspective de s'unir à la cousine du comte de Felborne, un des principaux seigneurs d'Angleterre, le flattait énormément. En outre, Simonne lui plaisait. Cependant, ces deux considérations n'auraient pu le faire passer sur l'absence de dot, et ce fut le geste généreux de lord Felborne, constituant une rente à la parente de sa femme, qui décida du mariage.

Simonne, à défaut du sort brillant de ses rêves, devait se contenter de celui-ci, beaucoup plus modeste, car l'étude Brûlard était la moins importante d'Échanville. Mais elle allait avoir vingt-cinq ans et craignait de demeurer vieille fille... Le mariage fut donc célébré au mois de mai suivant. Ralph et Serena n'y vinrent pas, mais envoyèrent Émilienne et se firent remplacer par un riche cadeau, qui adoucit un peu le dépit de Simonne et de sa grand-mère, lesquelles avaient souhaité ardemment la présence de lord et de lady Felborne, si flatteuse pour la famille,

M<sup>me</sup> de la Ridière eut, peu après, une très forte désillusion. Elle avait compté vivre près de sa petite-fille après le mariage de celle-ci, car elle



s'ennuyait à la campagne et, en outre, avait de fréquentes piques avec son gendre, devenu d'humeur moins facile depuis qu'il disposait de tous les revenus et qu'il subissait l'influence et les conseils de lord Felborne. Mais Simonne déclara sans ambages à son aïeule que cette combinaison ne lui agréait pas.

– Il est beaucoup plus simple et plus logique que vous continuiez de vivre chez papa, avec Eustache, grand-mère. Quant à moi, je ne saurais où vous loger. Toutes les pièces de notre maison me sont nécessaires... Et, de plus, je crois que Marcel serait peu satisfait d'un arrangement de ce genre.

C'était lui dire, assez carrément, qu'on ne se souciait pas de sa présence. Ainsi recueillait-elle le fruit de l'éducation qu'elle avait donnée. Il lui fallut donc demeurer chez son gendre, qui se montrait correct pour elle, d'ailleurs, ne lui refusait rien du nécessaire, mais ne se laissait plus gouverner comme autrefois. Eustache, en dépit de ses récriminations, avait été mis en pension. Émilienne, de temps à autre, venait

passer un mois chez son père. Elle se fortifiait, devenait une jeune fille charmante, très affectueuse pour M. Beckford, qui la chérissait, et très fière de son filleul, le petit lord Henry, né à Leinborough-Castle un beau matin de printemps.

On n'avait plus entendu parler de Jane Adley quand, trois ans après, Ralph, en ouvrant un journal illustré, vit sa photographie, accompagnée de l'entrefilet suivant :

« MISS JANE BROWN

la charmante actrice du Joyeux-Casino, sur laquelle un jeune étudiant russe tira trois coups de revolver la semaine dernière. Son état est désespéré. On croit à une vengeance. »

Ralph, en montrant ce passage à sa femme, fit observer :

– C'est ainsi qu'elle devait finir. À force de froide coquetterie, de duplicité, elle a exaspéré une de ses victimes, qui a cédé à la colère et s'est vengée. Je souhaite que cette malheureuse ait eu

un moment de repentir. Mais, hélas ! Elle était si profondément hypocrite, si gangrenée par le mensonge !

Cette mort de Jane Adley soulageait lord Felborne d'une inquiétude, car il craignait toujours un peu, secrètement, que cette femme cherchât encore à atteindre Serena.

Lady Dorothy, informée par lui de cette fin, se contenta de dire :

– Elle m'a fait bien du mal ! J'étais aveuglée par elle et, sans que je m'en aperçoive, elle me menait jusqu'au crime ! Que Dieu lui pardonne ! Mais elle est bien coupable !

La vieille demoiselle habitait Leinborough-Castle, Sur la demande de Serena, Ralph avait abrégé son exil à White-Cottage, en lui accordant un généreux pardon. Elle portait maintenant aux nues la jeune lady Felborne et, jamais plus, ne prononçait le nom de celle qui avait été « sa chère Jane ».



Cet ouvrage est le 334<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.